

COLLOQUE

**LES FRANCO-AMÉRICAINS:
LA PROMESSE DU PASSÉ ET LES RÉALITÉS DU PRÉSENT**

coordonné par
NATIONAL MATERIALS DEVELOPMENT CENTER
for
FRENCH and PORTUGUESE

avec la participation du
GOUVERNEMENT FRANÇAIS

an  publication

Sheraton-Wayfarer Motor Inn, Bedford, New Hampshire

10-12 juin 1976

Developed by –
National Materials Development Center
for French and Creole

Distributed by –
Department of Media Services
Dimond Library, UNH
Durham, NH 03824
(603) 862-2240

This publication was supported in part by the Office of Education, U.S. Department of Health, Education and Welfare, through funds provided by Title VII of the Elementary and Secondary Education Act of 1965, as amended. However, the opinions expressed herein do not necessarily reflect the position or policy of the Office of Education or of the National Materials Development Center, and no official endorsement by the Office of Education or the National Materials Development Center should be inferred.

The activity which is a subject of this publication was supported in part by a grant from the Cultural Services of the French Embassy in New York. However, the opinions expressed herein do not necessarily reflect the position or policy of the French Government or of its Cultural Services, and no official endorsement by the French Government or its Cultural Services should be inferred. This publication was printed with funds provided by a grant from the Cultural Services of the French Embassy in New York.

TABLE DES MATIÈRES

LES FRANCO-AMÉRICAINS: BREF HISTORIQUE, <i>Donald Dugas</i>	1
LA PROMESSE DU PASSÉ ET LES RÉALITÉS DU PRÉSENT: POÈMES FRANCO-AMÉRICAINS	
«La graine pousse», <i>Normand Dubé</i>	5
«Le pays de Ti-Jean», <i>Roger Lacerte</i>	11
«Ainsi», <i>Normand Dubé</i>	11
QUI SOMMES-NOUS? POURQUOI SOMMES-NOUS ICI? QUE VOULONS-NOUS? Les objectifs du Colloque, <i>Robert L. Paris</i>	
	13
APRÈS TRENTE ANS, <i>Jacques Ducharme</i>	17
VIEILLES PHOTOS: DOCUMENTS POUR MIEUX CONNAÎTRE LA VIE QUOTIDIENNE DES FRANCO-AMÉRICAINS D'AUTREFOIS, <i>Gérard Brault</i>	
	25
LES FRANCO-AMÉRICAINS ET LA SOCIÉTÉ PLURI-ETHNIQUE AMÉRICAINE: STRATÉGIES D'HIER ET CONSÉQUENCES D'AUJOURD'HUI, <i>Marcel Bellemare</i>	
Commentaire de <i>Raymond Lacasse</i>	39
Commentaire de <i>Louis-Israël Martel</i>	56
	60
L'INDIVIDU FRANCO-AMÉRICAIN ET LES INSTITUTIONS QUI LE SERVENT, <i>Richard Santerre</i>	
Commentaire de <i>Madeleine Giguère</i>	65
Commentaire de <i>Françoise Paradis</i>	73
	76
UNE RENAISSANCE EST-ELLE POSSIBLE: DANS LE CADRE DE NOTRE LANGUE ET DE NOTRE CULTURE? <i>Thomas Landry, o.p.</i>	
Commentaire de <i>Normand Dubé</i>	83
Commentaire de <i>Paul Paré</i>	89
	94
LES FRANCO-AMÉRICAINS EUX-MÊMES VEULENT-ILS D'UNE RENAISSANCE CULTURELLE? <i>Claire Bolduc</i>	
Commentaire de <i>Grégoire Chabot</i>	99
Commentaire de <i>Paul Chassé</i>	107
	110
NOTRE ÉVOLUTION HUMAINE OU LES JOURNÉES DE L'AVENIR PASSÉ, <i>Donald Dugas</i>	
Commentaire de <i>Yvon Labbé</i>	117
Commentaire de <i>Roger Lacerte</i>	129
	131
OÙ IL S'AGIT DE DISCOURIR - LES ACTES SONT À VENIR, <i>Claire Quintal</i>	141

DIVERTISSEMENTS FRANCO-AMÉRICAINS

Programme de la Soirée du 19 juin 1976

149

Les pièces dramatiques:

LES TROIS ANGES, *Paul Paré*

151

PHILIAS BERTHIAUME, Ph. D., *Grégoire Chabot*

161

MATHIAS BARNABÉ: POÈTE FRANCO-AMÉRICAIN, *Grégoire Chabot*

167

UN JACQUES CARTIER ERRANT, *Grégoire Chabot*

173

LISTE DES PARTICIPANTS AU COLLOQUE

175

LES FRANCO-AMÉRICAINS: BREF HISTORIQUE
Donald G. Dugas

Les Franco-Américains vivent aux confins culturels et linguistiques de deux grandes nations.

Leurs racines sont, avant tout, françaises: leurs aïeux, colons issus des côtes normandes et de la région du Poitou, partirent à la découverte du Canada durant la première moitié du 16ème siècle. Dès le début de leur long périple, ils trouvèrent une aide précieuse parmi les tribus indiennes en présence.

Pourtant, deux siècles plus tard, une série de guerres contre les Anglais leur faisait perdre leur hégémonie politique et économique et les contraignait à se regrouper autour de leurs paroisses.

A partir de 1837, débutent les migrations en masses de ces colons français vers les Etats-Unis, mouvement qui devait se poursuivre sans interruption jusqu'au 20ème siècle. Des statistiques récentes parlent de plusieurs centaines de milliers de ces émigrants qui décidèrent de tenter leur chance dans la société industrialisée qu'étaient les Etats-Unis de l'époque, plutôt que de subir les constantes frustrations infligées par les Anglais.

Une fois arrivés sur le sol américain, ce qui ne se fit pas sans drame, les nouveaux émigrants durent changer radicalement de mode d'existence; habitués aux travaux en plein air, ils durent "apprendre" à travailler, tassés dans les usines souvent insalubres. En outre, ils subissaient, au départ du Canada, l'animosité de leurs compatriotes décidés de ne pas abandonner leur nouvelle patrie et, aux Etats-Unis, le mépris et les préjugés des Irlandais et des "Yankees", qui enviaient leur réputation de bons travailleurs et le fait qu'ils acceptaient de travailler pour de maigres gages, et, surtout, qui les blâmaient pour leur indifférence envers les syndicats que les anglophones tentaient de créer.

Les colons adoptèrent bientôt le nom de "Franco-Américains" et convergèrent vers les grandes villes de la Nouvelle-Angleterre, où les usines de textiles florissaient.

Spontanément, ils choisirent de vivre groupés dans certains quartiers qui furent baptisés "Petits Canadas."

La plupart d'entre eux étaient employés dans les usines de textiles, de chaussures, de papier et de bois. Une minorité s'essaya à l'agriculture et à l'élevage, mais sans grand succès. Plus récemment, certains s'installèrent comme petits indépendants (menuiserie et plomberie, par exemple).

Contrairement aux autres groupes ethniques en présence, les Italiens et les Grecs, par exemple, les Franco-Américains ne furent jamais tentés par d'autres industries, la construction pour ne citer que celle-là; et par conséquent, ils ne furent jamais en contact direct avec les autres

colonies d'émigrants; ceci caractérise bien leur nature indépendante.

Les responsabilités d'organisation revinrent tout d'abord aux prêtres canadiens-français et plus tard, des médecins et des avocats furent recrutés du Canada par ces mêmes prêtres. Ces responsables, donc, à quelques exceptions près, étaient tous Canadiens-Français et catholiques. Tous prêtaient allégeance et à l'Eglise catholique et à la langue française.

Les Franco-Américains bâtirent plusieurs écoles paroissiales et quelques universités dans le but d'assurer la sauvegarde et de leur langue et de leur foi. Malheureusement, des conflits au sein de la hiérarchie religieuse mirent en cause la préservation du cachet français.

En ce même moment de leur histoire, les Franco-Américains connaissent toutes sortes de difficultés; les jeunes ne parlent plus ou presque pas la langue de leurs ancêtres; les institutions fondées à cet effet, semblent éprouver quelque difficulté à capter l'intérêt des jeunes. L'Eglise, de son côté, paraît avoir abandonné son rôle de soutien culturel et linguistique. Bref, un déclin prend le pas et l'apport de cadres pouvant jeter de nouvelles bases au sein de l'organisation de la société franco-américaine, fait totalement défaut.

Pourtant, suivant une longue ère de complète apathie, ces récentes années ont tourné une nouvelle page, semble-t-il, de la destinée franco-américaine.

Un groupe de jeunes travaillant dans des projets publics ou dans diverses universités, s'active à créer une nouvelle renaissance culturelle et linguistique parmi les leurs. Ils s'attachent à jeter une nouvelle lumière sur les questions de leur identité et leur amour-propre. Ils s'offrent le luxe de s'exprimer ouvertement sur le sort de leur groupe ethnique et surtout, ils proposent des solutions actuelles pour un problème actuel.

Voilà, très grossièrement brossé, un petit historique des Franco-Américains.

**LA PROMESSE DU PASSÉ
ET LES RÉALITÉS DU PRÉSENT**

Poèmes franco-américains

LA GRAINE POUSSE

Il faut mouiller la terre
Pour que la graine pousse.

Alors,
Laissez-moi pleurer
 Dans le fleuve
 De mon passé
Où j'ai pris le chemin des émigrés
 Avec mes souvenirs
 Comme compagnons.

Laissez-moi pleurer
 De villes en villages
 Dans la verdure
Remplie de promesses, de coeur,
 Et d'une foi
 Plantée dans la croix.

Laissez-moi pleurer
 L'héritage
 De la solitude
Tamponnée de vaillance et d'honnêteté
 Dans un langage de métiers:

Weaver
Stitcher
Digger
O.K.
Lumberjack
Boss
Chum
Too bad!

J'ai pris une femme.
 C'est mon désennui.
 C'est mon devoir.
J'ai pris une femme
 Venue du grand pays
 De mon histoire.
Créature d'habitant,
Compagne de lit,
Mère de mes enfants
Et semeuse de vie!
 Tu es mon partage et mon soutien,
Tu es mon ménage. Je suis ton bien.

Je sens l'exil et le Grand Tronc.
Je chante les provinces et les états.
Je respire les chantiers,
 Les rangs de patates et le Petit Canada.
Je récite le Pater, l'Angelus et l'Ave Maria.
Je fête Champlain, Evangeline,
 Sainte Anne et Ferdinand Gagnon.
Je respecte la loi et les commandements.
Je satisfais ma routine et ma nostalgie.

Et puis,
Je me meurs de ces émotions
 Traquées dans l'idéal des ambitions.
Je me meurs des inspirations
 Traquées dans l'entrave des aspirations.
Je me meurs d'une fondation
 Traquée dans le devoir et l'immersion.

Il faut mouiller la terre
Pour que la graine pousse.

Alors,
Laissez-moi pleurer
Par les ruelles
De chez-nous
Où la sécheresse du mensonge
Y semait
Les faux espoirs.

Laissez-moi pleurer
Entre les bloques
Aux bardeaux dépeinturés
Où la fertilité de mon enfance
Était gênée
Par des voyages déroutés

Laissez-moi pleurer
Dans les entrailles
Des perrons et des passages
Où, dans une langue singulière,
J'apprenais les mots d'usage:

Puanteur
Crasse
Punaise
Crève-faim
Pourriture
Colon
Petit pain
Misère!

La femme est mon confort
D'amant et de mari
L'amour de toute une vie.
La femme est le ressort
Qui contourne mes conflits:
Passions et délits.
Elle est la grande messe
De chaque matin;
Elle est la sagesse
Des jours bénins.
Tu es ma raison nuptiale
Et ma rubrique familiale.

Je sens l'église et l'école paroissiale.
Je chante le grégorien et la Bonne Chanson.
Je respire les filatures et les hôpitaux.
Je récite mes blasphèmes et les litanies.
Je fête la Saint-Jean et les vendredis.
Je respecte la grand'tante et Monsieur le Curé.
Je satisfais mon intempérance
Et la belle Félicité.

Et puis,
Je me meurs l'esprit brisé,
Blessé par l'ignorance du préjugé.
Je me meurs le coeur brisé,
Blessé aux mains des bien-aimés.
Je me meurs l'âme brisée,
Blessé par la conscience de ma timidité.

Le cri de la vie déchire la chair du bonheur;
L'enfant gémit à travers le temple de la mère;
La souffrance a enfanté le corps, l'âme, le cœur
Poussière qui souffle son sperme dans la poussière:

L'aveugle voit; le muet parle; le sourd entend;
Il rampe avant de basculer ses premiers pas.
Puis, il explore les rituels de parents
Qui fredonnent leur culture, le berçant dans les bras.

Pour l'enfant, la géographie est un chemin
Entre la maison et l'école. La langue devient
Une prière apprise par cœur. Additionner,
C'est la magie de multiplier le monde entier.
L'histoire est une mission connue de la maîtresse.
La vertu est un fort; le péché, une faiblesse
Dont le désespoir est du plus impardonnable
L'amour étant le pardon même du plus coupable.

Notre foi fonde son foyer dans l'espoir
Qui sanctifie le travail à sueur de son front;
Qui inspire la patrie, la loi et le devoir;
Qui construit de la terre au ciel un pont.

Enfin, le respect est l'honneur du vieil âge
Enrichi de l'héritage qui souffle au vent.
Le temps à l'immortalité fait son passage
Dans la poussière qui engendre ses enfants.

Il faut mouiller la terre
Pour que la graine pousse.

Alors,
Laissez-moi pleurer
Dans les traces
De nos devanciers
Où les rêves de notre avenir
Se sont enlisés
Dans l'amour d'aujourd'hui.

Laissez-moi pleurer
Sur le béton
De nos nouveaux soucis
Où la folie de nos désirs
Sera la mesure
De nos plaisirs et de notre entrain.

Laissez-moi pleurer
Au cœur
De nos cœurs
Où, dans une langue bien précise,
Retentiront
Des mots qui portent fruits:

Fierté
Amour
Force
Bonheur
Fraternité
Connaissance
Fertilité
Honneur!

L'homme de la femme est l'égal.
Leur vie est le mariage
Des liens de l'amour
Le compromis conjugal
Du jour en jour
Vécu au sein d'un ménage.
Nous cherchons les honneurs
Que mérite la vérité.
Nous cherchons le bonheur
Qu'inspire la réalité.
Je suis sa mer qui écume;
Elle est ma fleur qui parfume.

Je sens la rencontre et les grandes écoles.
Je chante nos clochers et nos violons.
Je respire la besogne et la santé.
Je récite mes vers et mon credo.
Je fête chaque jour et mes petits-enfants.
Je satisfais mes folies et les tiennes.
Je respecte tous ceux qui veulent s'aimer.

Et puis,
Je me meurs dans le passé
Nourri d'amertume et de fierté.
Je me meurs dans le présent
Nourri par les réalités du temps.
Je me meurs dans l'avenir
Nourri de la récolte des souvenirs.

Il y a des enfants
Qui veulent sourire
Se réjouir
Et se souvenir
Se faire réjouir
Et se faire souvenir
Se nourrir, courir et grandir.

Il y a des adolescents
Qui veulent se déprendre
Se comprendre
Et s'entendre
Se faire comprendre
Et se faire entendre
Se détendre.

Il y a des jeunes gens
Qui veulent se concrétiser
Se parler
Et se toucher
Se faire parler
Et se faire toucher
S'idéaliser et s'aimer.

Il y a des femmes
Qui veulent se libérer
Se mériter
Et s'admirer
Se faire mériter
Et se faire admirer
Se destiner.

Il y a des hommes
Qui veulent s'enhardir
Se valoir
Et se matérialiser
Se faire valoir
Et se faire matérialiser
Produire et reproduire.

Oublions ce que nous voulons oublier;
Mais rappelons-nous ce que nous étions.

L'histoire a parlé de nos villes;
Elle a décrit nos coutumes;
Elle a porté nos noms;
Et elle a marqué nos vies.

Le temps n'effacera pas
Nos lâchetés,
Nos apostasies,
Et le génocide.

Mais la même ferveur
Qui les a inspirés
Soulignera le mérite
De notre courage,
De notre fidélité,
Et de notre fraternité.

Faisons ce que nous voulons faire;
Mais soyons ce que nous sommes.

C'est la graine
Jetée dans le désespoir de la honte
Qui refuse de pousser.
Je t'aime.

Aime-moi.
Je m'aime.
Aime-toi.

Entre la semence et la récolte,
Je veux germer
Et je veux me cultiver.

C'est dans une terre
Qui m'aime,
Qui t'aime
Et qui s'aime
Que je veux pousser.

Rêvons ce que nous voulons rêver;
Mais réalisons ce que nous voulons réaliser.

Donnez-moi l'espoir d'espérer
Que demain
Le pays sera la maison de nos oeuvres;
Que demain
L'univers sera le jardin de notre paix;
Que demain
L'humanité sera la source de notre bonheur;
Et que demain
L'existence sera fertile de nos amours.

Prenons la main de nos enfants
Qui s'acheminent vers la foi d'un avenir.
Ils partageront l'héritage.
Ils parleront de leurs désirs.
Ils vivront dans un ménage.
Ils jugeront leurs souvenirs.
A l'ombre d'une croix et d'un drapeau,
Ils ajouteront les symboles de leur vie.

Aujourd'hui,
La ferveur qui ranime nos espoirs
Est déjà dans la voix d'un enfant
Que l'on reconnaît:
Maman, Papa, I love you.
Mom, Dad, je vous aime.

Demain,
La graine aura poussé
Dans une terre bien mouillée.
Mais, ça sera à d'autres de pleurer.

Normand C. Dubé

LE PAYS DE TI-JEAN

Ti-Jean naquit en mon pays,
Connut ses rues, ses gens, leur vie.
Ti-Jean devint, comme il se doit,
Contestataire en lowellois.

Ti-Jean quitta souvent l'pays,
Courut partout sans vrais amis.
Marié deux fois, jamais heureux,
Ti-Jean chez lui revint sans feu.

Ti-Jean trouva toujours les ponts,
Les tours de Dieu, les quat'saisons,
Surtout maman au coeur en or
Grondant d'amour l'enfant-trésor.

Ti-Jean Bougeotte alla très loin:
Ivre, drogué, la plume en main,
Pondant roman après roman,
Ti-Jean Canuk devint un grand.

«Héros des Beats,» l'ont-ils voulu,
Leur roi, leur Jack, leur inconnu.
«Ti-Jean,» pour moi, demeurera
L'orgueil des siens qu'il incarna.

Ti-Jean, te v'la rendu au bout.
Villon, Gavroche es-tu pour nous.
Tu nous chantas sur tous les toits
Cherchant en vain ton ciel, ton «toi».

Ti-Jean repose au cimetière
Edson. ...Les Saints renient sa bière.
L'eau bleue coule encore aujourd'hui
Près de Ti-Jean en mon pays.

Roger Lacerte

AINSI

Jeunesse tendre,
J'explore les sentiers
Qu'il me faut prendre
Pour savoir aimer.

Sur la chaire de mes sourires
Se promènent des émotions
Qui exploitent les vifs désirs
Du plus intime de ma raison.
A fleur de mes plaisirs, elles touchent
L'épiderme de mes sensations
Puis, dedans mes flancs, accouchent
De mille délires toutes mes passions.
A la naissance du spasme consumé,
J'accuse l'amour pour complice
Voulant à ce banquet goûter
Jusqu'à la lie de mes délices.

Ainsi,
Jeunesse tendre,
Il te faut chercher
Les sentiers à prendre
Pour avoir aimer.

Normand C. Dubé

**QUI SOMMES NOUS?
POURQUOI SOMMES-NOUS ICI?
QUE VOULONS-NOUS?**

Les objectifs du Colloque

Robert L. Paris

Nous avons voulu organiser un colloque auquel viendrait participer plusieurs experts franco-américains susceptibles de se pencher sur notre réalité, en vue d'y découvrir de nouvelles perspectives et d'offrir des solutions pratiques à notre condition ethnique et humaine.

Une subvention des généreux Services Culturels du Gouvernement français à l'Ambassade de New-York nous a permis de réunir ici une vingtaine de Franco-Américains engagés, dans le but d'examiner d'un oeil sérieux et contemporain notre situation présente par rapport à notre histoire et à nos besoins actuels, dans les domaines suivants:

- la composition et l'évolution de notre groupe ethnique franco-américain: l'individu, la famille, la société du groupe, les interactions avec la société américaine extérieure, l'assimilation, etc.;
- l'individu franco-américain et les institutions qui le servent: est-ce que ces institutions existent toujours? qu'est-ce qu'elles peuvent accomplir? quelle évolution faut-il encourager dans ce domaine?
- notre langue et notre culture: faut-il parler de mort, de survie ou de renaissance? est-ce que pour nous la langue et la culture doivent toujours rester liées ensemble?
- nos attitudes vis-à-vis de nous mêmes, tant au niveau humain et psychologique qu'au niveau culture.

Le choix des participants à ce colloque fut assez difficile, car nous voulions un groupe hétérogène dans ses expertises ainsi que varié d'après ses intérêts. En effet, nous sommes convaincus que l'état actuel de la Franco-Américanie ne demande pas moins d'un dialogue ouvert et franc entre hommes et femmes, jeunes et vieux, religieux et laïques, représentants des gouvernements et membres de l'ordre privé, spécialistes et "gens ordinaires"...

Nous espérons que ces trois journées du colloque nous aideront à mieux identifier et à considérer de façon plus profonde les ressources qui pourraient nous aider à améliorer notre sort, et que nos discussions stimuleront pour chacun de nous des décisions et des activités par rapport à notre situation actuelle et nos besoins (décisions et activités variées, bien entendu, selon les individus, leurs intérêts, leurs talents). Au stage ethnique où nous nous retrouvons aujourd'hui, et hantés par la tragédie toujours possible de notre disparition en tant que Franco-Américains, nous devons à tout prix trouver le moyen de formuler d'une manière assez précise des guides d'action qui nous permettront de rejoindre pas à pas

l'idéal positif et digne du "homo humanus", sans pour cela perdre l'héritage spécial auquel nous avons droit, nous et nos enfants. Ces guides d'action nous seront d'autant plus précieux qu'ils serviront aussi à ceux qui voudraient bien nous aider dans cette tâche sacrée.

Tout en suivant les thèmes établis de ce programme, permettez-moi de vous souligner quelques-unes des "grandes questions" sur lesquelles devrait porter notre attention la plus énergique:

- Comment pouvons-nous arriver à approfondir notre sens de nous-mêmes sans nous éloigner d'une société nationale, même planétaire?
- Comment pouvons-nous unifier notre groupe sans écraser les différences individuelles et les divergences d'optiques et d'opinions?
- Nous faut-il d'autres institutions, d'autres sociétés, d'autres associations, d'autres comités pour prendre soin des nôtres et nous représenter devant le monde? Ceux qui existent déjà, pouvons-nous mieux les utiliser? Quelles modifications devons-nous y apporter?
- Devrions-nous nous lier plus étroitement au reste du monde francophone? Si oui, avec qui? comment? pourquoi?
- Comment pouvons-nous former de nouveaux chefs, une nouvelle élite, et cela tout en développant et en augmentant la participation active et nécessaire du peuple?
- Comment pouvons-nous multiplier et mieux utiliser l'aide et les ressources qui nous entourent: les gouvernements, l'industrie, le commerce, les institutions?
- Comment pouvons-nous devenir plus humains? Quelle doit être la contribution des Franco-Américains à l'évolution du nouvel homme sur cette planète?

Avant de vous céder la parole, je voudrais vous offrir un conseil pratique et personnel. Il est certain qu'en réunissant un groupe de participants aussi varié que celui-ci, nous assisterons à des entre-chocs d'idées et d'émotions. Nous voulons, nous devons écouter tout le monde; chacun a son mot à dire, et chacun a le droit de se faire entendre ici. Des étincelles de nos débats jaillira peut-être la flamme de la compréhension et de la création. Affichons le respect des autres et le dévouement au pluralisme à notre étendard collectif, et espérons que la bonne volonté de notre groupe fera naître non seulement des solutions théoriques, mais une chanson profonde dans tous nos coeurs. Et surtout, ne nous décourageons pas. Souvenons-nous du bon mot d'un des nôtres, Jack Kerouac:

"Walking on water wasn't built in a day!"

NOTE: Les remarques de M. Paris furent accompagnées d'un programme audio-visuel sur "LES FRANCO-AMERICAINS DE LA NOUVELLE-ANGLETERRE" préparé par le Centre NMDC/FP. Ce programme présenta "à vol d'oiseau" la situation démographique, historique, linguistique et culturelle des Franco-Américains de cette région.

APRÈS TRENTE ANS
Jacques Ducharme

Sur votre invitation, j'ai dû passer en revue tout ce que j'ai pu me rappeler de la vie franco-américaine. Après trente ans, je ne qualifie plus comme expert, mais je suis plutôt un vétéran qui fait de son mieux pour se souvenir des campagnes d'autrefois. Voici donc quelques réminiscences et quelques réflexions.

Vers 1950, j'avais préparé un article pour une revue française intitulé "Les Canadiens-Français des Etats-Unis." Dans ce petit essai historique, j'avais parlé surtout des Canadiens-Français de la Nouvelle-Angleterre, qui se chiffraient alors à près du demi-million. J'ai cité les centaines de paroisses, dont bon nombre avec leur école paroissiale; j'ai nommé les sociétés et les groupes sociaux et les clubs; j'ai parlé de l'entrée des Canadiens-Français dans la vie économique et politique du pays; j'ai souligné la préservation de la langue française dans toutes ces activités; et enfin, j'ai élaboré un peu sur les journaux de langue française dans la Nouvelle-Angleterre. Il y avait alors une quinzaine, dont quatre quotidiens.

Inutile de vous dire que cette presse française est presque complètement disparue. Et si vous contemplez les divers autres aspects de cette vie française que je viens de citer, vous trouverez que, dans trente ans, toute cette charpente de paroisses, d'écoles, de sociétés, si elle n'est pas en même posture que les journaux, elle est certainement moins florissante. Le "melting pot," cette mirifique marmite américaine, semble avoir fait un ragoût des Franco-Américains avec les autres nationalités.

J'ai quitté la Nouvelle-Angleterre en 1945, après la guerre, pour prendre un emploi à New York. Ce novembre dernier, je suis rentré au pays, m'établissant à Stratford, dans le Connecticut. Pendant ces trente ans, j'étais hors de l'arène, en exil, si vous le voulez. J'avais pourtant gardé bon nombre de liens avec mon patelin--parents, amis, visites, lettres--mais avec les années, je remarquais que ce "fait français en Amérique," c'est le mot du Cardinal Villeneuve, n'avait plus tout son sens en Nouvelle-Angleterre. Si je retournais dans mes vieux repaires, je notais que mon anglais devenait plus utile que mon français. Pourquoi donc cette diminution de la vie française?

J'ai mentionné le "melting pot" américain. Ce serait presque une explication satisfaisante, puisque, de nos jours, aux Etats-Unis, il se fait un nivellement de la vie sous tous les rapports. Avec la prospérité matérielle croissante, nous voyons aussi une constante diminution de la vie individuelle. Je n'ai pas l'intention d'élaborer ce côté de la question. Je voudrais plutôt vous suggérer certains faits, certaines causes lointaines qui, s'ils n'expliquent pas, du moins peuvent clarifier "The Decline and Fall of the French-Canadian Empire."

Voici.

D'abord, rappelez-vous que nos origines datent de ce que, à la Révolution Française, on appelait l'Ancien Régime. Nos ancêtres sont venus au Canada surtout sous les règnes de Louis XIV et de Louis XV, sous l'égide de Richelieu et de Mazarin et de Colbert et de leurs successeurs. N'ayant connu que la France de l'Ancien Régime, il n'est guère étonnant que nos ancêtres, sevrés de la France en 1760, n'aient pu concevoir ni créer un système valide, apte à s'adapter au gouvernement anglais qui leur fut imposé.

Ensuite, la Nouvelle-France, dès le début, a été conçue, non comme une vraie colonie, mais comme une mission. Voici ce qu'en dit C.V. Wedgewood, dans son livre "Richelieu and the French Monarchy." Je traduis:

La Nouvelle-Angleterre représentait une séparation de l'Eglise d'Angleterre. La Nouvelle-France n'était qu'un avant-poste de l'Eglise de France. La colonie a été conçue comme une mission pour établir au Canada l'autorité du Roi, et de l'Eglise, tout comme en France. Cette autorité rigide a frustré, pour la France, un des grands motifs d'émigration. A la mort de Richelieu, en 1642, il y avait à peine quelques centaines de colons au Canada, mais il y avait un couvent, un hôpital, un séminaire, une école pour les Indiens. Toute la colonie n'était qu'une mission dispendieuse.

De là s'ensuit la petitesse de l'émigration au Canada. De 1608 à 1760, à peine 10,000 Français sont venus s'établir au Canada. Le triage qui se faisait parmi ceux qui auraient voulu venir, il faut mentionner l'exclusion des Huguenots, et le désintéressement général sur le sort de la colonie, influaient pour supprimer l'esprit d'aventure chez les Français du 17e et 18e siècles.

Ajoutez à cela que les grands de l'Ancien Régime ne comprenaient pas ce que devait être une colonie. Prenons le grand Richelieu, et je me réfère encore à Mlle Wedgewood:

Dans les sphères qu'il ne connaissait pas, le commerce et les colonies, sa vision était tout à fait vague, et consistait dans des grands gestes 'pour la gloire de Dieu et le service du Roi.' Les chartes ambitieuses des compagnies qu'il encourageait, ainsi que les règlements rigides qu'il imposait pour contrôler l'esprit aventureux des Français, soulignent son manque de succès à résoudre les éléments pratiques du problème.

Quand nous parlons de Richelieu, nous parlons d'un génie politique. Que devait-ce être quand les affaires étaient menées par des personnalités moins douées?

Sous le régime français, l'histoire du Canada est surtout une suite d'exploits militaires. C'est notre épopée. Il y avait les guerres contre

les Iroquois et l'apport des guerres d'Europe. Lisant ces pages de l'histoire du Canada, il semble parfois que le colon français devait toujours avoir les armes à la main.

Reste enfin la question religieuse. J'ai dit que le Canada avait été conçu comme mission de l'Eglise de France. Il faut mentionner ici deux mouvements religieux qui, du temps des colonies, ont eu une influence énorme en France: le Jansénisme et le Calvinisme. Ce n'est pas par leurs doctrines que ces deux mouvements ont influé sur le Canada, mais dans leur conception de ce qu'était une religion. Car, et dans le Jansénisme, et dans le Calvinisme, il existait une austérité qui a touché sensiblement l'Eglise Canadienne.

L'Eglise Catholique au Canada a toujours été une force, mais c'était une force, une autorité dont on ne parlait pas toujours avec affection, avec amour. Si vous vous souvenez des sermons que vous avez dû entendre, vous concéderez que nos prêtres avaient, et ont de leur foi, une conception tout à fait austère, parfois rigide, et vous avez là l'influence janséniste dont j'ai parlé, ou, si vous voulez, l'influence calviniste.

Je vais vous donner un exemple de cette attitude, plus récent, mais tout à fait dans l'ambiance du temps des colonies. Pourquoi a-t-on choisi Saint Jean-Baptiste comme patron du Canada? Pourquoi ce Juif rigide, intransigent, fanatique même, comme protecteur d'un peuple qui avait, cela me semble, besoin d'une tutelle plus bénévole, et plus compréhensible à la mentalité canadienne? Pour ma part, j'ai toujours pensé que Saint Jean-Baptiste s'est trouvé un peu dépaycé en terre Yankee.

Voilà donc certains aspects de notre première histoire qui ont eu leur effet sur notre développement subséquent. Je concède tout de suite que l'histoire du Canada, de 1608 à 1760, était une épopée. Maintenant, qu'est-ce qu'une épopée? Mon Larousse me dit: "épopée--poème de longue haleine sur un sujet héroïque."

Malheureusement, dans trop d'épopées, la catastrophe est, pour ainsi dire, prévue d'avance. Je laisse à vous de relire votre histoire du Canada, et de commenter à loisir.

Pour la Nouvelle-France, il semble que c'était une cause perdue d'avance, vu les raisons que je vous ai citées, et bien d'autres choses. Il est vrai que, au point de vue idéal, les causes perdues sont les plus héroïques, mais, regrettablement, elles ne nourrissent pas l'homme. L'homme d'aujourd'hui, surtout, matérialiste (dites pratique, éveillé, à la page, si vous n'aimez pas le mot matérialiste) ne peut pas, ne veut pas trop considérer l'histoire d'un passé où les siens ont subi la défaite.

Je crains que ce passé n'ait eu plus d'influence qu'on ne réalise. Le Canadien, restreint par les us et coutumes de l'Ancien Régime, et ensuite soumis au régime anglais qui lui était antipathique, n'était évidemment pas complètement préparé pour la vie qu'il trouva aux Etats-Unis.

Et entre le lointain passé et 1976, il s'est opéré toute une évolution; et maintenant, je voudrais effleurer un peu la vie franco-américaine que nous avons connue, et que nous connaissons encore.

Arrivés ici en Nouvelle-Angleterre, nos grands-pères et pères souvent se sont vu casés dans des ghettos, des "Frenchtowns;" Tout comme les minorités d'aujourd'hui, on ne leur donnait droit qu'à des logements inférieurs et dans les plus vieux quartiers. Malheureusement, ça me semble, bon nombre n'a fait aucun effort pour sortir de ces ghettos, ou n'a pu en sortir. Il existe aussi des familles dont la 3e, et parfois la 4e génération, sont encore à l'usine.

Dès le début, il n'y eut aucun vrai esprit d'entente. D'ailleurs c'eut été difficile, vu l'éparpillement à travers la Nouvelle-Angleterre. Aussi, bon nombre était de descendance normande, et avait une certaine aptitude pour la chicane. Les chefs qui se sont découverts étaient chefs, d'ordinaire, d'une envergure restreinte, et n'avaient que peu d'influence en dehors. Il n'y a jamais eu, en Nouvelle-Angleterre, de Franco-Américain pour dominer la situation, pour contrôler les ressources ethniques, pour donner à tout notre groupe une direction valable, une politique.

Ajoutez à tout cela la nécessité de compromis. D'abord l'anglais. Il fallait en apprendre assez "pour garder sa job." De fermier indépendant, le Canadien était maintenant dépendant d'un patron. Souvent, il ne pouvait trouver qu'une messe en anglais. Je comprends que les premiers à venir aient souvent vécu dans l'isolement, soit matériel, soit spirituel et moral. Peu sensibles à leur histoire, et à celle de leur pays adoptif, ils devaient souvent se sentir privés de tout ce qui donne de la saveur à la vie. Que pouvaient-ils faire pour affronter ce problème d'une nouvelle vie, d'un nouveau pays, d'une nouvelle ambiance?

Ici, permettez-moi une nostalgie familiale. Sur ce fait français, je ne peux que vous conter ma propre expérience, qui découle naturellement de celle de mes ancêtres et de ma famille.

Elle est de vieille souche, des deux côtés. Ma famille maternelle, les Proulx, est de la Normandie. Ma famille paternelle, celle dont je veux parler brièvement, est du Poitou, de la Vendée. Nous sommes des Chouans.

Le premier ancêtre canadien, Louis Tétreau, est venu au Canada en 1635, et il s'est établi à Trois-Rivières. La famille devait se diriger vers Montréal, d'abord à Verchères (Madeleine de Verchères est une aïeule) et ensuite dans les villages non loin de Sainte-Hyacinthe. Mon grand-père, Etienne Ducharme (il fut le premier à prendre le surnom Ducharme) est parti de Saint Valérien pour Holyoke en 1876. La famille l'a suivi l'année suivante.

Maintenant, on était venu au pays pour y rester. Point de regards en arrière. Aussitôt que possible, on devenait citoyen. On apprenait l'anglais, sans oublier le français. Dès lors, c'est presque banal comme histoire--industrie, économie, patience, persévérance, bonne volonté et,

je veux y insister, une soif pour l'éducation, le désir d'améliorer son sort à tous les points, et non seulement du côté matériel. Quand mon tour vint, ce fut le collège, pour obtenir, comme disait mon père, les chances qu'il n'avait pas pu avoir.

C'est dire que ma famille a lutté contre l'idée du ghetto, en est sortie aussitôt que possible, et, entrant en affaires, elle put profiter de contacts avec d'autres nationalités, s'américaniser. Le point culminant de cette adaptation fut l'entrée de mon père dans la politique, et son élection comme échevin dans un district qui était 90% Yankee.

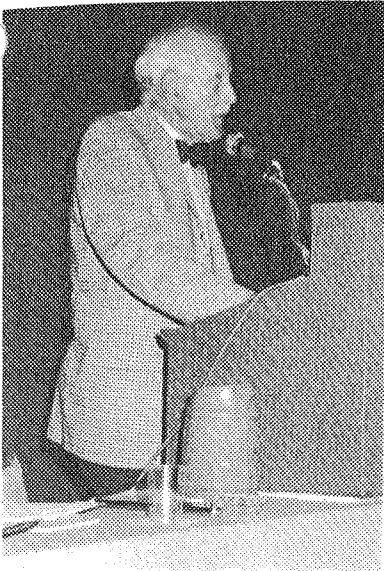
J'ai parlé de ces choses pour vous indiquer une attitude vis-à-vis la vie américaine, et que j'ai toujours approuvée. D'autres familles sont restées dans un milieu plus franco-américain, sans doute, mais ont-elles résisté plus à l'absorption américaine? Entre parenthèses, laissez-moi vous dire que le français se parlait toujours chez nous autrefois, et il se parle chez moi aujourd'hui.

Venons enfin à ces traditions, qui, tant de fois, apparaissaient dans les péroraisons de nos orateurs. Vous connaissez la phrase--Notre Foi, Notre Langue, Nos Traditions.

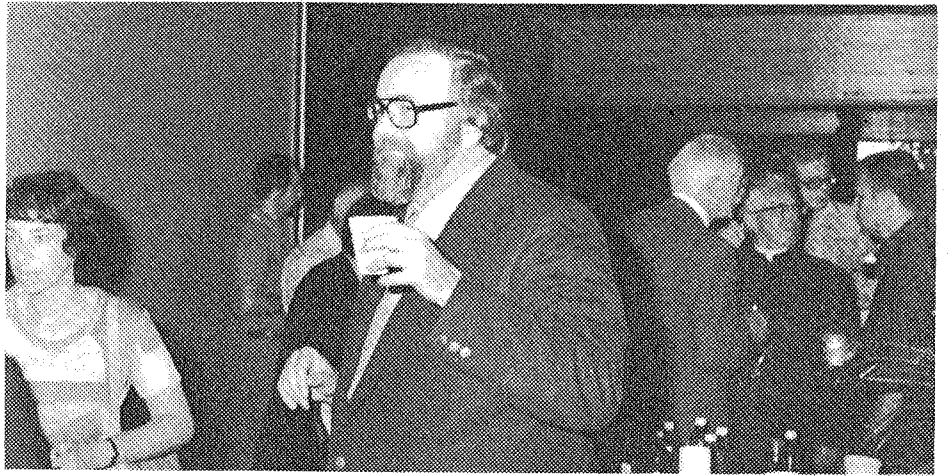
Quelles étaient ces traditions? Au fond, elles étaient le bagage culturel qui vient de France, que les Canadiens ont adapté à leurs besoins, et que la vie américaine a bien délayé dans les cent ans que nous sommes ici. Notre apport à la civilisation américaine a surtout été notre travail et notre économie, talents fort appréciés par les Yankees, qui les possédaient eux-mêmes. A certaines élections, le nombre de nos votes était estimé, mais rares sont ceux qui ont pris la peine d'apprendre notre langue, ou de s'intéresser aux efforts culturels de nos auteurs et artistes. Sous ce rapport, nous avons vécu dans un certain vacuum, et avec l'accroissement de la population aux Etats-Unis, surtout depuis 1930, notre minorité a perdu de son importance, puisque sa proportion numérique du total a diminué. D'ailleurs, depuis cette dernière guerre, comment résister aux mouvements que le conflit a déclenché--intensification du nationalisme américain, et son corollaire naturel, une certaine méfiance de toute chose dite étrangère? Submergés comme nous le sommes maintenant, c'est à notre crédit s'il en reste quelque chose.

Longtemps, la religion, et cela malgré nos évêques irlandais, est restée le lien solide pour nous réunir. Mais aujourd'hui, depuis Vatican II, avec l'écuménisme, qui est souvent fort mal interprété, le mystique religieux semble avoir changé de nature.

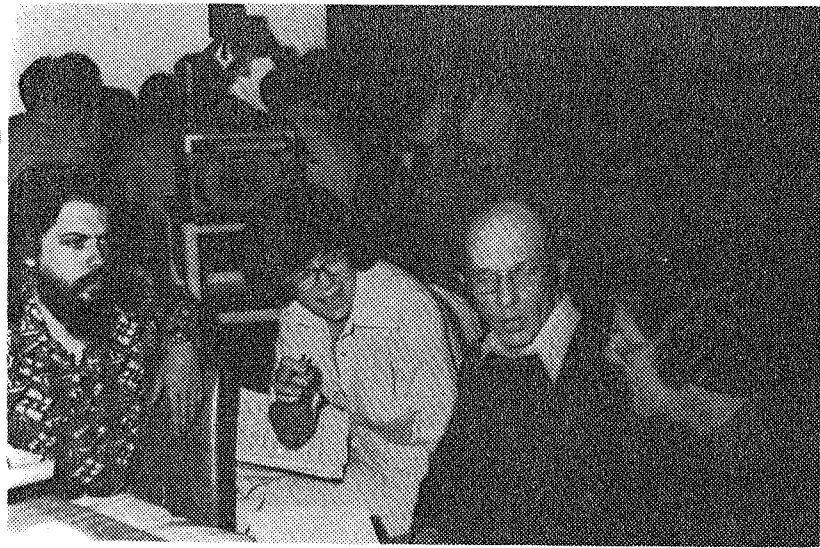
Ce qui nous restera toujours, avec tout ce qu'elle implique, et d'histoire, et de culture, et de saveur, est notre langue française. C'est difficile de concevoir une langue comme une chose concrète, mais pour la langue française, cela en vaut la peine, surtout pour nous qui la parlons déjà. Savoir parler le français donne un cachet, et c'est vrai que Dieu parle français?



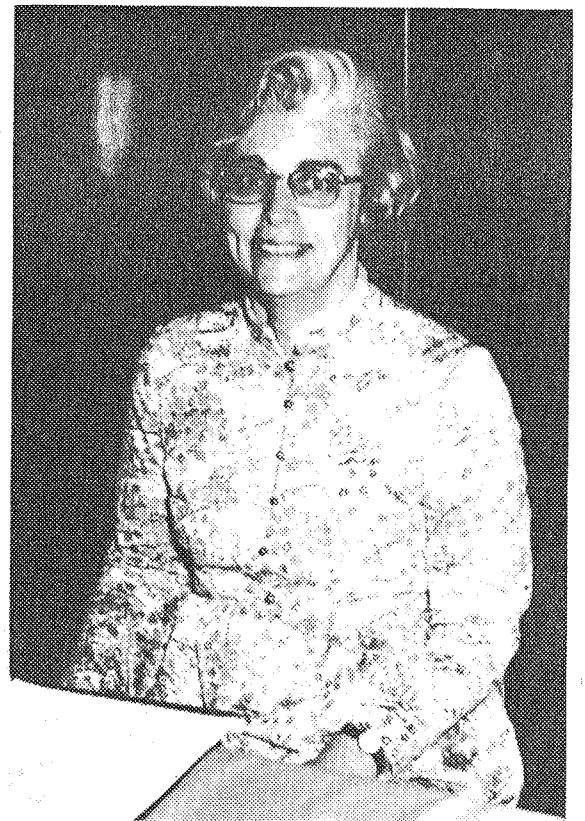
Jacques Ducharme



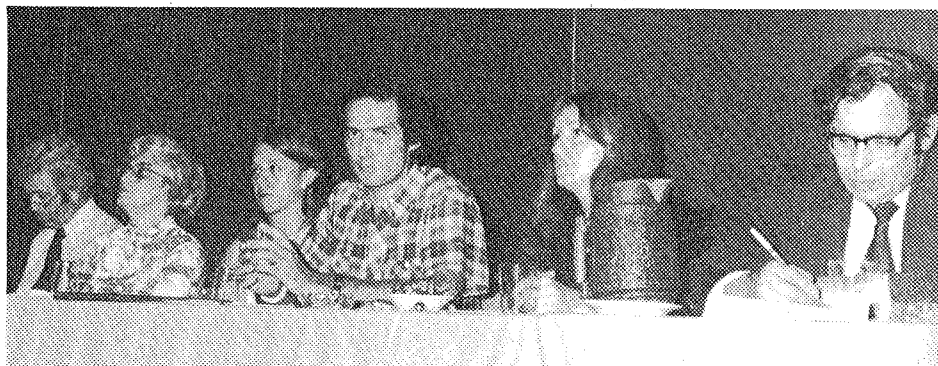
Robert Paris



Robert Perreault, Irene Simano, Grégoire Chabot, Normand Dubé



Claire Quintal



Donald Moisan, Claire Quintal, Lise Blais, Michel Pipyn, Susan Cate, Raymond Lacasse

**VIEILLES PHOTOS: DOCUMENTS
POUR MIEUX CONNAÎTRE LA VIE QUOTIDIENNE
DES FRANCO-AMÉRICAINS D'AUTREFOIS**

Gérard Brault

Il y a eu, ces derniers temps, à New York et ailleurs plusieurs expositions commémorant le centenaire de la photographie. Il ne s'agissait pas d'un centenaire dans le sens strict du mot car l'histoire de la photographie remonte au début du siècle dernier.

On sait que vers 1823 Joseph Nicéphore Niepce réussit le premier à mettre à point les premières photos et que Louis Daguerre exploita commercialement cette invention dans les années 30. La daguerréotypie, qui se pratiquait d'abord sur plaques métalliques ne fournissant qu'un exemplaire unique, fut introduite au Canada vers 1840.¹ Il fallait, au début, un temps de pose de huit à dix minutes et souvent même d'une demi-heure. Le daguerréotypeur allait de ville en ville vendant ses images \$2.00, \$5.00, ou \$10.00.² On les gardait soigneusement dans des écrans doublés de velours. Il est évident qu'à de tels prix les daguerréotypes étaient hors de la portée de la plupart de nos ancêtres canadiens.

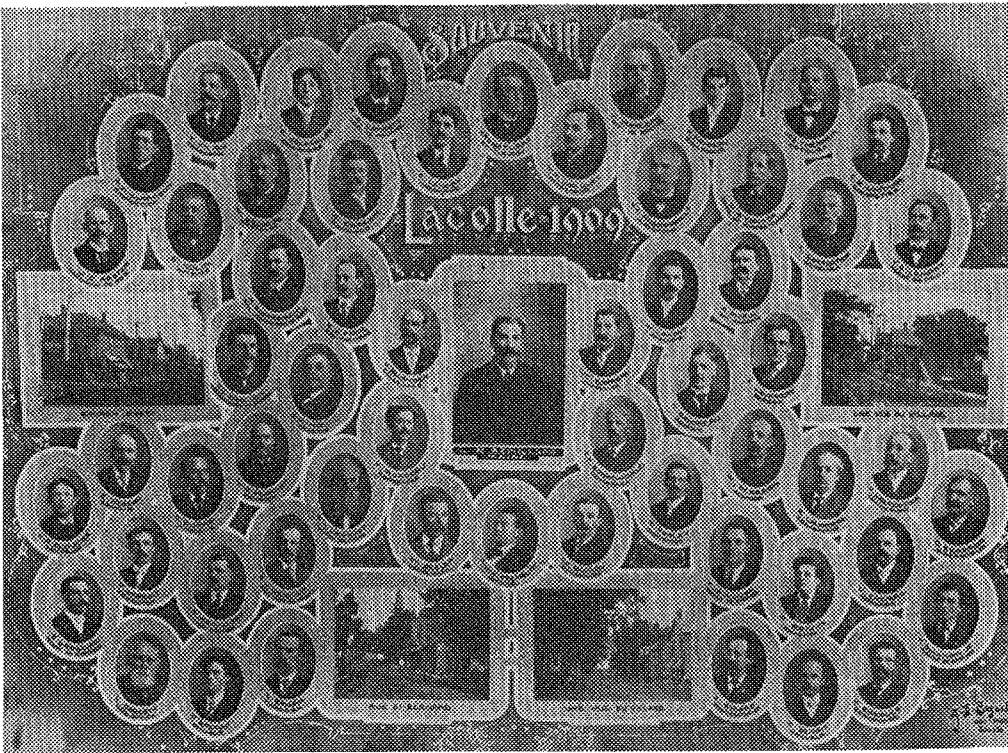
Après la Guerre de Sécession américaine, les progrès réalisés dans la préparation des émulsions sensibles et dans la construction des appareils ont révolutionné la photographie. C'est en effet dans les années 70 qu'entra en vogue le procédé beaucoup moins coûteux de la photographie sur ferrotipe ou sur zinc. Enfin, c'est en 1888 que l'Américain George Eastman inventa le fameux kodak portatif qui inaugura l'ère moderne de la photographie.

J'ai voulu tracer les grandes lignes de l'histoire de la photographie pour souligner un fait qui me paraît de la plus haute importance. C'est que l'histoire des Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre coïncide avec le développement de la photographie moderne.

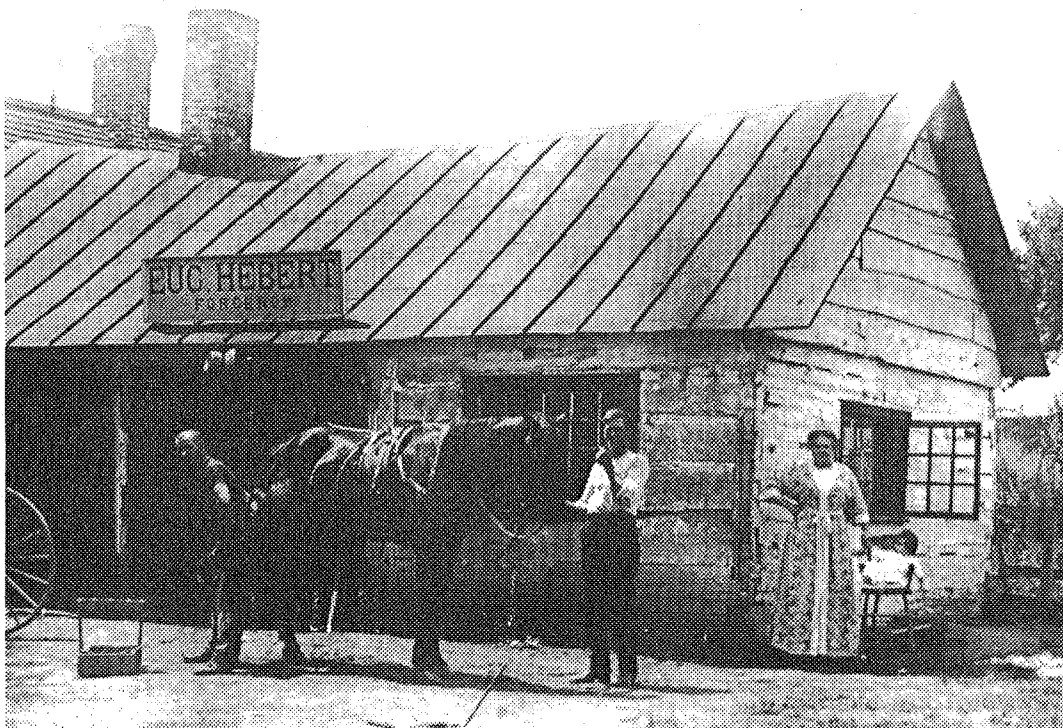
Or ce qui frappe c'est que l'on n'a jamais songé à publier une histoire illustrée des Franco-Américains.

L'important travail entrepris par M. Rumilly s'occupe de la fondation de nos paroisses nationales, des luttes diverses contre l'assimilation, et de l'historique de nos grandes mutuelles.³ Sans méconnaître la contribution de M. Rumilly, il est significatif de constater que son Histoire des Franco-Américains ne comporte aucune illustration. De fait, la vie quotidienne des émigrants canadiens en Nouvelle-Angleterre est passée sous silence, comme si c'était une chose sans grande importance. Or, il n'y a rien de tel que les vieilles photos pour nous aider à reconstituer cet aspect méconnu, voire inconnu de notre histoire.

Il existe en effet des milliers de photos susceptibles de nous renseigner sur la vie privée des Franco-Américains. Malheureusement, cette vaste matière est éparpillée un peu partout et, qui pis est, elle est en voie de disparition. La collection la plus importante est sans doute



Les notables du village natal en 1909.



Le forgeron du village de Lacolle, P.Q., en 1909.

celle qui se trouve à la Bibliothèque Lambert à l'Association Canado-Américaine de Manchester, mais il n'y a pas de catalogue pour aider celui qui voudrait étudier ces photos.

Mon propos ici est relativement modeste. Je voudrais déblayer le terrain un peu en commentant quelques vieilles photos que j'ai trouvées de part et d'autre. Je laisse à ceux qui voudront bien faire suite à cette brève enquête la tâche d'établir une classification et une thématique plus avantageuses de ce répertoire.

La plupart des Franco-Américains connaissent des villages comme Lacolle où sont nés leurs parents ou leurs grands-parents.⁴ En 1909, Lacolle n'avait que deux rues: la rue de l'Eglise, c'est-à-dire, la route nationale 9A qui relie New York à Montréal, et une voie transversale, la rue St-Bernard.

Quand j'étais petit, nous sortions de temps en temps la grande boîte à photos et nous contemplions cette image merveilleuse sur une carte postale. Mes parents, qui ne se sont établis définitivement à Chicopee Falls dans le Massachusetts qu'en 1921, y tenaient beaucoup parce qu'ils y voyaient tous les notables du village natal et, en particulier, mon grand-père paternel Julien Brault, cordonnier, et mon grand-père maternel Gédéon Rémillard, boucher.

Cette carte postale, combien de fois nous l'avons cherchée depuis quelques années, mais en vain: elle semble perdue à jamais! Heureusement, lors d'un voyage récent à Lacolle, j'ai trouvé non pas la carte postale mais la grande photo, qui a 50 cm de long et 40 cm de large, sur laquelle elle était basée.

La photo a été prise par A. L. Bisailon, photographe et barbier. Il semble que des photos de la sorte existent pour un bon nombre de ville et de villages québécois. La répartition des individus qui figurent sur cette image n'a rien d'arbitraire. On trouve, par exemple l'image de Monsieur le Maire entouré de ses conseillers. Mais il y a, par surcroît, plusieurs autres groupements exprimant la parenté ou bien des rapports sociaux.⁵ Il n'échappe à personne que les émigrants canadiens ont continué pendant longtemps à régler leur conduite sur ce genre de modèle rural avant d'adopter des comportements plus typiquement américains.

Dans l'histoire photographique des Franco-Américains, on peut distinguer deux grandes étapes. Si, en effet, le kodak date de 1888, il n'en est pas moins vrai que très peu d'émigrants avaient les moyens de se procurer un appareil photographique avant l'époque de la prospérité industrielle qui a précédé la Première Guerre Mondiale. Par contre, dès la deuxième décennie du siècle présent, le kodak devient, tout comme l'automobile, un des attributs du Franco-Américain tant soit peu aisé. La photographie ne sera plus considérée comme un luxe, elle fera partie des dépenses courantes de consommation.



Le grand-père Amédée Edouard Pépin
vers 1882



Les noces de Frédéric
Brault et Eugénie Boivin
en 1908 à Lacolle, P.Q.

Une deuxième constatation qui se dégage est que les photos prises avant la Deuxième Guerre Mondiale nous montrent rarement des intérieurs. Avant l'époque des flashes, le champ d'action du photographe amateur était très restreint. Il n'utilisait son appareil que là où les conditions d'éclairage étaient favorables, à savoir en plein air et les jours ensoleillés.

Les plus anciennes photos franco-américaines ne visent qu'un seul but: resserrer les liens de famille.⁶ On s'attache surtout à perpétuer le souvenir de mariages et de grandes visites. Ces photos sont souvent destinées aux parents. Celles que l'on garde sont placées avec soin dans des albums.

La photo de noces de mon oncle Frédéric Brault, qui épousa Eugénie Boivin à Lacolle en 1908, nous montre les invités rangés devant la maison paternelle. Les deux piliers de la galerie encadrent les nouveaux mariés qui sont flanqués, bien symétriquement, de leurs parents. On se trouve en présence ici de l'ordre qui, comme tout le monde le sait, caractérisait la société québécoise d'autrefois.⁷

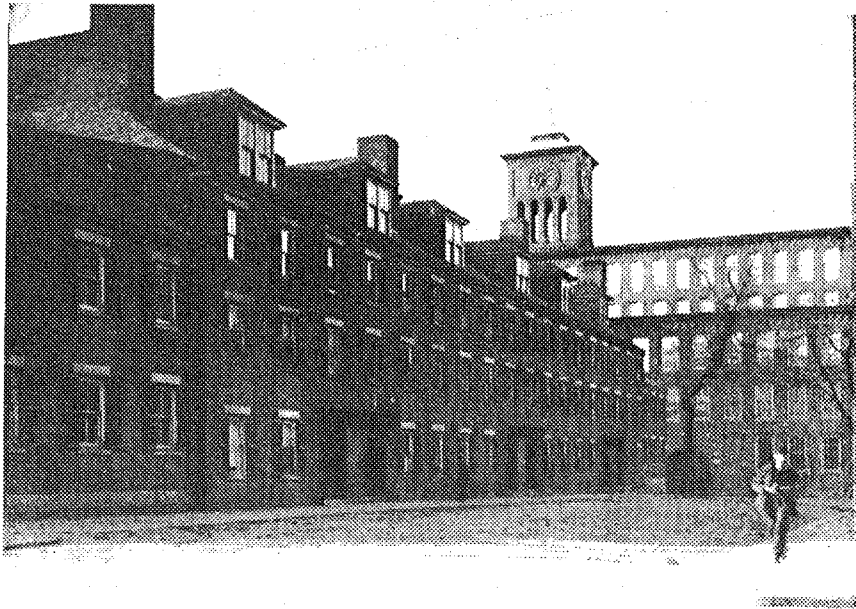
Sur cette image, on ne distingue que deux enfants. Ceci est assez surprenant si l'on songe qu'en général les familles étaient nombreuses à cette époque. Cependant selon les sociologues français Pierre et Marie-Claire Bourdieu:⁸

Dans l'ancienne société l'enfant n'était jamais comme aujourd'hui le centre des regards. Les grandes fêtes et les cérémonies de la vie villageoise étaient surtout l'affaire des adultes...A mesure que la société accorde une place plus grande aux enfants, et, du même coup, à la femme en tant que mère, l'habitude de les faire photographier se renforce...Autrefois on photographiait surtout les adultes, secondairement les groupes familiaux réunissant parents et enfants et exceptionnellement les enfants seuls. Aujourd'hui c'est l'inverse.

Autre remarque: il semble interdit de sourire. L'occasion est solennelle et une attitude relâchée serait tout de suite condamnée:⁹

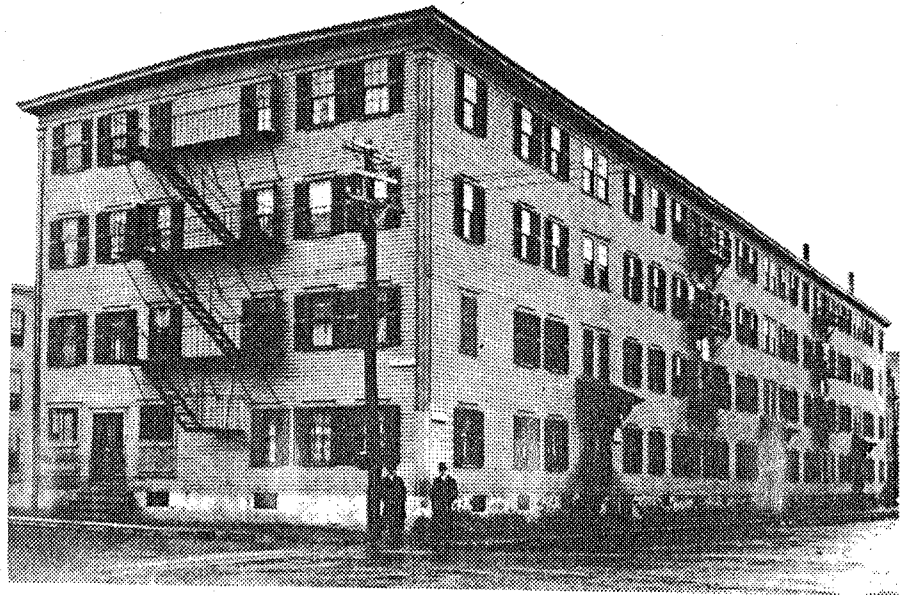
Se prêter à la photographie, c'est accorder le témoignage de sa présence, contrepartie obligée de l'hommage reçu à travers l'invitation; c'est exprimer que l'on tient à honneur d'avoir été invité à participer et que l'on participe pour faire honneur. Comment la disposition et l'attitude des personnages ne seraient-elles pas marquées de solennité? Nul ne songe à enfreindre les consignes de l'opérateur, à parler à son voisin, à regarder ailleurs. Ce serait manquer à la bienséance et surtout faire affront à tout le groupe et, au premier chef, à ceux qui 'sont à l'honneur ce jour-là', les jeunes mariés. L'attitude digne et convenable consiste à se tenir droit et à regarder droit devant soi, avec la gravité qui sied en une circonstance solennelle.

Vers cette époque, les photographes de village sortirent parfois de leurs ateliers pour prendre des photos qui furent ensuite reproduites sur



Les maisons de la Compagnie Hamilton à Lowell vers 1912.

Dans certaines villes, ces immeubles en bois étaient de vastes proportions.



Arthur Pépin et Béatrice Douville le jour de leur mariage le 12 août 1925 à Manchester, N.H.

des cartes postales. Il en résulta de véritables tableaux de genre. Les messages que l'on trouve sur ces cartes postales nous aident à revivre un moment d'anxiété ou d'espoir, à reconstituer une mentalité:¹⁰

Chère Aline,

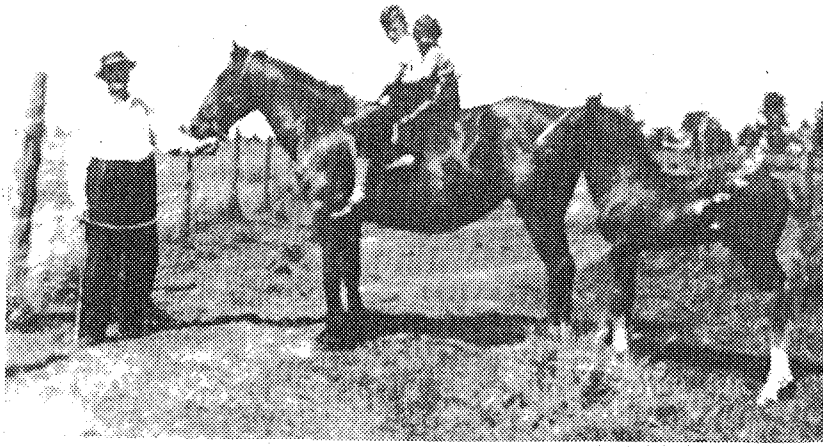
J'ai été bien surprise d'apprendre la mort de grand'mère et aussi de savoir Maman rendu avec eux-autres. J'aimerais à savoir si vous vous mettez en noir et quand Maman doit revenir et aussi tu demanderas à papa si on devrait la faire recommander au prière, si c'est serait à nous autres à aller voir Mr. le Curé. Répond-moi tout de suite ce soir si c'est possible que je sache à quoi m'en tenir sur ces choses. Je t'envoie un petit souvenir de ton filleul pour que tu le regarde quand tu t'en ennuias trop. Aurevoir.

Zénaïde

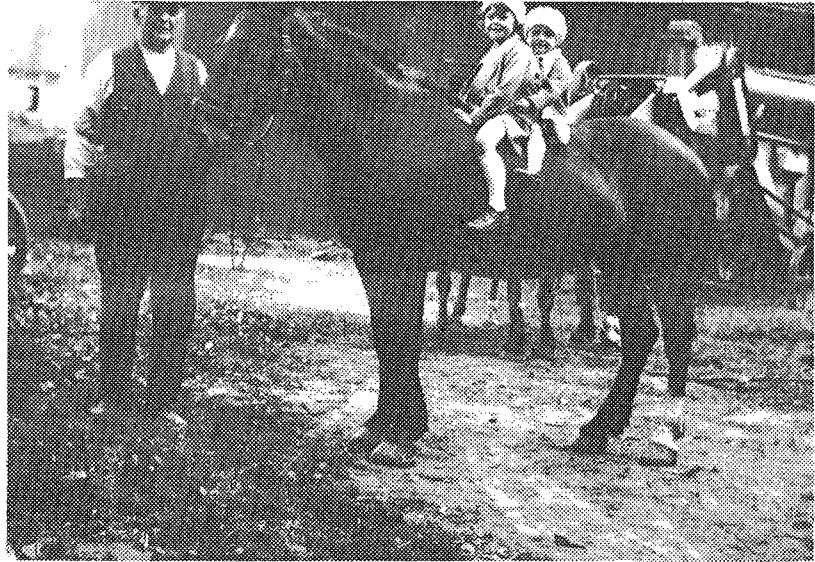
Un des objets auxquels ma femme tient le plus est cette photo sur zinc, dans son joli cadre doré, de son grand-père Amédée Edouard Pépin, né à l'Epiphanie en 1864 et établi à Fitchburg dans le Massachusetts vers la fin du siècle dernier.¹¹ La photo semble avoir été prise en 1882. A l'origine, on ne se servait que d'un seul fond dans les salons de pose. C'était, en général, une toile sur laquelle était peinte une colonne dorique ou corinthienne. Plus tard, du temps de la reine Victoria, on vit paraître des décors rustiques: arbre, gazon, ou bien, clôture.

Il existe beaucoup de photos où l'on peut voir l'aspect que présentait, vers 1900, la rue principale de nos villes franco-américaines. Cependant, à cette époque-là, il était rare que l'émigrant canadien se rende dans le quartier commercial de sa ville adoptive. Après avoir travaillé à l'usine de six heures du matin à six heures du soir, il était bien content de rentrer chez lui en toute tranquillité. Il allait à la messe le dimanche et son divertissement principal était de prendre part à la vie religieuse et sociale de sa paroisse. Il se déplaçait rarement sauf pour se rendre dans son village natal, l'été, pour visiter ses parents. De fait, il avait très peu de rapports avec les gens qui ne faisaient pas partie de sa famille ou qui n'habitaient pas son quartier, c'est-à-dire, le Petit Canada.

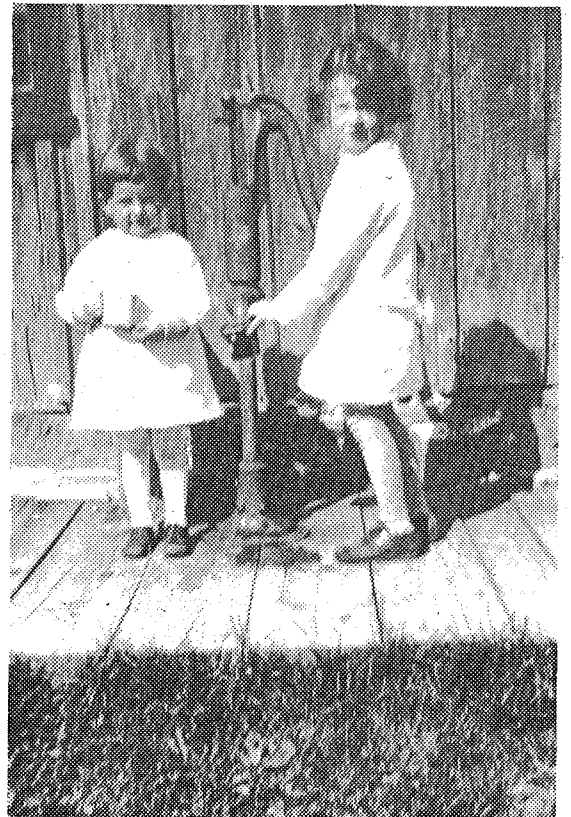
On a beaucoup parlé des fameuses maisons de la compagnie. Celles-ci se trouvaient à proximité de l'usine comme on le voit bien sur la photo des maisons de la Compagnie Hamilton à Lowell vers 1912.¹² Des photos semblables ont été publiées par la Compagnie Amoskeag de Manchester dans le but d'aider à recruter des ouvriers canadiens.¹³ A Brunswick, dans le Maine, la Compagnie Cabot fit construire des logements en bois à très peu de frais et sans précautions hygiéniques.¹⁴ A Lowell, ces immeubles en bois atteignirent de vastes proportions. Des centaines de Franco-Américains ont été logés dans le bâtiment qui blessait la vue au coin des rues Hall et Aiken de cette ville.¹⁵



Les enfants à cheval à l'occasion d'un voyage au Canada.



Les enfants à la pompe à eau durant un voyage au Canada.



Ces habitations se louaient à bon marché mais les familles étaient entassées dans de très petites pièces. Aussi préférait-on un autre genre d'immeuble situé en général un peu plus loin de l'usine. Ces maisons, appelées blocks, avaient trois ou quatre étages mais, le plus souvent, ne recevaient que deux familles par étage. La photo d'Arthur Pépin et de son épouse Béatrice Douville, prise le jour de leur mariage le 12 août 1925, nous montre une rangée de blocks dans la rue Montgomery à Manchester.

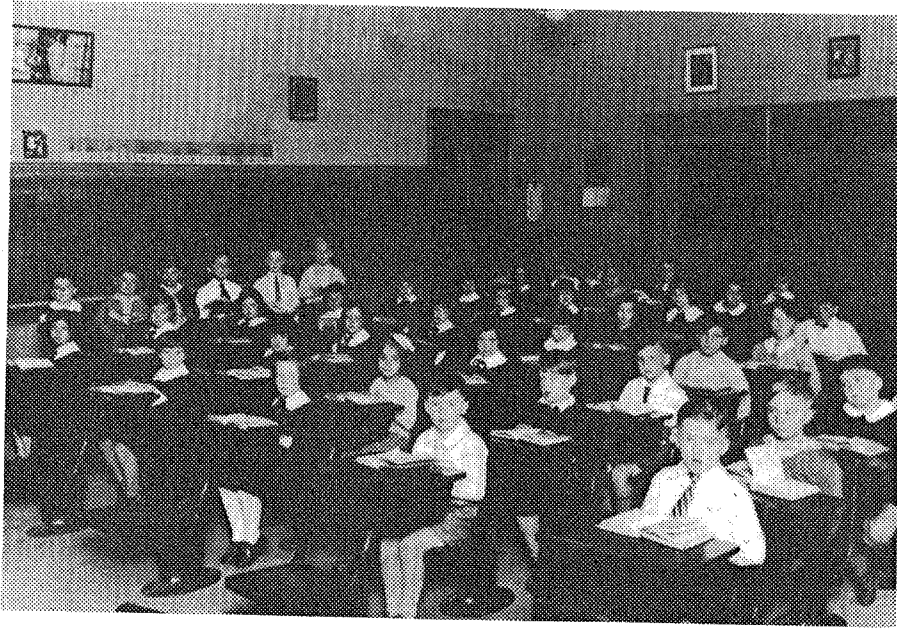
Certains Franco-Américains devinrent propriétaires de blocks ou de petites entreprises et parvinrent ainsi à sortir des Petits Canada. Cependant, jusqu'à la Grande Dépression, le plus grand nombre des immigrants canadiens et leurs enfants travaillèrent dans les usines de la Nouvelle-Angleterre et en particulier dans les filatures.¹⁶

Les photographies officielles de ces manufactures de coton ont tendance à nous montrer de vastes salles avec des centaines de métiers mécaniques bien alignés.¹⁷ Mais il fallait entendre le bruit infernal que faisaient ces machines et sentir la chaleur accablante de ces salles mal aérées où peinaient des centaines d'ouvriers! Les immigrants canadiens étaient contents d'avoir un emploi dans ces usines car c'était un travail régulier et assez rémunérateur. Cependant c'était aussi un travail monotone et peu hygiénique surtout pour les enfants. Car jusqu'à la Première Guerre Mondiale, la famille entière sauf la mère et les tout petits trouvait un emploi à l'usine. Ce fut Lewis W. Hine qui eut le mérite d'attirer l'attention sur les graves conséquences de ce travail pénible sur les jeunes.¹⁸ Plusieurs de ces photos datées de 1909 nous montrent des enfants travaillant à la Compagnie Amoskeag et à la Compagnie Bates de Lewiston dans le Maine, filatures où la main-d'oeuvre canadienne était en majorité.¹⁹ Ces images ont joué un rôle important dans la campagne menée par le National Child Welfare Committee contre l'admission des enfants au travail.²⁰

Dans les années 20 et 30, l'école paroissiale a beaucoup aidé à effectuer une transition vers une vie meilleure pour les Franco-Américains. Les photos de cette époque, telle cette image datée de 1934 des enfants du cours préparatoire de l'Ecole Saint-Georges à Chicopee Falls, nous fournissent quantité de renseignements sur le mobilier qui se trouvait dans les salles de classes et sur les méthodes pédagogiques qui y étaient employées.²¹

Peu à peu, les attaches canadiennes devinrent moins importantes. On continuait toujours de faire une visite annuelle au Canada mais un gouffre commençait à s'ouvrir entre les membres américains et canadiens de la même famille. Certains thèmes dans les photos des années 30 prouvent que l'on avait pris connaissance de cette séparation. Ainsi, à l'occasion d'un voyage au Canada, on photographie les enfants à cheval ou à la pompe, symboles du temps jadis pour les citadins franco-américains.

On n'échange plus aussi souvent des photos: celles-ci deviennent des souvenirs personnels. Une place prépondérante est accordée aux attractions de la vie américaine. Cette nouvelle orientation se voit



Les enfants du cours préparatoire de l'Ecole Saint-Georges à Chicopee Falls, Massachusetts, en 1934.



Cette photo prise en 1936 à Chicopee Falls, Massachusetts porte l'inscription: «Our Gang».



Une jeune Franco-Américaine allant au high school prom en 1942.

chez les immigrants canadiens eux-mêmes mais elle est encore plus apparente chez leurs enfants. La photo datée de 1942 d'une jeune Franco-Américaine s'en allant à la high school prom en dit long sur son adaptation au milieu étranger une vingtaine d'années après l'arrivée de ses parents en Nouvelle-Angleterre.

Les légendes sur les photos de cette époque sont presque toujours écrites en anglais. Plusieurs révèlent une mentalité nettement américaine. L'image d'une bande de jeunes Franco-Américains à Chicopee Falls en 1936 porte l'inscription "Our Gang", allusion à un groupe de vedettes du cinéma américain.

Pour l'historien ou le sociologue, ces photographies sont intéressantes parce qu'elles font découvrir beaucoup de traits insoupçonnés de la vie quotidienne des Franco-Américains d'autrefois. Depuis la Deuxième Guerre Mondiale et surtout à partir des années 60, de grands changements se sont opérés dans notre milieu. Il y a donc grande urgence à ce que l'on récolte toute photo qui comble une lacune d'information concernant notre passé.

Le mieux serait de déposer cette documentation dans une bibliothèque comme celle de l'Association Canado-Américaine à Manchester. Pour secourir le travail des chercheurs éventuels, il importerait de pourvoir chaque photo d'une inscription donnant tous les détails possibles (nom de chaque individu, date, lieu, etc.) de même que le nom et l'adresse du bienfaiteur.

Les photos de proches parents ornent souvent les murs ou la cheminée du salon franco-américain. Par contre, on trouve rarement dans ce même foyer une galerie d'ancêtres ou des images illustrant leur mode de vie ou de travail. Ce sera un indice certain que nous avons pris conscience de nos origines et que nous en sommes fiers quand nous accorderons une place d'honneur aux vieilles photos, témoins véridiques de notre passé.

NOTES

1. Ralph Greenhill, Early Photography in Canada (Toronto: Oxford University Press, 1965), p. 21.
2. Greenhill, p. 27.
3. Robert Rumilly, Histoire des Franco-Américains (Montréal: l'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique, 1958).
4. Lacolle est situé à quelques kilomètres seulement de la frontière américaine dans le District d'Iberville. Le recensement fédéral de 1971 attribuait à ce village une population de 1250 âmes.
5. En ce qui concerne ces structures sociales, il y a lieu de se référer à l'étude d'Horace Miner, St. Denis. A French-Canadian Parish (Chicago: University of Chicago Press, 1939).
6. Sur la vie familiale des Canadiens-Français, voir la bibliographie dans Gerald L. Gold et Marc-Aurèle Tremblay, Communities and Culture in French Canada (Toronto: Holt, Rinehart, and Winston of Canada, 1973), pp. 341-343.
7. Miner, p. XVI.
8. Pierre et Marie-Claire Bourdieu, "Le paysan et la photographie," Revue française de sociologie, VI (1965), 166.
9. Bourdieu, p. 172.
10. Très peu de ces cartes postales portent un timbre. Pour mieux préserver ces photos et, en même temps, pour cacher la correspondance aux regards indiscrets, on envoyait la carte dans une enveloppe.
11. Amédée Edouard Pépin est décédé à Fitchburg le 26 mai 1927.
12. George F. Kenngott, The Record of a City. A Social Survey of Lowell, Massachusetts (New York: MacMillan, 1912), fig. 24.
13. Voir aussi plusieurs articles sur la Compagnie Amoskeag dans Le Canado-Américain, 1913-1915; Tamara K. Hareven, "Family Time and Industrial Time: Family and Work in a Planned Corporation Town, 1900-1924," Journal of Urban History, I (1975), 387, n. 12.
14. Gérard J. Brault, "The Franco-Americans of Maine," Maine Historical Society Newsletter, XII, No. 1a (1972), 15.
15. Kenngott, fig. 34: "The block has forty-eight tenements of four rooms each and houses three hundred people."

16. Ralph D. Vicero, "Immigration of French Canadians to New England, 1840-1900: A Geographical Analysis," thèse de doctoral dactylographiée, Université de Wisconsin, 1968.
17. Voir, par exemple, Evelyn H. Knowlton, Pepperell's Progress. History of a Cotton Textile Company 1844-1945 (Cambridge: Harvard University Press, 1948), en regard de la p. 168.
18. Judith Mara Gutman, Lewis W. Hine and the American Social Conscience (New York: Walker, 1967).
19. Gutman, figs. 69, 80, 105.
20. La plupart de ces photographies, restées inédites, sont conservées à la Bibliothèque du Congrès à Washington.
21. Cf. Programme d'études pour les pensionnats des Soeurs de l'Assomption (Nicolet, 1905), et Programme d'études et Directoire à l'usage des SS. de l'Assomption de la S.V. pour les écoles bilingues (Nicolet, 1912).

**LES FRANCO-AMÉRICAINS
ET LA SOCIÉTÉ PLURI-ETHNIQUE AMÉRICAINE:
STRATÉGIES D'HIER
ET CONSÉQUENCES D'AUJOURD'HUI**
Marcel Bellemare

Sur les quelques cinq millions de Franco-Américains aux Etats-Unis aujourd'hui plus de la moitié sont en Nouvelle-Angleterre, alors que les autres sont dispersés à travers le reste du pays. L'expérience de ces derniers diffère de celle des immigrants de la Nouvelle-Angleterre et diffère même d'un groupe à l'autre en raison de la diversité des circonstances de leur établissement respectif. Dans le présent article il est question des Canadiens-Français qui se sont établis dans les villes de la Nouvelle-Angleterre au siècle dernier et de l'expérience collective au cours de laquelle ils sont devenus des Franco-Américains. Au cours de cette expérience et face à l'idéologie des groupes dominants anglo-saxons et irlandais, ils ont développé une conception de la société pluraliste américaine et de leur place à l'intérieur de cette société. Ils ont mis en oeuvre des stratégies ethniques en vue de l'établissement du groupe aux Etats-Unis, et celui-ci présente aujourd'hui des caractéristiques sociales qui apparaissent comme les conséquences de ces stratégies passées.

Cet article est divisé en quatre parties: 1) la conception franco-américaine de la société pluraliste américaine, 2) les notions de groupe ethnique et d'"ethnicité", 3) les stratégies ethniques passées, et 4) les caractéristiques sociales présentes. Les données utilisées dans cette étude proviennent de deux sources principales: 1) une recherche sur le terrain* effectuée par l'auteur dans le quartier Social à Woonsocket, Rhode Island, en 1971-1972, et 2) l'étude de Harold J. Abramson, Ethnic Diversity in Catholic America (1973), basée en grande partie sur une enquête faite par le National Opinion Research Center en 1964 auprès des catholiques américains de race blanche.

1. La conception franco-américaine de la société pluraliste américaine

Très tôt, semble-t-il, au cours de leur expérience collective les Franco-Américains se sont fait une conception de la société pluri-ethnique américaine et de leur position dans cette société. Bessie Wessel (1931: 244) écrivait en 1931:

Le Canadien-Français conçoit l'américanisation comme un processus qui établit deux cultures en relation harmonieuse. C'est un appel

* La recherche sur le terrain a pu être entreprise grâce à une subvention (PHS Research Grant No. 17216) du Centre for Urban Ethnography de l'Université de la Pennsylvanie.

à la diversité dans la vie collective américaine. En ceci ils ne sont pas uniques parmi les nationalités étrangères en ce pays. Mais ils sont probablement les seuls à avoir promulgué, il y a quelques trente ans, une théorie de l'américanisation qui anticipait diverses théories de l'américanisation maintenant courantes.

Les premiers immigrants étaient certainement plus préoccupés de survivre que d'élaborer des théories de l'américanisation. Cependant la petite élite, faite des prêtres, médecins et journalistes venus du Québec, qui se forme tôt dans l'histoire du groupe, n'allait pas tarder à définir l'idéologie qui devait guider l'expérience collective en terre américaine. Parmi les diverses formulations données à cette idéologie dans le passé, une des plus remarquables est sans doute celle élaborée par Josaphat Benoit (1935: 63):

Les Franco-Américains ne songent pas à former un Etat dans l'Etat, ce qui ne serait qu'une attitude absurde et ridicule; ils n'ont aucune envie de rendre les autres semblables à eux, ce qui serait une inutile fantaisie; ils ne cherchent pas à vivre en marge de la communauté, ce qui deviendrait bientôt un isolement économique dangereux. Ils acceptent les institutions politiques différentes du pays où ils ont cherché des conditions matérielles différentes; mais ils veulent conserver leur langue, leurs moeurs et leur foi religieuse, afin de garder l'âme nationale qui les rend, croient-ils, meilleurs citoyens de la grande République Américaine, où ils apportent une double culture et la notion mieux définie de leurs devoirs civiques et humains.

Cette interprétation de l'expérience américaine s'est heurtée dès le début à l'idéologie du groupe dominant. Celui-ci rêvait de former une société de type unitaire et de transformer les immigrants à l'image du prototype anglo-saxon de race blanche. C'est donc en termes d'assimilation progressive qu'il a conceptualisé l'expérience américaine de construire une nation. La recherche elle-même, influencée dans le passé par l'idéologie assimilatrice, a considéré les différences ethniques comme des vestiges d'un passé révolu et l'"ethnicité" comme un anachronisme, contribuant ainsi à perpétuer l'illusion de la société unitaire. Les modèles d'analyse de la société américaine qui ignorent la réalité ethnique manquent de réalisme, car les conflits de groupes et leur résolution, les problèmes d'ordre social, économique et politique sont inévitablement liés aux Etats-Unis aux différences ethniques, tout comme ils le sont aux différences de classes. La crise raciale des années 1960 et les revendications dans les années 1970 de ceux qu'on appelle les "White Urban Ethnics" sont des signes non équivoques que les groupes ethniques aux Etats-Unis n'ont pas été fondus dans ce "melting pot" mythologique et/ou assimilés au groupe dominant pour émerger comme des copies plus ou moins fidèles du prototype anglo-saxon. L'idéologie du groupe dominant n'a pas eu raison de la réalité, car les Etats-Unis sont encore une société pluri-ethnique (Gordon 1964: 160) et multi-dénominationnelle (Greely 1972: 116, 119), ce qu'ils ont été depuis le début de leur expérience collective. C'est cette réalité qu'entend exprimer, pour sa part,

l'idéologie franco-américaine de la société pluraliste.

2. Les notions de groupe ethnique et d'"ethnicité"

Les notions de groupe ethnique et d'"ethnicité" -- néologisme qui correspond au terme anglais "ethnicity" -- font l'objet de la deuxième question: Qu'est-ce qu'un groupe ethnique? Que faut-il entendre par "ethnicité"? Inspirée des travaux de Cohen (1969, 1974), de Glazer et Moynihan (1963), de Hannerz (1974), de De Vos (1975) et de Van Den Berghe (1973), la définition opérationnelle adoptée pour le présent travail est la suivante: "Un groupe ethnique est une collectivité de personnes qui: a) partagent en commun certains modèles de conduite liés à des normes issues de traditions qui ne sont pas le fait d'autres personnes avec lesquelles elles sont en contact, et qui: b) interagissent avec des personnes appartenant à d'autres collectivités du même type à l'intérieur d'une société donnée." Ces conduites apparaissent plus particulièrement dans certaines sphères de la vie sociale, notamment celles de la famille, du loisir, et du religieux (Van Den Berghe 1973: 961). Les traditions dont il est question ici incluent typiquement un sentiment de continuité historique, des ancêtres ou un lieu d'origine commun, des croyances et des pratiques religieuses populaires, la langue (De Vos 1975: 9). Ces traditions forment la base de l'appartenance au groupe ethnique et distinguent celui-ci de la classe sociale qui, elle, repose sur des considérations d'ordre économique.

Les groupes ethniques dans la société américaine apparaissent comme des groupes d'intérêts en compétition les uns avec les autres dans l'appropriation des ressources du système économique. Glazer et Moynihan (1963: 17) le font observer à propos des groupes ethniques à New York:

This is perhaps the single most important fact about ethnic groups in New York City. When one speaks of the Negroes and Puerto-Ricans, one also means unorganized and unskilled workers, who hold poorly paying jobs in the laundries, hotels, restaurants, small factories or who are on relief. When one says Jews, one also means small shopkeepers, professionals, better-paid skilled workers in the garment industries. When one says Italians, one also means homeowners in Staten Island, the North Bronx, Brooklyn, and Queens.

Les données socio-économiques sont articulées aux caractéristiques ethniques de façon telle que l'"ethnicité" sert d'indicateur à la classe sociale. Que l'enjeu soit l'occupation d'une niche socio-économique particulière ou la contestation d'une position défavorisée, la contribution spécifique de l'"ethnicité" dans cette lutte des groupes est de mobiliser la solidarité du groupe en tant qu'obligation morale en faveur des intérêts poursuivis. Cependant la stratégie qui fait appel à la stratégie ethnique s'avère souvent gaspilleuse de temps et d'énergies et peu efficace dans la poursuite des intérêts à assurer. Ceci est dû au caractère d'organisation informelle qu'est la collectivité ethnique (Cohen: 1974:xvii).

A la différence de l'organisation de type formel, la bureaucratie par exemple, où les position et rôles sont nettement définis et hiérarchisés, dont les fonctions sont planifiées rationnellement, la collectivité ethnique, elle, doit se contenter de faire appel au sens d'obligation morale généralisée qu'est la solidarité ethnique (Cohen: 1974:xviii; Hanerz 1974: 42).

Qu'en est-il des frontières de la collectivité ethnique? De Vos (1975:6) prétend que ces frontières ne sont pas territoriales, mais fondamentalement de nature psychologique. A mon avis, il y a un élément territorial identifiable. Dans le passé le territoire a joué un rôle important dans le développement de l'enclave ethnique, comme nous le verrons à propos de Social à Woonsocket. Même encore aujourd'hui dans des villes, grandes et moyennes, il est possible de trouver des groupes culturellement très homogènes identifiés à un territoire donné, comme c'est le cas des Franco-Américains à East Woonsocket. Cependant les développements technologiques récents dans le domaine du transport et des communications ont eu un impact considérable sur le rôle du territoire, en permettant aux usagers une très grande mobilité physique. Il va de soi aujourd'hui que des personnes habitant des localités différentes "se voient", pour ainsi dire. Ainsi se sont développés des réseaux de relations sociales qui lient des personnes dispersées aux quatre coins d'une région métropolitaine, par exemple. Ces personnes interagissent sur la base d'intérêts socio-culturels où les facteurs de classe sociale et d'"ethnicité" se combinent pour donner lieu à la formation de petits groupes d'intérêts, non liés au territoire résidentiel des membres, mais identifiés aux lieux où leurs membres poursuivent leurs activités communes, comme le bar, le club, la salle de bingo, pour ne donner que quelques exemples.

La notion d'"ethnicité" utilisée dans le présent contexte est donc essentiellement en rapport avec une forme d'interaction entre collectivités qui interagissent à l'intérieur d'une même société (Cohen 1974: xi; Van Den Berghe 1973: 961, 969). Le concept d'"ethnicité" n'englobe pas les différences culturelles qui existent entre des sociétés distinctes, ou des populations isolées, telles des nations à l'intérieur de leurs frontières respectives. Ainsi les différences entre Canadiens et Portugais, vues dans le contexte du Canada et du Portugal, sont des différences nationales et non ethniques. Au contraire, quand des groupes de Portugais et de Canadiens interagissent à l'intérieur de la société américaine, alors les différences manifestées par l'un et l'autre groupe doivent être dites ethniques et non nationales. L'"ethnicité" est aussi une question de degré. Les contraintes que les normes collectives exercent sur les individus varient dans chaque cas. L'"ethnicité" varie aussi avec les situations: elle peut très bien se limiter à la manifestation annuelle organisée en l'honneur du saint patron ou mener à la violence et à l'effusion du sang, comme c'est le cas en Irlande et au Liban. Enfin, l'"ethnicité" n'est pas quelque chose de statique, mais un amalgame instable et fluide de caractéristiques culturelles identifiables comme aussi de différences subjectivement perçues (Van Den Berghe

1973: 967). Elle subit l'impact de situations nouvelles telles que l'urbanisation, l'industrialisation, les conflits sociaux et politiques. Elle peut aussi donner lieu à des alliances entre groupes tout comme elle était à la source de conflits entre groupes.

3. Les stratégies ethniques passées

Abordons maintenant la question des stratégies ethniques mises en oeuvre dans le passé par les Franco-Américains. Les stratégies discutées ici sont celles qui ont en vue la collectivité comme telle, sa formation, sa croissance, et non l'individu pour lui-même. Dans ce tour d'horizon -- il s'agit d'une vue d'ensemble plutôt que d'une étude approfondie -- je ferai souvent appel à l'expérience des Franco-Américains de Woonsocket, car celle-ci, tout en étant unique et originale, reflète bien l'expérience collective des Franco-Américains en Nouvelle-Angleterre.

La première stratégie s'est organisée autour de l'occupation d'une niche économique dans la division du travail. Elle visait l'appropriation de ressources économiques qui allaient assurer la subsistance du groupe familiale. Comme on le sait, c'est avant tout pour des raisons économiques que les Canadiens-Français sont venus aux Etats-Unis pour chercher des conditions matérielles différentes et meilleures. D'une part le marasme économique au Canada et l'impasse de la société traditionnelle face à une population croissante dans un environnement aux ressources limitées imposaient des conditions de vie misérables au Canada français (Miner 1939: 237-239; Podea 1970: 207). D'autre part l'industrie, en particulier celle du textile qui se développait rapidement en Nouvelle-Angleterre à partir de 1861 et qui allait connaître un essor remarquable à la fin de la guerre civile en 1865 dût faire appel à une main d'oeuvre étrangère pour satisfaire ses besoins. Une campagne de recrutement s'organisa et les chefs d'entreprise envoyèrent au Québec des agents canadiens-français pour répandre la fièvre des Etats-Unis et inviter leurs parents et proches à passer aux Etats-Unis (Bonier 1920: 79-80; Lawrence 1931: 216). Attirés par les avantages économiques qu'on leur promettait, les Canadiens-Français répondirent avec enthousiasme. Jusqu'à la fin du siècle l'immigration fut massive, stable et permanente (Rumilly 1958: 40).

Handicapés par la langue, dépourvus de réserves financières, et inexpérimentés dans le monde industriel, les immigrants furent forcés d'accepter les emplois qui s'offraient et les conditions de travail qui les accompagnaient. L'industrie du textile offrait le plus de possibilités d'emplois pour des travailleurs non spécialisés et c'est elle qui absorba la majorité des immigrants canadiens-français (Podea 1970: 208). Cependant les conditions de travail dans les filatures étaient abjectes et les salaires dérisoires (Bonier 1920: 87). Nombreux furent les immigrants qui allèrent de ville en ville à la recherche de meilleures conditions et s'en retournèrent même au Canada pour revenir à une date ultérieure (Wessel 1931: 240). Ceux qui réussirent à surmonter les difficultés économiques de leur nouvelle situation, que ce soit dans

l'industrie du textile ou ailleurs, n'y arrivèrent qu'en mobilisant la famille toute entière en vue du marché du travail. De même que la famille traditionnelle avait permis à l'habitant de se suffire à lui-même en milieu rural, elle allait permettre à ses descendants de subsister dans le milieu urbain.

Pour assurer un revenu suffisant à toute la famille, le chef de famille, la mère de famille en bien des cas, et les enfants des deux sexes de dix ans et plus devaient travailler à l'usine. Pour ce qui est du travail des enfants, les Canadiens-Français ne faisaient que suivre l'usage établi, même si en cela ils contrevenaient aux lois scolaires et à celles du travail (Podea 1970: 210). Les nécessités économiques, la complaisance des employeurs et même l'hostilité des autorités scolaires envers les enfants des travailleurs qu'on jugeait bien indisciplinés, contribuèrent à perpétuer cet état de choses.

La situation économique précaire des Canadiens-Français, mais aussi leur inexpérience dans le secteur industriel et leurs convictions religieuses les tenaient à l'écart des unions ouvrières et de tout ce qui était conflit ouvrier. Craignant de perdre leur emploi s'ils faisaient la grève ou d'être privés d'un revenu dont ils peuvent difficilement se passer, ils sont souvent appelés à jouer le rôle peu enviable de briseurs de grèves, d'attirant ainsi la méfiance de leurs compagnons de travail et les représailles même des unions ouvrières (Podea 1970: 211). S'ils refusent de prendre part aux conflits ouvriers, disent-ils, c'est par respect des lois et de l'ordre établi. C'est aussi pour être fidèles aux directives de leurs chefs religieux qui, en la personne du cardinal de Québec, ont condamné les unions ouvrières dites neutres (Podea 1970: 211).

L'entrée en masse des Canadiens-Français dans les usines de textile et leur établissement dans cette niche économique, les relations avec leurs employeurs et leurs compagnons de travail, autant de facteurs économiques qui, s'unissant aux facteurs ethniques, vont conférer au groupe certaines caractéristiques qui s'attacheront à lui. En guise d'illustration, voici un texte de Lawrence (1931: 221):

By their predecessors in the Woonsocket Mills, English and Irish workers chiefly, they were greeted with epithets and other more tangible evidences of disapproval, in which the jobless Yankee soldiers, returned from the war, joined heartily enough no doubt. To most of the mill-owners, there were merely so many Canucks, whom a beneficent Providence had accustomed to plain living and hard labor so that they might do their bit toward making the United States of America the richest country in the world. Even the politicians despised them at first, for most of them had no vote.

"Regardés avec dédain comme étant un peuple inférieur" (Bonier 1920: 93), les Canadiens-Français furent vite identifiés à l'industrie du textile et au "mill town" où leurs descendants allaient devenir "a permanent

factor in the labor supply of the cotton mills" (Podea 1970: 208) de la Nouvelle-Angleterre.

La deuxième stratégie visait à organiser la collectivité sur la base d'un territoire et aboutit à la formation de l'enclave ethnique. Le regroupement des immigrants canadiens-français dans les villes de la Nouvelle-Angleterre où ils choisirent de s'établir, dût beaucoup à la morphologie du "mill village." A Woonsocket, par exemple, au centre de chaque village se trouvait l'usine. Celle-ci était entourée de maisons d'habitation appartenant à l'entreprise et louées aux employés à la semaine ou au mois (Richardson 1976: 127; Bonier 1920: 41). Pour permettre au plus grand nombre de familles travaillant en usine d'habiter à proximité de la manufacture, on construisit des maisons multifamiliales. Ces structures s'entassaient littéralement les uns contre les autres et, les familles étant nombreuses, la population de ces villages atteignit un très fort taux de densité jusque là même inconnu en Nouvelle-Angleterre et aux Etats-Unis (Podea 1970: 212). Ce taux de densité s'accrut jusqu'au moment où les transports en commun et l'automobile allaient permettre une plus grande mobilité géographique au travailleur et à sa famille. Les immigrants canadiens-français, guidés vers les emplois par des parents et des proches qui les avaient précédés, s'installèrent aussi dans les mêmes villages qu'eux. L'immigration étant massive et continue, des collectivités ethniques très homogènes se formèrent en peu de temps sur un territoire avec lequel elles devinrent identifiées, comme ce fut le cas de Social à Woonsocket et de tant d'autres quartiers dans les villes de la Nouvelle-Angleterre. Ces enclaves ethniques ont souvent été désignées sous le nom de "Petit Canada."

L'unité fondamentale de vie sociale de la collectivité en formation dans l'enclave ethnique urbaine était la famille. A la différence des autres groupes les Canadiens-Français se sont établis en Nouvelle-Angleterre surtout comme familles et très peu comme individus isolés. L'unité familiale était composée du père, de la mère et de leurs enfants. Celle-ci était fortement intégrée et ses membres présentaient un front commun tant dans la vie sociale que dans la vie politique, économique et religieuse. Nous avons vu comment la subsistance de la famille était la responsabilité de tous les membres de la famille. La mobilité occupationnelle des membres de la famille visait avant tout à élever le statut de la famille plutôt qu'à constituer un avantage personnel pour l'individu. Toute initiative en ce sens revenait de droit à la famille personnifiée par le père qui décidait l'occupation de ses enfants. Les dispositions de cet ordre domestique de type patriarcal et autoritaire portaient d'ailleurs le sceau d'approbation de l'église qui prescrivait à ses fidèles un respect absolu des lois et de l'ordre établi (Warner and Srole 1945: 100-101).

La troisième stratégie visait à l'établissement des paroisses dites nationales, plus proprement désignées comme ethniques. L'établissement de la paroisse ethnique a joué un rôle primordial dans la formation du groupe ethnique franco-américain qui n'a vraiment été organisé qu'au moment où l'organisation paroissiale fit son apparition. Pour saisir l'im-

portance et le sens de la présente démarche il est indispensable de rappeler le climat d'impérialisme culturel et religieux dans lequel la paroisse est née. Ce climat était nettement défavorable aux aspirations du groupe franco-américain.

Sur le plan socio-politique, les anglo-saxons et autres groupes de langue anglaise, tels les Irlandais, dominants depuis le début de l'expérience collective, définissaient la société américaine en termes d'assimilation des immigrants, d'intégration, et poursuivaient une politique de dénationalisation qui visait à décourager toute tentative d'autonomie territoriale et d'auto-détermination des groupes ethniques. Le poids des institutions était évidemment de leur côté. Le système légal américain, consacré dans la Constitution, de même que la tradition de jurisprudence anglo-saxonne à laquelle il doit son origine, garantit les libertés individuelles mais ignore les droits des groupes ethniques. L'établissement de l'école publique vint consolider l'effort d'américanisation, entendez d'anglo-conformité, celle-ci étant un des objectifs majeurs du système d'éducation. Même les écoles paroissiales catholiques, dominées par le groupe irlandais, étaient des instruments d'américanisation (Hunt and Walker 1974: 372-373).

Au plan religieux, l'intolérance des anglo-saxons protestants et celle des Irlandais catholiques empoisonnaient les relations des groupes dominants aux autres groupes. Ceux-ci se virent refusés ce dont jouissaient les groupes dominants, c'est-à-dire la liberté religieuse. L'historien Fiske (1889: 145-146), décrivant l'attitude des puritains, écrit ceci:

It is quite true that the Puritans were chargeable with gross intolerance; ...The notion that they came to New England for the purpose of establishing religious liberty, in any sense in which we should understand such a phrase, is entirely incorrect.

The state they were to found was to consist of a united body of believers; citizenship itself was to be co-extensive with Church-membership; and in such a state there was apparently no more room for heretics than there was in Rome or Madrid.

Du côté catholique les Irlandais poursuivaient également une politique d'assimilation et se montraient intolérants de toute pratique ou institution religieuse qui n'était pas conforme au modèle ethnique irlandais. Pour eux, par suite de la fusion de la nationalité et de la religion (Abramson 1973: 131), ce qui n'était pas irlandais ne pouvait pas être catholique et ce qui était catholique devait nécessairement être irlandais. C'est ce qui explique leur insistance sur la paroisse dite territoriale qui, idéologiquement, était en fait une paroisse ethnique tout comme la paroisse dite nationale. La paroisse territoriale permettait aux Irlandais de poursuivre l'assimilation des autres immigrants catholiques et leur assurait la prépondérance dans le domaine religieux.

L'établissement de la paroisse ethnique apparaissait donc aux immigrants canadiens-français comme l'unique moyen de préserver leur foi, leur religion et leurs traditions ancestrales, et de resserrer les liens qui unissaient les familles canadiennes-françaises entre elles. Plus que toute autre, cette stratégie faisait appel à la solidarité ethnique du groupe et son retentissement sur la collectivité a été très considérable, au point où celle-ci en est restée profondément marquée. Elle a imposé de lourds sacrifices aux immigrants qui, malgré leur pauvreté, consentirent à consacrer leurs premières épargnes à la construction d'églises et d'écoles plutôt qu'à leur avantage personnel. Ce sont les petites contributions des travailleurs plutôt que les dons insignes qui ont financé les institutions religieuses, éducatives et philanthropiques franco-américaines (Podea 1970: 214-215). En outre, la lutte sans trêve menée autour de la question paroissiale a constitué un élément majeur de l'expérience ethnique des Franco-Américains aux Etats-Unis. Ponctuée d'explosions, cette lutte allait atteindre son paroxysme dans le mouvement sentinelliste dont l'échec vint sceller le sort de la paroisse comme stratégie ethnique, marquer la fin d'une époque et signaler le début d'une pénible remise en question de l'expérience franco-américaine à l'intérieur de la société multi-ethnique américaine.

Inspiré du modèle de la paroisse au Canada français, l'idéal de la paroisse ethnique franco-américaine entrevu par les immigrants est celui d'une communauté de familles, une grande famille elle-même, à la fois unité de vie religieuse et sociale. Les membres de la communauté, formée surtout de travailleurs mais aussi de quelques professionnels et commerçants, développent un sens très fort d'identification et d'appartenance à la paroisse, comme dans le cas de Ste-Anne de Woonsocket dans le quartier Social. Le dicton selon lequel "tout le monde sait ce qui se passe dans la paroisse" suggère l'existence d'une grande communauté d'intérêts. Une fois que la paroisse a construit son église, cette église constitue le centre de la vie religieuse et sociale de la communauté. A la mesure de sa croissance, la paroisse suscite à l'intérieur de ses cadres comme aussi à l'extérieur les institutions nécessaires au développement de la collectivité ethnique, telles l'école, la presse, les associations et les coopératives (Bellemare 1974: 229-231; Podea 1970: 215). C'est aussi en son sein que se développe la résistance, que s'organise la lutte, et que s'ébauche la participation des Franco-Américains à la vie politique américaine.

4. Les caractéristiques sociales présentes

Quatre caractéristiques sociales font l'objet de la dernière partie de l'exposé, à savoir le lieu de résidence, la mobilité occupationnelle, la mobilité éducationnelle et le mariage. Bien que ces caractéristiques apparaissent comme des conséquences des stratégies ethniques passées, il ne faut pas cependant écarter la possibilité que d'autres facteurs aient pu intervenir. Nous savons qu'il y a eu des changements, mais dans l'état actuel des recherches, les processus impliqués dans ces changements nous sont très mal connus.

La première caractéristique est celle du lieu de résidence. Où les Franco-Américains se trouvent-ils aujourd'hui en Nouvelle-Angleterre? Les enfants et les petits-enfants des immigrants canadiens-français sont nés pour la plupart et habitent encore des villes petites (moins de 10,000 h.) et moyennes (10,000 à 200,000 h.), telles que Manchester, New Hampshire, Woonsocket, Rhode Island et Waterbury, Connecticut (Abramson 1973: 36). A remarquer que les Franco-Américains ne sont guère comptés parmi les "White Urban Ethnics" dont j'ai parlé au début. Ceux-ci sont majoritairement des Polonais et des Italiens habitant les grandes villes de la région du Centre Nord Est telles que Chicago, Detroit et Cleveland, et celles de la région du Moyen Atlantique telles que New York, Philadelphie et Baltimore. Au Rhode Island là où un groupe ethnique prédomine dans une ville, généralement les autres groupes sont faiblement représentés. Ainsi Pawtucket et Woonsocket pour les Franco-Américains et North Providence et Johnston pour les Italiens-Américains (Goldstein and Mayer 1963: 6). Fait plus remarquable encore, la ségrégation ethnique est encore plus poussée au niveau des secteurs de recensement des villes du Rhode Island. Ainsi à Providence dans les secteurs 9, 10, et 29, on trouve plus de 50% d'Italiens-Américains en 1960 dans une ville où pourtant ils ne dominent pas (Goldstein and Mayer 1963: 6). Dans le quartier Social à Woonsocket, dans le secteur de recensement 183, les Franco-Américains représentent 86.4% du "foreign stock" total du secteur en 1970 et 77.2% des répondants déclarent le français être leur langue maternelle, celle-ci définie comme la langue parlée au foyer du répondant quand celui-ci était encore enfant (Bellemare 1974: 82). Que penser de ces données? D'une part l'enclave ethnique, comme Social à Woonsocket, a commencé à décliner au moment de la dernière guerre mondiale et n'est plus qu'une ombre de ce qu'elle était, surtout là où la masse du démolisseur est passée pour frayer un chemin au renouveau urbain, comme c'est le cas de Social. Toutefois, il est remarquable que le regroupement d'un grand nombre de Franco-Américains qui ont quitté Social depuis la dernière guerre s'est fait dans East Woonsocket qui, sans être l'enclave ethnique passée, ne représente pas moins, sous une forme nouvelle, l'établissement d'une collectivité ethnique assez homogène identifiée à un territoire donné. D'autre part la ségrégation ethnique révélée par les données des secteurs de recensement suggère que des groupes ethniques, en l'occurrence franco-américaine, de dimensions plus restreintes que l'enclave ethnique passée, existent encore en Nouvelle-Angleterre.

La mobilité occupationnelle fait l'objet de la deuxième question. Analysant l'incidence du facteur ethnique dans l'histoire occupationnelle des catholiques américains, (Abramson 1973: 42), après avoir comparé l'occupation des répondants mâles à celle de leur père, conclut que les Franco-Américains font preuve de très peu de mobilité occupationnelle dans quelque direction que ce soit. Si l'on considère les changements structureaux survenus dans les secteurs du travail et des occupations aux Etats-Unis dans les cinquante dernières années (Bell 1973: 129) et la tendance générale à la mobilité chez les Catholiques (Abramson 1973: 42), cette constatation est un peu surprenante. Elle est d'autant plus étonnante qu'au début du siècle la mobilité occupationnelle de la génération des pères des répondants franco-américains, tout en étant plus faible

que celle des Anglais et des Irlandais catholiques qui les avaient précédés en Nouvelle-Angleterre, leur était pourtant comparable et se montrait supérieure à celle des groupes plus récents, à l'exception des Italiens. La mobilité occupationnelle de cette génération est aussi proportionnelle à leur mobilité éducationnelle. Mais voilà qu'entre la génération des pères et celle des répondants, la mobilité occupationnelle est devenue très faible, la proportion des cols bleus étant restée la même alors que celle des cols blancs n'ayant gagné que quelques points, et la marge qui sépare les Franco-Américains des autres groupes ethniques a grandi considérablement. Warner et Srole (1945: 100-101) notent qu'en 1933 la mobilité occupationnelle et résidentielle des Franco-Américains de Yankee City (Newburyport, MA) de même que leur ascension dans l'échelle sociale accusaient un retard. Dans l'explication qu'ils offrent du phénomène, ils attribuent beaucoup d'importance au maintien des structures traditionnelles de la famille canadienne-française, favorisé par la proximité du Québec et par les visites fréquentes entre le Canada français et la Nouvelle-Angleterre. Ils soulignent que "a boy's future occupational status is the choice of the father, and the nature of the schooling he receives determines that status by restricting more or less the range of occupational mobility." Ils ajoutent que "initiative for mobility is not the individual's but that of the family as personified by the father." (101).

A en juger par la situation de Woonsocket telle qu'elle m'est apparue en 1971, la famille, à mon avis, contribue à perpétuer le phénomène, bien que d'une manière différente. La majorité des Franco-Américains de quarante ans et plus qui habitent Social viennent de familles nombreuses, ont fréquenté l'école paroissiale française où on leur a inculqué les principes et les valeurs catholiques selon le modèle canadien-français. Après avoir complété les degrés de l'école primaire, ils sont allés travailler à l'usine. Ils pratiquent peu le contrôle des naissances et élèvent encore des familles relativement nombreuses. Ils tentent de transmettre à leurs enfants les valeurs qu'ils ont eux-mêmes reçues. Mais ceux-ci, exposés à la société de consommation et immergés dans la culture ambiante, sont en proie à des demandes et à des valeurs conflictuelles. Ils éprouvent du ressentiment non seulement vis-à-vis l'autorité des parents, surtout celle du père, mais aussi pour leur austérité de vie, leurs idées démodées, et l'ordre domestique qu'ils jugent arbitraire. En bien des cas la crise dégénère en conflit. Les enfants abandonnent le foyer, quittent l'école, cherchent un emploi qui leur permettra de se soustraire à l'influence de la famille pour vivre leur vie. Dans le secteur de recensement 183 dans le quartier Social à Woonsocket en 1970, 43% de tous les jeunes entre 16 et 21 ans ne fréquentaient pas l'école et n'avaient pas terminé le high school. Privés de services de counseling et sans grande possibilité de fréquentation d'écoles d'enseignement professionnel, ces jeunes se présentent mal préparés sur le marché du travail et doivent se contenter d'occupations non spécialisées et d'emplois mal rémunérés. (Bellemare 1974: 85).

La faible mobilité occupationnelle des Franco-Américains est due aussi partiellement à la combinaison de deux autres facteurs, à savoir

le lieu de résidence et le type d'industrie. Les Franco-Américains habitent surtout des villes petites et moyennes où les avantages économiques sont restreints et même à la baisse. C'est ainsi que des industries, comme celles du textile et du papier, autrefois importantes, sont devenues économiquement marginales et ont entraîné des communautés comme Woonsocket dans des crises économiques répétées. A ceci vient s'ajouter un autre fait: la concentration des Franco-Américains dans les industries du textile et du papier où les salaires ont toujours été inférieurs à ce qu'ils sont généralement dans d'autres secteurs de l'industrie (Bellemare 1974: 89; Podesa 1970: 211-212).

La troisième question à traiter est la mobilité éducationnelle des Franco-Américains. Abramson (1973: 43-44) fait deux observations à son sujet. Il note d'abord que les groupes d'immigrants catholiques les plus anciens aux Etats-Unis, à savoir, les Anglais, les Irlandais, les Allemands, et les Canadiens-Français, sont aussi ceux qui ont atteint au début du siècle le niveau le plus élevé de scolarité. Alors que le pourcentage de ceux qui ont terminé le high school et entrepris des études supérieures est de 16 pour les Catholiques, il est de 20 pour les Allemands, de 22 pour les Canadiens-Français, de 29 pour les Anglais, et de 31 pour les Irlandais.

En second lieu, Abramson observe que la mobilité éducationnelle de la génération des répondants mâles franco-américains par rapport à la génération des pères est très faible et même inférieure à celle des Catholiques en général. Le pourcentage des Franco-Américains qui ont complété le high school et entrepris des études supérieures est passé de 22 à 43, un gain de 21, alors que le pourcentage pour tous les Catholiques est passé de 16 à 55, un gain de 39. Les données recueillies à Woonsocket viennent illustrer cette observation. En 1970 dans le secteur de recensement 183 qui se trouve dans le quartier Social, 61.4% des résidents de 25 ans et plus n'avaient pas terminé le high school, 20.4% avaient terminé le high school, et 4.8% avaient complété une année ou plus d'études supérieures. La comparaison de niveaux de scolarité atteints par cette même population et la fréquentation scolaire des personnes de 3 à 35 ans suggère que le niveau de scolarité en 1970 était à peu près le même que celui d'il y a dix ans et plus. La majorité de la population scolaire fréquentant l'école se trouve au niveau primaire et le taux d'abandon de l'école par la suite croît proportionnellement avec l'âge des jeunes entre 16 et 21 ans. Comme je l'ai déjà mentionné, 43% des jeunes de 16 à 21 ans ne fréquentaient pas l'école en 1970 et n'avaient pas terminé le high school (Bellemare: 83-85). Ces données décrivent une situation qui, sans être aussi extrême partout, pourtant existe.

C'est au niveau des études supérieures où le gain est le plus faible. Alors que pour les Catholiques en général le pourcentage de ceux qui ont entrepris des études supérieures est passé de 7 pour la génération des pères à 26 pour la génération des répondants, un gain de 19, pour les Franco-Américains il est passé de 12 pour la génération des pères à 17

pour la génération des répondants, soit un gain de 5. A quoi attribuer cette situation? Les facteurs qui y sont impliqués sont certainement multiples et complexes. Une chose est certaine, ces facteurs sont mal connus. Abramson (1973: 45-46) note que "the emphasis on traditional qualities and social change have been observed for the French-Canadians, although they have not yet been well explained in comparison with other traditional backgrounds."

L'explication, à mon avis, est à chercher du côté de la paroisse. La paroisse, unité religieuse et sociale, a suscité les institutions nécessaires à l'établissement et à la croissance de la collectivité ethnique, en particulier l'école. La paroisse ethnique, comme stratégie, a visé à l'auto-suffisance du groupe dans le domaine religieux et social. Cette stratégie était limitée par les ressources de la collectivité qui, en matière d'éducation où le danger d'assimilation était très réel, n'allait pas chercher en dehors du groupe canadien-français les ressources dont elle ne disposait pas elle-même. Par exemple, elle a envoyé ses jeunes en grand nombre aux collèges commerciaux et classiques, et aux séminaires du Québec pendant de très nombreuses années. Dans d'autres domaines aussi, comme dans le domaine religieux par exemple, elle s'est tournée vers le Québec pour avoir des prêtres et des religieuses. La paroisse comme stratégie, au lieu de pousser la collectivité à s'approprier les ressources qui existaient dans le domaine public, l'a déterminé, au contraire, à maintenir le degré d'auto-suffisance qu'elle avait atteint et à poursuivre dans la même direction. Encore aujourd'hui, de tous les Catholiques américains, les Franco-Américains sont les plus ardens protagonistes de l'école catholique. Neuf foyers sur dix envoient leurs enfants à l'école primaire catholique et les deux tiers de ces foyers supportent le high school catholique (Abramson 1973: 109). Dans une société en changement rapide, cette politique représentait une adaptation à court terme. En effet, le groupe allait s'épuiser à soutenir l'école paroissiale française et le high school catholique. Aussi une des conséquences de la paroisse comme stratégie ethnique a été de freiner la mobilité éducationnelle des Franco-Américains.

La quatrième et dernière question est celle du mariage. Choisit-on un conjoint dans le groupe ou en dehors du groupe? Question importante en rapport avec l'identité et la solidarité ethnique. Le mariage à l'intérieur du groupe, ou endogamie, en assurant la continuité entre générations, est un facteur important de persistance des traditions. Les liens qui unissent parents et enfants assurent une continuité dans la transmission de l'héritage culturel du groupe. Cet héritage ne reste cependant pas inchangé, car l'apprentissage et l'intériorisation des modèles de conduites propres au groupe, de même que l'obligation morale qui en résulte, sont aussi des facteurs dynamiques qui favorisent le changement, de sorte que les générations qui se succèdent ne se ressemblent pas nécessairement. Qu'en est-il de l'endogamie chez les Franco-Américains? Comparant l'"ethnicité" de la mère et de l'épouse des répondants, Abramson (1973: 53) note que les Canadiens-Français sont encore les plus

endogames des Catholiques, à l'exception des Catholiques de langue espagnole. Chez les Catholiques en général l'endogamie a subi un déclin de 25% tandis que pour les Franco-Américains ce déclin est de 11% seulement. La proximité du Québec et la facilité de mouvement à travers les frontières ont favorisé l'endogamie. Un autre facteur qui a favorisé l'endogamie est le peu de mobilité educationnelle des Franco-Américains, comme on le verra un peu plus loin.

Même s'ils sont encore très endogames, les Franco-Américains n'en suivent pas moins la tendance générale à se marier en dehors du groupe, ou exogamie, observée pour les Catholiques. La comparaison du statut ethnique des mariages célébrés à l'église Ste-Anne de Woonsocket illustre bien cette tendance.

TABLEAU 1 - Statut ethnique des mariages célébrés à l'église Ste-Anne de Woonsocket pour les années 1950, 1960, 1970

année	origine	nombre d'époux	%	nombre d'épouses	%
1950	Can.-Fran.	65	91.5	69	95.7
	Douteuse	--		--	
	Autre	6	8.5	3	4.3
	Total	71	100.0	71	100.0
1960	Can.-Fran.	32	78.0	38	92.7
	Douteuse	--		1	3.4
	Autre	9	22.0	2	4.8
	Total	41	100.0	41	100.0
1970	Can.-Fran.	20	66.6	25	83.3
	Douteuse	--		1	3.4
	Autre	10	33.4	4	13.3
	Total	30	100.0	30	100.0

Source: Registre des mariages de la paroisse Ste-Anne de Woonsocket, Rhode Island.

La tendance est plus marquée chez l'homme que chez la femme et peut être due au modèle de fréquentation le plus en usage dans le groupe. Selon ce modèle l'homme est plus actif, la femme plus passive dans la recherche d'un conjoint. Dans le cas du choix d'un conjoint à l'extérieur du groupe, où les Franco-Américains vont-ils chercher ce conjoint? Abramson (1973: 58) observe à propos de la génération parentale, que les pères des répondants franco-américains ont marié, par ordre décroissant, des Irlandaises, des Allemandes, et des Anglaises. Le plus grand nombre d'épouses irlandaises s'explique par le fait que les Irlandais et les Franco-Américains sont les groupes prédominants en Nouvelle-Angleterre et ne signifie pas une préférence marquée pour le groupe irlandais dans le choix d'un conjoint. La génération des répondants ne présente pas non plus de modèle préférentiel, car ceux-ci vont chercher des épouses dans tous les groupes (Abramson 1973: 65).

Quels sont les antécédents qui contribuent à l'augmentation du mariage exogame? Chez les Catholiques américains en général le taux d'exogamie augmente proportionnellement au niveau de scolarité. Abramson (1973: 87-88) observe que 13% seulement de ceux qui n'ont terminé que l'école primaire sont exogames comparé à 62% de ceux qui ont terminé des études supérieures. Chez les Catholiques en général 35% de ceux qui n'ont pas complété le high school ont choisi leur conjoint en dehors du groupe. Les pourcentages sont plus bas chez les Franco-Américains, 22% de ceux qui n'ont pas complété le high school et 46% de ceux qui ont terminé le high school.

Le type d'école fréquentée a aussi son importance. Si les jeunes Franco-Américains sont plus exogames que leurs aînés, cela est dû en grande partie à l'environnement de l'école paroissiale qui est de moins en moins française, même si elle demeure catholique. Cependant, l'influence catholique se fait encore sentir, car ceux qui vont au high school catholique sont moins exogames que ceux qui fréquentent le high school public (Abramson 1973: 90-91). Qu'en est-il de la pratique religieuse au foyer? Celle-ci, définie en termes d'assistance hebdomadaire à la messe et de réception de la communion, a une influence considérable sur le taux d'exogamie. Abramson (1973: 95) note que seulement 28% de ceux qui sont de foyers très pratiquants se marient en dehors du groupe comparé à 48% de ceux qui sont de foyers moins pratiquants. Enfin, combinant les facteurs du type d'école et de la pratique religieuse, Abramson (1973: 96-97) note que l'assimilation des Franco-Américains progresse au rythme de l'exogamie qui passe de 27% chez ceux qui sont de foyers très pratiquants et qui fréquentent l'école paroissiale à 56% chez ceux qui viennent de foyers moins pratiquants et qui fréquentent l'école publique. Il en conclut que la pratique religieuse et l'école paroissiale sont encore les facteurs les plus influents dans le maintien du groupe ethnique franco-américain traditionnel.

En guise de conclusion à cet exposé, je désire faire deux remarques. La première touche à ce qu'on pourrait appeler, non sans exagération peut-être, grandeur et misère de l'"ethnicité." D'une part l'"ethnicité" confère à la collectivité et à l'individu des avantages ideniabiles. Par

exemple, elle a rendu possible la formation et la croissance du groupe franco-américain dans le passé. Il est permis de penser que sans la solidarité du groupe l'établissement des immigrants canadiens-français eut été différent et qu'un héritage culturel précieux eut été perdu. Aujourd'hui encore l'"ethnicité" représente un avantage tant pour l'individu que pour la société. Comme De Vos (1975: 25) le fait remarquer:

The alienation felt by some successful upwardly mobile individuals may be the result of their having cut so many ties with the past that they have lost a deeper sense of meaning, although the loss may not be apparent until they have time to think about it. The sense of anomie in American society that is commonly attributed to social mobility may often have more to do with the loss of ethnic inheritance than with the simple movement from a lower class to a higher class. It is the movement out of an ethnic group into a new community with new norms that creates the loss of meaning.

D'autre part l'"ethnicité" a contribué à freiner la mobilité éducationnelle et occupationnelle des Franco-Américains. Elle a aussi servi, et elle sert encore, de prétexte aux préjugés et à la discrimination dans divers domaines de la vie collective américaine. La seconde remarque est un rappel du caractère dynamique de l'"ethnicité." Celle-ci est une réalité très fluide qui subit le choc des situations et qui rebondit à nouveau sous des formes nouvelles. Dans une société en changement aussi rapide que la société américaine, il est bien probable que les formes nouvelles que doit revêtir l'"ethnicité" sont différentes des formes anciennes.

NOTES

- Abramson, Harold J.
 1973 Ethnic Diversity in Catholic America. A Wiley-Interscience Publication. New York: John Wiley and Sons.
- Bell, Daniel
 1973 The Coming of Post-Industrial Society. A Venture in Social Forecasting. New York: Basic Books, Inc.
- Bellemare, Marcel
 1974 Social Networks in an Inner-City Neighborhood: Woonsocket, Rhode Island. Ph.D. dissertation, Anthropology Studies No. 27, Anthropology Department, The Catholic University of America.
- Benoit, Josaphat
 1935 L'Ame franco-américaine. Montréal: Editions Albert Lévesque.
- Bonier, Marie L.
 1920 Débuts de la colonie franco-américaine de Woonsocket, Rhode Island. Framingham, Mass.: Lakeview Press.
- Cohen, Abner
 1969 Custom and Politics in Urban Africa: A Study of Hausa Migrants in Yoruba Towns. London: Routledge and Kegan Paul.
- 1974 "Introduction: The Lesson of Ethnicity", in Urban Ethnicity. Abner Cohen, ed. Pp. ix-xxiv. A.S.A. Monographs 12. London: Tavistock Publications.
- De Vos, George
 1975 "Ethnic Pluralism: Conflict and Accommodation", in Ethnic Identity: Cultural Continuities and Change. George De Vos and Lola Romanucci-Ross, eds. Pp. 5-41. Palo Alto, Calif.: Mayfield Publishing Co.
- Fiske, John
 1889 The Beginnings of New England or The Puritan Theocracy in its Relation to Civil and Religious Liberty. Boston: Houghton, Mifflin and Company.
- Glazer, Nathan, and Daniel P. Moynihan
 1963 Beyond the Melting Pot. Cambridge, Mass.: The M.I.T. Press.
- Goldstein, Sidney, and Kurt B. Mayer
 1963 The People of Rhode Island, 1960. Providence: Rhode Island Development Council.
- Gordon, Milton M.
 1964 Assimilation in American Life. The Role of Race, Religion, and National Origin. New York: Oxford University Press.

Commentaire de *Raymond Lacasse*

Je suis Franco-Américain. Voilà une très simple phrase qui se compose et s'énonce avec une facilité extrême. Cette courte phrase cependant contient toute l'histoire que vient de nous rappeler M. Bellemare et, parfois, elle s'énonce seulement avec peine ou même avec honte. Pour certains, elle ne s'énonce même pas parce que c'est trop pénible d'admettre cette réalité! Être Franco-Américain, pour une large portion de notre population, c'est admettre une infériorité--infériorité de langue (On ne parle même pas français!) ou une infériorité de citoyenneté (Can't you speak English?). Si j'accepte de présenter mes réactions cet après-midi, c'est avec un sens de reconnaissance et avec un sens, moi aussi, de mon infériorité.

Ma reconnaissance vient d'une prise de conscience de ce passé tellement riche en valeur; ainsi qu'une prise de conscience du rôle que ce passé joue dans mon existence d'aujourd'hui. Il y a aussi ma reconnaissance envers les organisateurs de ce colloque et pour leur invitation à vous adresser la parole.

Je dois admettre cependant que mon sens d'infériorité est peut-être très aiguë. M. Bellemare nous a présenté une étude sociologique. Une étude excellente et détaillée avec laquelle je ne voudrais pas entrer en désaccord. Non seulement je ne veux pas être en désaccord avec M. Bellemare, mais je ne pretends même pas vous présenter une thèse recherchée. Ma présentation est donc ni érudite ni une étude approfondie d'un phénomène quelconque, mais tout simplement une réaction très subjective et peut-être très émotive en face des faits présentés par notre conférencier.

Je dois avouer très franchement que ma première réaction est un sens accablant de négatif. Les stratégies décrites par M. Bellemare sont toutes des stratégies de défense et donc symptomatiques d'une attitude très négative de la part des participants. Je ne veux pas attaquer le passé. Dans un temps de guerre, on prend la défense et toute défense est légitime qui accomplit son but. Nul ici ne peut douter que le passé, si défensif qu'il était, a tout de même réussi dans son but principal: la survivance. On pourrait passer le reste de ce colloque à discuter la validité des stratégies employées dans le passé. Il me semble cependant qu'on a fait ces discussions d'une façon interminable déjà et si on prend cette route encore on n'aboutira à rien. D'autre part, on peut essayer d'apprendre une leçon du passé. En étudiant les forces et les faiblesses de notre histoire peut-être pouvons-nous rassembler nos forces présentement disparates pour atteindre de nouveaux buts.

Parmi nos faiblesses, j'aimerais signaler surtout cette maudite docilité qui est peut-être plus proprement nommée mollesse ou laisser-faire. M. Bellemare signale cette docilité du passé à deux endroits:

S'ils refusent de prendre part aux conflits ouvriers, disent-

ils c'est par respect des lois et de l'ordre établi. (En décrivant l'opération de la première stratégie.)

Les dispositions de cet ordre domestique de type patriarcal et autoritaire portaient d'ailleurs le sceau d'approbation de l'église qui prescrivait à ses fidèles un respect absolu des lois et de l'ordre établi. (Warner and Srole 1945: 100-101. Tel que cité par M. Bellemare, en décrivant l'opération de la deuxième stratégie.)

Cette docilité dont nous souffrons encore aujourd'hui, produisait, dans le passé, un repli sur soi qui, tout en permettant la survivance, servait à isoler l'immigrant de la société au large. Cette docilité permet que la masse du peuple reste tranquille pendant que ses intérêts se perdent de vue.

Un psychologue social présenterait certainement une thèse intéressante en faisant l'analyse et la diagnostique de notre développement. Dans l'absence d'une diagnostique (sujet de recherche éventuelle?) on peut quand même faire des observations.

On sait qu'il y a beaucoup de ressemblance entre le développement psychologique individuel et le développement psychologique d'un groupe. On sait aussi que dans la maturation individuelle, il doit se produire une lutte intense entre l'individu qui commence à s'identifier et les forces extérieures qui le poussent à un conformisme social. La crise d'adolescence -- toute pénible qu'elle est pour les parents -- est une crise nécessaire pour le développement psychologique. Aussi longtemps qu'un individu refuse de s'identifier comme unique, aussi longtemps est empêché son développement normal. Si je vous décris un individu qui s'éloigne de tout contact social, qui n'entretient de relation qu'avec ceux qui sont du même avis que lui et qui, finalement, pose son destin totalement entre les mains de ses parents on dirait peut-être que c'est un type un peu eccentric. Si j'ajoute à cette histoire que cette personne a 43 ans, on dirait que le pauvre type manque de maturité.

Maturité exige autonomie ou affirmation de soi. Cette affirmation est nécessaire soit pour l'individu soit pour un groupe et elle est le résultat de sa prise de conscience. Cette prise de conscience s'acquiert par des interactions positives avec d'autres à l'extérieur de soi. Il est impossible de s'affirmer positivement si l'interaction est constamment et exclusivement négative. Notre docilité nous mène plutôt à éviter ces interactions positives. On tend à s'éloigner et s'isoler même d'autres groupes ethniques.

La capacité de s'affirmer soi-même vient de l'expérience vécue de la présence d'autres dans notre vie. Je m'identifie moi-même dans la mesure que je m'aperçois des différences entre moi et vous; je vous affirme en soulignant les mêmes différences. Le dynamisme est semblable dans la croissance de groupes. Cet effort de maturation, d'acquisition

de responsabilité personnelle (ou collective) se produit toujours avec un certain conflit. Le sociologue George Simmel fut un des premiers à reconnaître la valeur positive de conflit dans la maturation d'un groupe; d'après son analyse de plusieurs groupes, Simmel affirmait qu'un conflit était en actualité une relation intégrante. La capacité d'un individu d'accepter sa propre responsabilité est, de nécessité, liée étroitement à sa capacité d'affirmation personnelle qui est le résultat de conflits.

Si on examine de près les stratégies du passé cependant, on doit conclure que les Franco-Américains ont fait tout leur possible pour éviter les conflits. (Les seuls conflits qu'on semble rencontrer dans notre histoire sont les conflits de familles et les conflits au dedans du groupe même!) On a évité les conflits dans l'ordre social (on était briseurs de grèves), on s'isole dans nos territoires ethniques et on évite donc des conflits avec les autres collectivités qui nous entourent et finalement on se groupe autour de l'église qui, elle aussi, nous protège. Les structures paroissiales nous donnent tout ce qu'il nous faut en compensation de l'isolation qu'on s'est fabriquée: un certain prestige et un standing social parmi nos compagnons.

Si on retrace notre histoire et nos loyautés jusqu'au tout début de notre présence sur ce continent, il est absolument extraordinaire comment on a toujours réussi à mettre notre confiance dans des institutions qui, d'une façon ou d'une autre, abusent constamment de notre docilité. Au lieu de nous jeter en dehors du nid, pour ainsi dire, ces institutions insistent à nous protéger, parce que l'on veut être protégé.

Y a-t-il espoir pour l'avenir? Plusieurs avec qui je suis en contact le doute fortement. Puisque M. Bellemare nous offre une définition d'un groupe ethnique dans sa présentation, il faudrait étudier cette définition de très près pour considérer ses ramifications dans l'avenir:

Un groupe ethnique est une collectivité de personnes qui (a) partagent en commun certains modèles de conduites liées à des normes issues de traditions qui ne sont pas le fait d'autres personnes avec lesquelles elles sont en contact et qui (b) interagissent avec des personnes appartenant à d'autres collectivités du même type à l'intérieur d'une société donnée.

Je maintiens que nous avons une culture proprement nôtre. Une culture qui trouve ses racines dans la Gaule ancienne et qui s'est développée depuis Charlemagne. Cette culture, d'origine française, a absorbé la patience et la finesse du colon québécois; depuis son entrée dans la société américaine, elle a su s'enrichir du pragmatisme américain et ces mutations ont permis sa survivance.

Je ne doute pas de l'existence de notre culture. J'ai tendance à douter de sa continuation cependant puisque l'interaction qui est indispensable pour notre identification n'est pas encore une interaction positive. Dans la mesure que nous tournons notre agressivité les uns vers les autres et que nous refusons de reconnaître la nécessité de conflits

dans le procès de maturation, dans cette mesure aussi notre culture s'évanouira.

Il est temps pour nous de cesser notre isolation. Il est temps pour nous de nous allier avec les autres groupes ethniques et de revendiquer nos droits, notre existence et nos besoins. Il est temps pour nous de reconnaître qu'il s'opère une discrimination totale contre les groupes ethniques dans notre société. Il est temps pour nous d'énoncer les besoins de tous nos Franco-Américains, surtout un besoin d'être fiers de notre héritage. Cette fierté doit, cependant, se traduire en termes pratiques. C'est difficile d'être fier quand on est vieux, quand on ne parle que le français et qu'il faut quêter auprès des institutions gouvernementales qui nous adressent la parole seulement en anglais. Il est difficile d'être fier quand, autour de nous, on a preuve sur preuve qu'être Franco-Américain c'est un handicap. Etre Franco-Américain c'est, la plupart du temps, un obstacle à la réalisation de nos ambitions légitimes. Notre continuité dépendra de nos efforts pour redresser les injustices qui sont infligées sur tout groupement minoritaire. Cet effort de continuation doit commencer en acceptant la réalité d'aujourd'hui; de grandes injustices s'opèrent quotidiennement contre les Franco-Américains. Ces injustices se documentent clairement dans le domaine de l'emploi, de l'éducation et de l'utilisation de services sociaux.

Finalement, je vous laisse en vous citant une conversation d'il y a quelques années. Je discutais le sort des Franco-Américains avec un officier gouvernemental et nous déplorions tous les deux le manque d'affirmation parmi les Franco-Américains. Il me dit: "What you people need is a Malcolm DeGaulle!" Espérons le trouver!

Commentaire de *Louis-Israël Martel*

J'ai pris quelques notes en écoutant Marcel Bellemare cet après-midi et je crois, par exemple, que certaines citations qui paraissent ne sont plus de la vie franco-américaine d'aujourd'hui; elles ne sont pas, à ma connaissance, tout à fait exactes. Il est probable que la raison pour celle-ci, c'est qu'il y a eu beaucoup de changements dans la structure de la vie franco-américaine depuis quelques années seulement. Surtout depuis que nous, les Franco-Américains, en Nouvelle-Angleterre, nous perdons de plus en plus nos institutions, depuis que l'anglais est entré dans nos églises et dans nos foyers par le médium de la radio et de la télévision. Je tâcherai probablement au cours des présentations d'ici à samedi de faire quelques interventions et peut-être de revenir un peu sur le sujet.

C'est dommage, mais je n'ai pas de choix. J'ai encore dans le crâne les paroles de mon épouse avant mon départ du foyer: "Tu le sauras, Louis, qu'il est plus important de voir à ta santé que de participer à un colloque." N'empêche, j'ai eu le bonheur la semaine dernière d'aller à Toronto et d'exposer un peu mon point de vue sur la vie franco-américaine. Je m'en vais vous dire ceci: je suis né à Manchester, et j'y réside depuis soixante-quatre ans, près, et j'ai su m'affirmer comme Franco-Américain, comme Américain aimant à parler français, même de préférence à l'anglais.

On m'a apprécié pour la contribution que j'y ai apportée. Je ne suis pas un gradué de collège. Je sors seulement d'une école secondaire et même d'une école secondaire à Manchester où on était très, très hostile aux Franco-Américains. Je me souviens que quand on faisait saluer le drapeau américain, on finissait en disant: "One God, One Flag, One Language." Vous savez ce que ça veut dire. C'est en sortant de cette institution que je suis devenu Franco-Américain. Un bon nombre d'entre vous me connaissez très bien, et vous savez comme j'aime donc parler. Cela me rappelle un peu les paroles d'un prêtre irlando-américain qui disait une fois: "Moi, j'aime à parler autant comme un bébé aime à téter sa mère." Il en est de même pour moi. Le temps me manque, le temps me presse. Je voudrais m'en excuser pour le moment. Je ferai d'autres commentaires au cours des séances de demain et de samedi.

Car j'ai noté certains passages dans la conférence qui vient de nous être présentée, qui ne sont plus valables aujourd'hui dans les attitudes et si vous me donnez l'occasion plus tard de relever quelques citations à ce sujet, je le ferai. Mais, je voudrais tout en terminant dire ceci: il faut absolument reconnaître que d'abord, le gouvernement fédéral ne nous reconnaît pas comme groupe minoritaire, apparemment parce que nous sommes arrivés ici quelques années avant les Anglo-Saxons. Par ce fait même nous avons un héritage culturel et nous avons une histoire ici sur le continent nord-américain qui devrait nous faire valoir d'avantage comme étant fiers d'être nés citoyens des Etats-Unis, citoyens nord-américains.

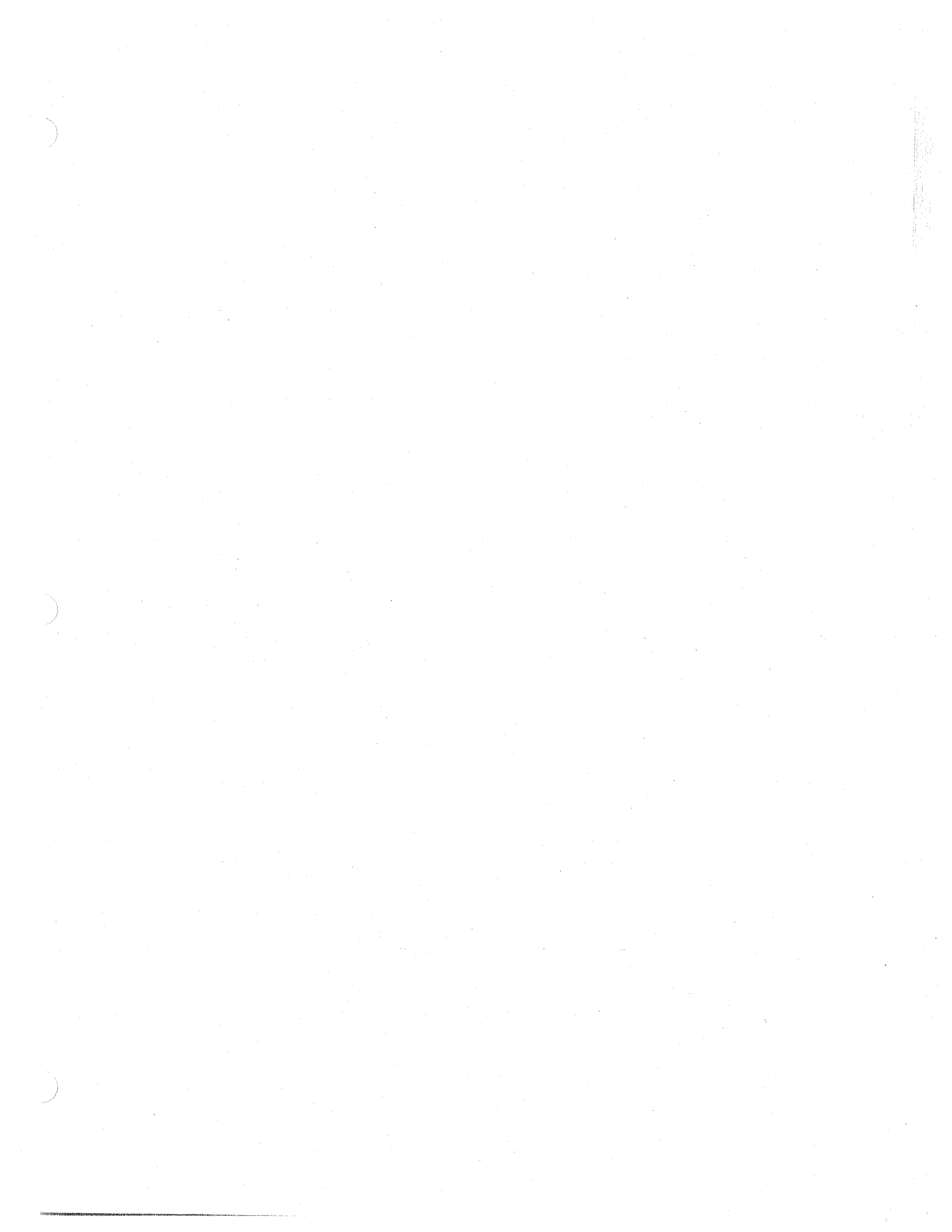
J'ai passé vingt ans à la législature et j'ai remarqué qu'aussi longtemps que je me faisais connaître comme Américain, parlant français, fier de mes origines, me montrant à mes concitoyens qui n'étaient pas francophones, que nous avons toutes les raisons d'être fiers de nos origines et que nous avons apporté une grande contribution à l'histoire des Etats-Unis.

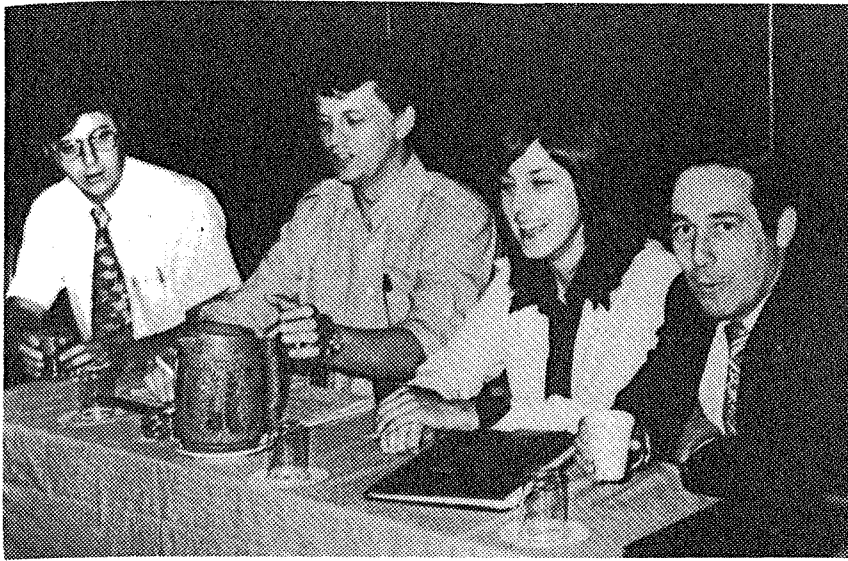
Nous en avons encore à apporter. Mais, c'est dommage de voir comme tout s'est changé depuis quelques années seulement, car je vous avoue que les deux guerres mondiales ont apporté un changement radical dans ma vie franco-américaine. Et si nous savions nous faire valoir, même au sein de la vie paroissiale -- car depuis que nous avons des conseils paroissiaux, l'anglais est pénétré presque à cent pour cent. On n'y parle même plus français; et même dans mon conseil paroissial chez moi, je suis le seul qui parle français et anglais.

Voyez-vous, s'il en va de même pour encore quelques années, j'ai grand peur que "l'ethnicité" franco-américaine comme on la connaît, le groupe ethnique comme vous le décrivez aujourd'hui, ne demeurera pas très longtemps. Je vous remercie pour cette occasion de vous dire quelques mots. Je m'y reprendrai. Je crois que j'ai quelque chose à apporter.

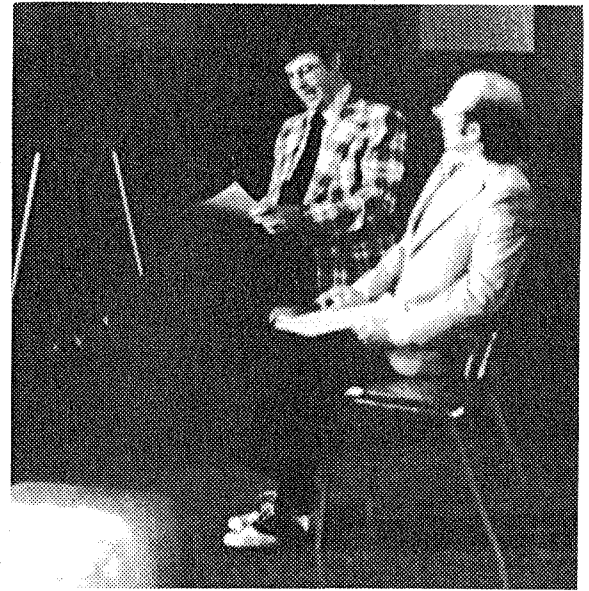
J'ai remarqué, aussi, qu'on a mentionné dans la conférence les moulins, les usines et les textiles--tout ça; mais le Franco-Américain a pris une part très active dans le mouvement syndical. Dans le domaine syndical en Nouvelle-Angleterre, les Franco-Américains ont apporté une grande contribution. Ils sont maintenant les chefs dans plusieurs secteurs de corps de métiers et ils font beaucoup pour y apporter un meilleur système de vie aux travailleurs américains.

Je vous remercie pour le moment. J'y reviendrai.

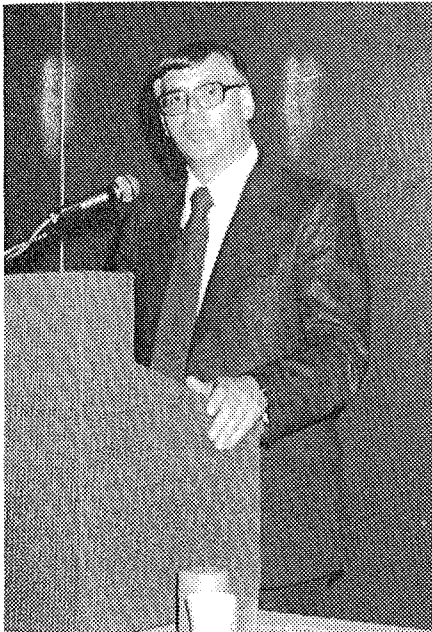




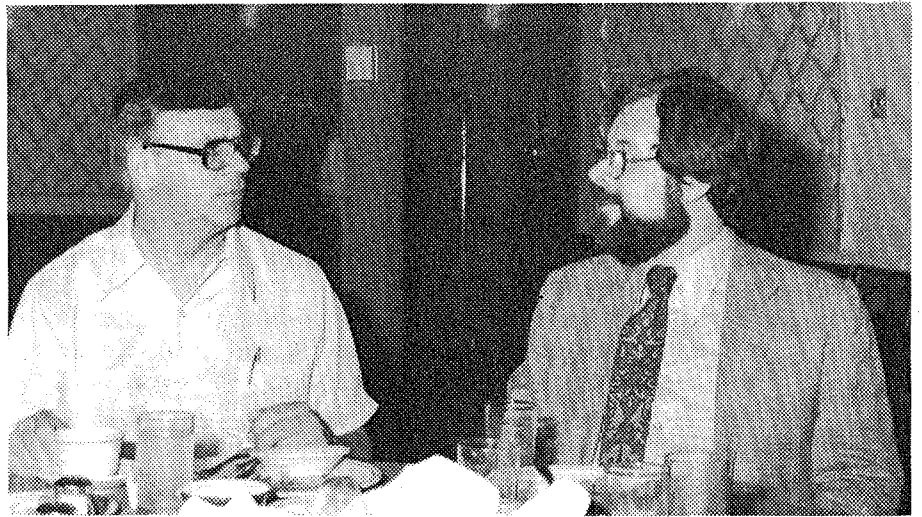
Paul Paré, Yvon Labbé, Claire Bolduc, Roger Lacerte



Paul Paré, Grégoire Chabot



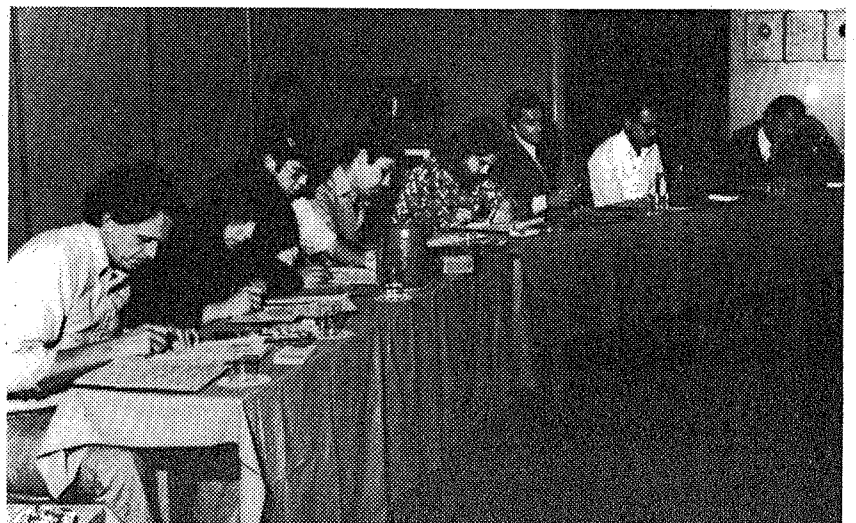
Marcel Bellemare



Marcel Bellemare, Richard Santerre



Gérard Brault



Yvon Labbé, Claire Bolduc, Paul Paré, Roger Lacerte, Robert Perreault, Gérard Roubichou, Jean-Pierre Guérin, André Gadaud

**L'INDIVIDU FRANCO-AMÉRICAIN
ET LES INSTITUTIONS QUI LE SERVENT**
Richard Santerre

Josaphat Benoit put écrire en 1935:

Le courage et la fécondité des mères,
le nombre et la force des clochers, les
enseignements de l'école et de la paroisse,
le mot d'ordre des sociétés fraternelles,
le talent et l'ardeur de l'élite: voilà
les colonnes de l'édifice national, les
appuis de l'âme franco-américaine, les
remparts de l'héritage séculaire qu'il
nous faut transmettre, comme nos grands
morts, aux vivants qui poursuivront après
nous l'oeuvre de la survivance française
en Amérique septentrionale.¹

Emise il y a déjà quarante ans, cette pensée ou plutôt cette vision de la société ethnique franco-américaine continue jusqu'à nos jours à influencer les modes de penser et les façons d'agir.

Emise à une époque où l'idéologie de la survivance et son actualisation dans le monde matériel étaient à leur apogée, cette vision des appuis traditionnels à la survie de la culture française en Nouvelle-Angleterre ne répond plus aux exigences actuelles et fige souvent la réalité du présent, la réalité du devenir, dans la réalité du passé.

Les institutions franco-américaines, si intimement liées dans le passé à la vie française quotidienne, ne jouent plus aujourd'hui, dans la société américaine et dans la vie de l'individu, le même rôle qu'auparavant. Il serait donc hasardeux d'examiner le présent uniquement en fonction des structures du passé. L'évolution du peuple américain depuis la deuxième guerre jusqu'aux années 1960 si troublées et si fougueuses ne peut être oubliée.

L'analyse des institutions franco-américaines doit se faire sans partis pris sentimental et émotif sous une optique réaliste, une optique réaliste qui, quoique éclairée par les aspirations du passé, vise l'avenir tout en faisant vivre les réalités et les désirs du présent.

Trop souvent les Franco-Américains se trouvent coincés entre ceux qui ne voient le présent qu'en fonction de la structure et de la collectivité ethnique des années d'avant guerre et ceux, y inclus la génération actuelle, qui ne voient le présent que froidement sans compréhension ou recul historique.

Henri Bourassa écrivit en 1929 dans Le Devoir:

S'il est une chose que nous devrions tous savoir, des deux côtés de la frontière, c'est que si nous avons conservé, non seulement la foi et les moeurs des ancêtres communs, mais aussi la langue, les traditions, les coutumes, tout ce qui fait notre valeur propre comme peuple, nous le devons principalement à l'Eglise.²

La paroisse avec ses oeuvres connexes fut la pierre d'angle de l'édifice ethnique française. Eglises, écoles, orphelinats et hôpitaux, tous contribuèrent à la survie et à l'élaboration de cette culture que nous appelons franco-américaine. L'importance prépondérante de l'Eglise dans la préservation de cette culture pose de graves difficultés pour la réorientation de l'idéal franco-américain alors que l'Eglise ne se voit plus la gardienne de la survie. Si nous pouvons dire avec Bourassa qu'on doit la conservation du français à l'Eglise, il serait trop facile de dire le contraire, que l'affaiblissement de la vie franco-américaine, on le doit à l'abandon du français par l'Eglise. La réalité du passé n'est pas la réalité du présent.

Depuis le début des années 1960, le monde catholique subit une crise de conscience et une période de transition que le Concile Vatican II n'a que reconnues, définies et enfin orientées. A cette époque, la vieille génération de prêtres franco-américains formés dans les années 1920 et 1930 commença à disparaître de la scène. A cette époque également, les messes françaises commencèrent à diminuer. A mesure que les vieux curés de la génération du chanoine Groulx, prêtres formés au Québec et dans les maisons franco-américaines bilingues, à mesure que ces curés, fatigués par la pression d'une hiérarchie à peine favorable aux paroisses nationales, inquiets du devoir pastoral envers un troupeau moins homogène qu'auparavant, à mesure qu'ils cédèrent leurs charges au jeune clergé moins tenace et convaincu, les paroisses commencèrent à s'angliciser avec plus de rapidité.

La famille franco-américaine, suivant l'évolution matérialiste de la société américaine en général, était déjà atteinte dans son unité et son esprit de solidarité. En plus, la fluidité de la société américaine de même que les vastes projets d'urbanisme émis par les technocrates de Washington ne cessèrent de disloquer l'homogénéité de la collectivité ethnique. La crise religieuse et paroissiale suivait l'époque et ajouta un autre sujet de confusion à l'individu.

Le résultat de tout ceci fut très dur et pénible pour le paroissien franco-américain. Dans cet atmosphère, surtout après le concile, de "modernisation" et d'adaptation de l'Eglise au présent, il y eut de terribles abus et ramous. Nombreux prêtres et religieuses se laïcisèrent,

souvent en claquant les portes, d'autres s'acharnèrent à tout supprimer de ce qui semblait vieux et rétrograde. La langue française, survivance visible et active d'une époque, fut aussi soumise à l'attaque, messes françaises reléguées à six heures du matin, refus de funérailles en français, etc. Pour certains paroissiens, surtout les plus âgés, le choc fut très dur, même irréparable. Cette première vague d'anglicisation ralentit quelques temps après le concile.

Aujourd'hui, la crise des vocations sacerdotales, l'énorme difficulté de former un clergé bilingue, le refus des jeunes prêtres franco-américains de faire du ministère bilingue, tous ces éléments forcent les curés actuels à imposer plus d'anglais même où ils ne le veulent pas. La relève se fait péniblement pour l'Eglise en général et encore plus pour le clergé franco-américain. Le Québec ne peut plus nous prêter secours. Quelques faits à l'appui, notons la fermeture depuis 1968 de toutes les maisons de formation religieuse de la province franco-américaine des Oblats de Marie Immaculée, la fermeture des maisons de formation de la province franco-américaine des Pères de la Salette, la fermeture des maisons de formation des Pères Maristes de Boston et l'annonce du départ imminent des Dominicains Québécois de Fall River et de Lewiston. L'existence même des paroisses est mise en question, à témoin la disparition de St-Alphonse de Beverly en 1968 et la démolition probable du Précieux Sang de Holyoke, pour des raisons démographiques il est vrai, mais le précédent est là.

Le Cardinal Medeiros, archevêque de Boston, précisa en 1974:

Mais voilà que de nos jours, la paroisse elle-même, ce bastion de la vie franco-américaine, se voit menacée. La menace vient du fait que les vocations sacerdotales manquent pour faire la relève. C'est une situation qui existe non seulement dans les paroisses nationales, mais dans les autres paroisses aussi. Mais cette pénurie de prêtres se fait sentir davantage dans les paroisses franco-américaines où le prêtre desservant doit être bilingue. Or les jeunes prêtres d'origine franco-américaine ou ne parlent pas le français, ou bien devant les difficultés d'un ministère bilingue préfèrent servir dans des paroisses de langue anglaise. Ce qui veut dire que, lorsque les prêtres qui desservent actuellement vos paroisses seront disparus, il n'y aura personne pour les remplacer. A ce moment-là (c'est un moment qui s'en vient vite) il faudra ou bien nommer des prêtres de langue anglaise pour prendre en main les paroisses franco-américaines, ou consolider ces paroisses avec des paroisses de langue anglaise. Dans l'un et l'autre cas, ce ne serait pas une solution satisfaisante.³

Le déclin pendant cette période troublée de l'éducation privée aux Etats-Unis se fit sentir également. En Nouvelle-Angleterre où les Franco-Américains avaient érigé avec soin et beaucoup de sacrifices un système

d'écoles privées très élaboré, les résultats furent désastreux. Le manque de vocations, les religieuses et les frères qui quittèrent l'enseignement, les difficultés financières qui s'en suivirent, poussèrent à la désagrégation du système scolaire.

Dans l'archidiocèse de Boston seul, les écoles franco-américaines élémentaires de Shirley, Waltham, Newburyport, Marlboro, Bellingham, Cambridge, Methuen, Amesbury, deux à Lowell et les cours supérieurs de Cambridge, Lynn et un à Lowell fermèrent leurs portes. A Manchester, N.H., on consolida les écoles paroissiales de la ville dans une réorganisation sans caractère ethnique ou paroissiale. L'histoire se répète par toute la Nouvelle-Angleterre.

Les écoles destinées à la formation de l'élite subirent le même sort. L'Académie Jésus-Marie de Woonsocket, l'Académie Ste-Chrétienne de Salem, fermées et vendues, l'Académie Ste-Anne de Marlboro, fermée et à vendre, l'Académie de la Présentation de Hudson, devenue un lycée externe, et l'école préparatoire l'Assomption, fleuron de l'enseignement franco-américain, fermée et vendue. Les collèges franco-américains--l'Assomption, Rivier, Anna-Maria, Notre-Dame, St-François--n'ont plus de français que le nom, la population étudiante étant devenue cosmopolite. D'ailleurs, leur avenir semble mal assuré vu la fermeture de tant de collèges privés catholiques ces dernières années.

Les orphelinats, les hospices et les hôpitaux, aux prises avec les mêmes difficultés que les écoles, eurent à lutter également contre la centralisation de l'état dans le domaine social. Les orphelinats furent tous supprimés, les hôpitaux subissent une pression économique et morale constante qui altèrent leur autonomie, seuls les hospices semblent prospérer.

Donc, à l'heure où l'Eglise nous exhorte de demeurer Franco-Américains et appuie ses déclarations par l'élévation de Mgr Gélinau au siège de Providence, de Mgr Gendron, au siège de Manchester, et de Mgr Proulx, au siège de Portland, la vie franco-américaine des paroisses périclitent. L'heure est grave et nous pouvons conclure que l'époque de la conservation du français et de l'animation de la survie par les paroisses est révolue. A l'avenir la paroisse servira de lien de communication et donnera à l'individu les valeurs spirituelles et l'harmonie intérieure qui lui permettront de s'élever au-dessus du matérialisme américain et par ainsi de vivre son idéal franco-américain personnel et collectif.

Il faudra cependant que la conscience collective ethnique se nourrisse à des sources idéologiques bien définies. Ce rôle d'animateur revient en large partie aux grandes sociétés. Ce rôle cependant ne va pas sans difficultés.

L'Union Saint-Jean-Baptiste en 1950 à son quarantième anniversaire de fondation comptait 73.915 membres repartis en 330 conseils en Nouvelle-

Angleterre, au New York, au Michigan et en Illinois.⁴ En 1974, la société comptait 48.580 membres dans 128 conseils,⁵ et avait cessé de faire affaire en dehors de la Nouvelle-Angleterre.

Henri-T. Ledoux, président général de l'Union de 1911 à 1946 remarqua à une réunion du bureau général en 1970 que la société avait changé de but, qu'à l'origine elle cherchait à rallier et à rassembler le plus grand nombre possible de Franco-Américains. L'important n'était pas le montant du certificat mais l'enrôlement du membre. Il dit que maintenant la société cherchait les grosses polices et s'intéressait plus à l'assurance et à faire de l'argent. Ces remarques furent acceptées avec assentiment par les directeurs.

A l'origine, la société s'efforçait à enrôler des membres et à implanter des conseils partout où il y avait des Franco-Américains surtout dans les endroits où il n'y avait pas de paroisses ou d'autres moyens de ralliement. Le but était l'union et la solidarité ethnique. En 1956, les statuts et règlements de l'Union se lisaient ainsi:

Pour faire partie de la Société, il faut être d'origine française ou reconnu⁶ comme tel et catholique romain pratiquant.

L'édition de 1974 se lit ainsi:

To be an insurance member of the Society, one must:

- (a) be a practising Catholic;
- (b) be French by ancestry or have French affinity, or support the French aims and programs of the Society;
- (c) participate in deeds of mutual assistance and in Christian, fraternal and French cultural endeavors.⁷

Les statuts furent ainsi amendés pour permettre l'admission de toutes personnes voulant acheter une police. Les directeurs, devant la perte constante de membres, devant l'inactivité des conseils et le manque de solutions claires aux problèmes de l'assimilation, acceptèrent avec fatalisme la proposition du président, "Faisons de l'argent pour faire des oeuvres culturelles françaises. Prenons l'argent et servons-nous en pour faire des oeuvres." On élaborait tout un système pour appuyer cette solution dangereuse.

Les nouveaux membres non-franco-américains furent éloignés de faire partie des conseils locaux et par ce fait d'envoyer des délégués aux congrès. Ces nouveaux membres, refusés par les conseils locaux, font partie d'un vaste conseil administré directement par le bureau chef. On érigea

en 1971 la Fondation Saint-Jean-Baptiste avec les contributions des membres, les fonds des conseils dissous, l'argent de la caisse des vieillards, etc., pour que, au dire du président: "Si on essaie d'enlever le caractère français de la Société quand nous ne serons plus ici, la Fondation sera là pour continuer nos oeuvres."

Jusqu'à présent cette formule semble avoir réussi, à témoin la participation importante de l'Union à la célébration du bicentenaire américain, belle oeuvre de propagande ethnique, et son appui des congrès franco-américains.

Toutefois, nous ne pouvons avoir que de graves inquiétudes pour l'avenir franco-américain de l'Union vue la prolifération d'agents d'assurances sur le bureau de direction, le manque très grave de relève bilingue au secrétariat de la société et surtout vu le manque d'un programme clair et bien défini pour la réorganisation et l'animation de tout l'aspect social de l'Union aussi bien que la nécessité pressante de définir d'une façon pratique et moderne l'idéal franco-américain de l'Union et de l'appuyer par un personnel compétent au bureau chef.

L'Union Saint-Jean-Baptiste s'est perpétuée intacte jusqu'aux années 1960 sans grandes modifications dans la structure ou l'idéal élaborés par ses fondateurs. Ensuite, forcée par les faits à reconnaître l'inadaptabilité de cette structure aux réalités présentes, la société se divisa en deux sections, l'assurance et les oeuvres sociales et françaises. Pour que cette division ne trahisse pas le passé et se conforme à l'esprit des fondateurs, il faudra les mesures les plus énergiques et les plus éclairées pour concilier les deux parties de la société, pour ne pas succomber au fatalisme et soumettre l'idéal totalement au matériel.

L'Association Canado-Américaine semble avoir mieux traversé sur le plan idéologique ces années de crise. En 1946, l'Association comptait 35.560 membres repartis en 277 cours et villas.⁸ Aujourd'hui, elle compte 26.234 membres groupés dans 65 cours régionales faisant partie de 9 comités sociaux régionaux.⁹ L'administration, plus clairvoyante et moins pragmatique que celle de l'Union, ne chercha pas à trop altérer le but fondamental de la société. Quoique soumise aux mêmes pressions que l'Union, les solutions se prirent d'une façon différente et l'Association chercha à réorganiser ses cours, à animer la vie sociale des membres et à s'affilier les petites sociétés fraternelles locales tel que l'Institut Jacques-Cartier de Lewiston.

La société s'est toujours enorgueillie de son haut niveau de culture française et de son rôle proéminent dans la survie de la vie intellectuelle franco-américaine. A partir du prestige et de la culture personnelle de ses principaux officiers, de l'excellence de la revue Le Canado-Américain, et de l'importance de son musée, l'Institut Canado-Américain, l'Association a assez bien maintenu son âme franco-américaine.

La présence de directeurs québécois au sein de la cour suprême ainsi que la forte proportion de membres au Québec assurent l'usage de la langue française par la société.

Toutefois, il y a des ombres ou des points d'interrogation au tableau. Le recrutement de nouveaux membres pose certains problèmes. D'un côté, il ne faut pas que le pourcentage de membres québécois devienne tellement élevé que la société cesse d'être franco-américaine, de l'autre côté l'homogénéité des membres américains doit être surveillée tout en augmentant l'effectif.

Jusqu'à présent les administrateurs ont su trouver les moyens de suivre ce chemin difficile et périlleux, mais eux aussi ont dû réviser les conditions d'admission pour inclure les candidats d'affinités françaises, mais affinités françaises comprises dans le sens d'ancêtres franco-américains. Pour pallier aux difficultés créées par le besoin de recrutement, la gérance encouragea le recrutement surtout dans les endroits franco-américains, introduisit une plus grande variété d'assurances et fit accepter comme loi qu'aucun agent d'assurance ne siège au conseil suprême. Pour que cette politique puisse réussir à faire vivre l'Association et à perpétuer sa mission culturelle franco-américaine il faudrait à tout prix qu'elle assure la relève intellectuelle au sein de l'administration, qu'elle surveille son recrutement tout en l'augmentant d'une façon saine sans succomber au matérialisme si entraînant dans ce domaine, et qu'elle redéfinisse d'une façon plus claire et agressive sa mission franco-américaine aujourd'hui. Ensuite par de nouvelles formules d'animation sociale, l'Association Canado-Américaine continuera à faire vivre à l'avenir l'idéal qu'elle reçut du passé.

Nous sommes donc arrivés à l'heure des grandes décisions, l'heure des décisions difficiles et mêmes dangereuses. Prenons-les avec courage. Que le talent et l'ardeur de l'élite se dépensent à accepter la foi chrétienne anti-matérialiste, qu'elles se dépensent à trouver et à mettre en valeur tous les moyens offerts par le secteur public pour la survie des groupes ethniques au pays, ces mêmes moyens qui présentent ce colloque, ces mêmes moyens qui permettent les programmes bilingues du Maine et ces mêmes moyens qui ont permis la renaissance de la Louisiane française.

Faisons nôtres les paroles d'Adolphe Robert:

L'Anglais et l'Américain se préoccupent de domination économique par la puissance que donne la possession de l'argent. Il n'est pas mal de viser nous aussi à la richesse matérielle. Mais, n'est-il pas plus opportun d'acquérir d'abord la richesse intellectuelle qui orne l'esprit, dirige le coeur et embellit la vie et vers laquelle nous portent insensiblement notre tempérament, nos affinités, nos dispositions naturelles.¹⁰

NOTES

1. Josaphat Benoit, L'Ame Franco-Américaine. Montréal, 1936, p. 74.
2. Ibid., p. 75.
3. Le Canado-Américain, Vol. 1, No. 1, juillet-août-septembre 1974. Manchester, p. 9.
4. Dix-Septième Congrès. L'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique. Boston, Mass., 8 mai 1950. Rapport du secrétaire général M. George Filteau. Woonsocket, 1950, p. 2.
5. Union Saint-Jean-Baptiste. Rapport des Statistiques. Vingt-Cinquième Congrès. Chicopee, Mass. Les 24, 25 et 26 mai 1974. Woonsocket, 1974, pp. 1, 3.
6. Statuts et Règlements de L'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique. Edition de 1956. Woonsocket, 1956, p. 9.
7. Constitution and By-Laws. Union Saint-Jean-Baptiste. 1974 edition, Woonsocket, 1974, p. 7.
8. Adolphe Robert. Mémorial des Actes de l'Association Canado-Américaine. Manchester, 1946, p. 455.
9. Le Canado-Américain, Vol. 2, No. 1, janvier-février-mars 1976, Manchester, p. 16.
10. Les Franco-Américains peints par eux-mêmes. Montréal, 1936, p. 126.

Au début, je veux vous dire que je ne suis ni historienne ni ai-je fait des études historiques approfondies. La réaction à la présentation du Dr Santerre que je vous offre provient de mon expérience personnelle en titre de Franco-Américaine conjointement avec ma formation de sociologue. Ce que j'ai à vous dire devrait être compris en guise d'hypothèse plutôt qu'en guise de conclusions bien appuyées. Aussi, ce commentaire n'est pas fait de manière critique mais plutôt en forme d'analyse et j'espère que nul ne sera froissé par mes conjectures.

En premier lieu, je suis d'accord avec les faits présentés dans l'esquisse historique du Professeur Santerre. Mais, personnellement, je dois épouser une différente interprétation de ces faits. En effet, c'est une analyse sociologique des structures du système sociale des Franco-Américains qu'il nous a faite. Il nous rappelle l'étape où notre peuple pouvait vivre leur vie entière tout à fait encadrée dans des structures qu'eux ou leurs aïeux avaient créées. Sans doute cette communauté que nos ancêtres ont établie a bien servi de point d'orientation à la société américaine et de refuge contre cette société étrangère, froide, et imbue de concurrence. Nous avons vécu et nous vivons une évolution, peut-être même une mutation de ce système.

Pour compléter l'analyse du Professeur Santerre, il est utile de faire deux distinctions: une entre la culture et les structures sociales, et l'autre entre le groupe franco-américain et l'individu franco. Selon Guy Rocher, la culture comprend

l'ensemble des manières de penser, de sentir et de faire qui constituent l'environnement symbolique dans lequel baignent les membres d'une communauté humaine. Par opposition à la culture, les structures sociales sont les modes d'encadrement des membres d'une société, les groupes qu'ils constituent, les réseaux de communication et d'interaction, qui les relient les uns aux autres d'une manière suffisamment organisée et organique pour qu'on puisse identifier cette société et même lui donner un nom.

Alors quand on parle de l'organisation de la paroisse ou des grandes sociétés, on parle du domaine structural. Mais quand on parle des valeurs ou de la langue ou de la croyance nous entrons dans le domaine culturel. La culture est le reflet de l'organisation et vice versa. Mais elles ne sont pas identiques. Le Dr Santerre décrit très bien l'évolution des structures tout en déplorant la diminution de l'usage du français. Si en effet l'usage quotidien de la langue ancestrale disparaît, est-ce que ceci veut dire la fin d'un groupe ethnique? Moi, je ne le crois pas. Il y a d'autres aspects de la culture qui se continuent, même en vue de la défaillance de la langue: des valeurs familiales, des aspirations matérielles modérées, une habitude de prévoyance, un sens de l'égalité des êtres humains, un esprit de mission catholique, une gaieté publique et non seulement une conception profonde de la dignité humaine mais aussi un sens bien développé des besoins de la collectivité. Nos pères ont fait de la langue la protectrice de la foi: "Qui perd sa langue perd sa foi." Aujourd'hui on peut se rendre compte que ce n'était pas une gardienne néces-

saire. Il ne faudrait pas commettre la même erreur vis-à-vis du groupe ethnique en disant: "Qui perd sa langue perd son identité ethnique." Aux Etats-Unis nous avons des groupes ethniques qui ne manient pas leur langue ancestrale--les Irlandais, les Grecs entre d'autres--et leurs groupes ne se sont pas dissous. Le grand sociologue allemand, Max Weber, définit le groupe ethnique comme une collectivité humaine basée sur la supposition d'origine commune, réelle ou imaginaire. C'est-à-dire que la survivance du groupe dépend surtout de l'identification de l'individu avec un pays ancestral et sa culture. Il n'est pas nécessaire de posséder cette culture, seulement qu'on lui donne une place d'honneur dans les coeurs et que ceci sert de point de regroupement autour duquel on peut maintenir des frontières. Ici, le fait grec en Amérique nous donne un aperçu de ce phénomène. Les Grecs ne viennent pas seulement d'un petit coin de l'ancien empire ottoman, mais aussi ils sont les héritiers de la grande civilisation classique grecque, un fait qui leur donne une grande fierté de groupe. Il me paraît que les Francos ne se sont pas assez souvent liés dans leur imagination avec la grande civilisation française qui leur donnerait cette même fierté de groupe. Les Francos se sont plutôt identifiés avec le Canada de María Chapdelaine, de Trente Arpents et d'Un homme et son péché dont eux-mêmes ou leurs ancêtres se sont échappés. L'évolution structurale au Québec des deux guerres mondiales et la révolution culturelle des années soixante qui fait du Québec un des lieux les plus attrayants de l'Amérique du nord n'a pas encore touché la foule franco-américaine.

Pour revenir à nos institutions, je crois qu'ils ont défini la culture traditionnelle surtout par la langue française et la religion catholique, mais ils ont supprimé le contenu historique de la culture soit française soit canadienne. Il me paraît que le projet de l'Union Saint-Jean-Baptiste d'entreprendre une histoire populaire des Franco-Américains en anglais remplirait un grand vide dans la culture franco-américaine, puisque nous ne connaissons pas vraiment notre propre histoire. Enfants du dernier siècle, nos aïeux ont souligné les formes de la culture plutôt que d'en appuyer la substance. Alors, l'insistance est sur le bon parler, sur les apparences de la moralité et sur la forme du rite.

La deuxième distinction que je veux faire est entre l'individu de descendance canadienne ou acadienne et le groupe franco-américain. Sans doute les deux sont liés mais ils ne sont pas identiques. Le groupe ethnique franco et ses institutions furent créés par ces individus qui, quittant les villages et les fermes du Québec pour aller s'échouer dans les villes industrielles de la Nouvelle-Angleterre, se sont rendus compte qu'ils avaient besoin de la chaleur et de l'intimité de leur région natale. Forcés à travailler pour ou avec des étrangers dès leur arrivée aux Etats, ils ont recherché "des nôtres", de leur famille, de leur paroisse, de leur conté, ou manquant de ceux-ci, ils ont cherché des Canadiens-Français de n'importe où. Ces rencontres leur ont donné un cercle d'associés préférés pour les secteurs de la vie intime. Cette recherche du temps passé, si vous le voulez, avec son style de vie, ses valeurs, sa langue, et sa religion a abouti en institutions servant l'individu et le

groupe, et de temps à autre, ces structures ont desservi les individus ou le groupe.

J'énonce l'hypothèse que les institutions avec un seul but principal ont bien servi l'individu. Je mentionne les orphelinats d'hier et les hôpitaux et les hospices d'hier et d'aujourd'hui. En adoptant une politique universelle dès le commencement, ces institutions se sont ouvertes à une adaptation plus accélérée que d'autres institutions. Aujourd'hui on peut dire que ces institutions sont d'origine franco-américaine, qu'elles servent les Francos et les autres sur un pied d'égalité. Il y a ceux qui estiment que ces institutions ont rendu mauvais service au groupe ethnique ou au moins à la langue maternelle. On dirait la même chose peut-être de plusieurs clubs sociaux y compris les clubs de raquetteurs, et selon le Professeur Santerre, au moins d'une des grandes sociétés mutuelles. A mon avis, ces institutions n'ont pas seulement rendu un service de spécialité à l'individu franco, mais ils lui ont aussi permis de monter l'échelle de la hiérarchie de ces organisations, de retrouver des associés préférés et fiables, et de se réchauffer à l'âtre d'un esprit fraternel.

En ce qui concerne les institutions qui ont insisté sur l'usage du français pendant ce dernier demi-siècle, j'émetts l'hypothèse que, à part de l'élite dirigeante, elles ont mieux servi le groupe qu'elles ont servi l'individu franco. Les structures sociales franco-américaines ont permis une certaine mobilité sociale aux dirigeants, mais pour la plupart de nos gens qui n'ont pas bien maîtrisé la langue du pays, ces institutions furent un piège qui les a retenus en situation d'ouvriers d'usines.

En résumé, il me paraît que les institutions franco-américaines ont fait fausse route en rattachant la culture seulement à la langue et à la religion. En insistant tellement sur la langue on a rendu un mauvais service à la foule franco-américaine qui voulait améliorer sa condition de vie. Il est aussi peut-être vrai que durant cette dernière génération l'insistance sur la langue et non sur l'ensemble du patrimoine français et canadien a rendu un mauvais service aux institutions elles-mêmes et au groupe franco-américain. L'insistance sur la langue maternelle a mieux servi une élite, dont nous ici rassemblés faisons partie, qu'elle a servi à la foule franco-américaine. Sans doute chaque groupe a besoin d'une élite culturelle, mais on ne devrait pas se faire l'illusion que tous nos intérêts sont ceux du peuple.

Commentaire de *Françoise Paradis*

Je félicite M. Santerre pour son discours et Madeleine Giguère pour ses commentaires sur l'état passé et actuel des institutions qui servent, ou qui ne servent pas, ou qui ont servi la population franco-américaine en Nouvelle-Angleterre. J'ai beaucoup de réactions vis-à-vis de ces institutions. Ce sont des réactions personnelles. Elles sont sentimentales et émotives. Je ne peux pas m'en sauver parce que je suis un produit de ces institutions. Vu que je suis un individu--un individu franco-américain--je vous offre (comme cadeau si vous le voulez) un point de vue individuel et personnel des institutions qui servent les Franco-Américains.

Alors, je vous raconte mon histoire pour rendre concret les faits et les idées que M. Santerre nous a présentés et assez bien développés. Mon histoire prend part à l'époque qui suit la deuxième guerre--l'époque que M. Santerre nous dit qu'on ne peut oublier. J'ai été jetée sur la terre franco-américaine au nord du Maine en 1948, la septième d'une grosse famille. Il y a sept autres enfants après moi. Je ne suis pas un "war baby" parce que mon père n'est pas allé à la guerre. Il est resté pour assister mon grand-père à la ferme, comme plusieurs l'ont fait. Alors eut lieu mon premier contact avec une institution--l'institution de la famille--et de plus, c'était la famille franco-américaine. C'est cette institution qui est la plus importante pour nous les Franco-Américains. Je laisse la famille et j'y reviens plus tard.

Quelques jours passent dans mon histoire et je fais contact avec une deuxième institution --l'Eglise. Je suis baptisée dans l'Eglise catholique romaine--FRANÇOISE EVELYN PARADIS, un beau nom. Je reviens aussi à l'Eglise et je vais tout de suite à une autre institution--le gouvernement américain. Mon certificat de naissance est fait--FRANCES EVELYN PARADIS.

Je vieillis sous le nom de "Titite" jusqu'à l'âge de presque cinq ans quand je fais contact avec encore une autre institution--l'école. Ça c'est grave. Je deviens Frances Paradis et il faut que je parle anglais. Mais, tous mes amis, mes camarades de classe--comme moi--parlent seulement le français. La bonne soeur qui est notre maîtresse parle français aussi. Mais, à l'école on parle anglais. C'est tout! Ça finit là! On parle anglais! Bon! J'arrive à la maison et je change les lois. Je dis à ma mère et à mes frères et soeurs que partant d'aujourd'hui on va parler anglais à la maison. Bon! Titite devient "boss." On essaie. On parle anglais--mais Titite ne comprend rien. De plus, je ne suis pas Titite, je suis Frances. A l'école on m'appelle Frances; à la maison on m'appelle Frances. Bon! Mon père arrive des bois vendredi soir et mes frères et soeurs lui disent que je suis impossible--je veux parler anglais, je ne comprends pas, je suis bien "tanante." On fait des lois nouvelles--on parle anglais à la maison une heure par soir pour m'aider à l'apprendre. Durant les fins de semaine quand papa est à la maison, on parle français. C'est un compromis, mais ça évite un conflit entre moi et les deux institutions qui sont si importantes pour moi.

Je vieillis encore. On me dit à l'école que si je veux du succès dans la vie, il faut que je rejette mon français et que je maîtrise la langue anglaise. Personne ne va m'employer pour travailler dans les villes s'ils me découvrent un accent français. Je travaille fort pour maîtriser l'anglais. A l'école secondaire j'étudie aussi le français. J'apprends à dire "fenêtre" au lieu de "châssis" et "manteau" au lieu de "coat." J'apprends à lire et à écrire un peu. J'en sais assez pour me défendre.

Je reviens à la famille un peu--on n'encourage pas les jeunes femmes à continuer leur éducation. Les jeunes femmes doivent se marier à un bon homme et avoir une bonne grosse famille comme tous les bons parents catholiques franco-américains. La mère de famille donne toute son énergie à la famille. Moi, je suis têtue. Je ne veux pas être martyre. J'ai beaucoup d'énergie. Je dépasse les barrières de l'institution de la famille et je vais au collège. Je commence dans un petit collège dans une communauté franco-américaine. J'étudie l'écriture, la sociologie, les mathématiques, la littérature, et avec tout ça, je prends un cour de français. Le professeur de français a fait ses études dans de grandes universités célèbres aux Etats-Unis et en France. Il est bien intelligent--il peut faire de la belle prononciation de tous les mots français. C'est ça qu'il essaie de m'enseigner. Mais, je ne veux pas changer ma prononciation, je ne veux pas imiter ces sons gutturaux parce que je ne veux pas m'éloigner de ma famille et de mes amis. Ça fait 18 ans que je parle comme ça et je ne change pas! Maintenant ça fait presque 28 ans et je n'ai pas encore trop changé. Le professeur me dit que je parle mal le français et que je ferais aussi bien de l'oublier. Bon! J'abandonne le cours de français; je quitte le collège et je m'enregistre à l'université où il n'y a pas de Franco-Américains--au moins on n'en entend pas parler. Là, j'ai du succès. Ce qu'ils m'avaient dit dans les écoles était vraiment en oubliant mon français et ma culture et en maîtrisant l'anglais, je fais de belles études. J'obtiens le succès qu'ils m'avaient promis.

Il y a quelques années passées, j'ai découvert FAROG, à l'Université du Maine. C'est un programme franco-américain qui fait partie d'une institution qui a le plus mal servi les Franco-Américains--l'institution éducative. Un bon jour, j'entre dans le bureau de FAROG et je me sens très corsée. Je vois tous ces pauvres jeunes étudiants qui n'ont pas suivi les conseils offerts dans les écoles de leur communauté. Comment vont-ils s'avancer dans la vie? Mais, ils parlent tous français comme moi--à l'université--mon Dieu, qu'est-ce qui se passe? Ah bien, je me force; je leur parle; je les visite assez souvent; je lis des articles sur les Franco-Américains en anglais et en français; j'étudie la culture franco-américaine et ses problèmes. Les mois passent et je me sens de moins en moins serrée. Mon corset est détaché; je respire plus aisément, je me sens plus confortable dans ma peau. Je reprends mon nom de baptême--FRANÇOISE EVELYN PARADIS. Je suis revenue.

Cette histoire n'est qu'un exemple de la façon dont les institutions nous servent. Les institutions qui étaient autrefois contrôlées par les Franco-Américains--l'Eglise et l'école, ont bien servi les Franco-Américains dans le temps passé. C'était avant mon temps. Les Franco-Américains ne sont

pas à la tête de ces institutions aujourd'hui. Ces institutions n'ont pas servi à développer et à continuer la culture franco-américaine, comme on en parle ici, depuis l'après-guerre. C'est ça la réalité du présent.

Aujourd'hui, "l'Eglise ne se voit plus la gardienne de la survie," comme M. Santerre nous le dit. C'est comme ça que moi aussi je vois les choses. Les écoles sont sous le domaine de l'état. Les services humains-- les orphelinats, les hospices et les hôpitaux, sont aussi sous le domaine de l'état. Ces institutions emploient des travailleurs sociaux anglais parce qu'ils sont bien éduqués. Nos vieux, nos malades, et nos pauvres manquent de services parce qu'ils ne peuvent pas communiquer avec les travailleurs sociaux anglophones. Les plus jeunes parlent moins le français. Ils parlent anglais à leurs enfants pour ne pas les faire endurer les mêmes souffrances que leurs parents à l'école et dans la société américaine.

Il y a quelques années un programme bilingue a été commencé dans des écoles élémentaires, surtout au nord du Maine. C'est beau. Les enfants apprennent le français et l'anglais. Mais, leurs parents sont ceux à qui il faut donner de l'attention. Ils sont, comme moi, les produits du temps "très troublé et fougueux" non pas seulement dans la société américaine mais aussi dans la petite société franco-américaine. Ils sont les Franco-Américains qui veulent moins continuer les traditions de la culture franco-américaine comme on en parle ici.

La culture franco-américaine n'existe pas dans les institutions. Elle existe parmi les citoyens franco-américains--dans leurs familles et dans leurs communautés. C'est pour cette raison qu'au début j'ai dit que la famille est l'institution la plus importante pour les Franco-Américains. La famille est l'institution la plus importante parce que c'est dans la famille que la culture franco-américaine, qu'on parle toujours de faire revivre ou de préserver en préservant la langue française, existe. Quand on questionne l'existence de la culture franco-américaine, c'est parce qu'on ne fait pas partie de cette culture--c'est quand on est pris dans les institutions qui ne servent ni ne voient l'individu franco-américain ou la collective franco-américaine. C'est la famille qui a toutes les ressources dont les institutions ont besoin pour rendre service à l'individu franco-américain. C'est la famille qui a le personnel qui parle français et qui est la culture franco-américaine.

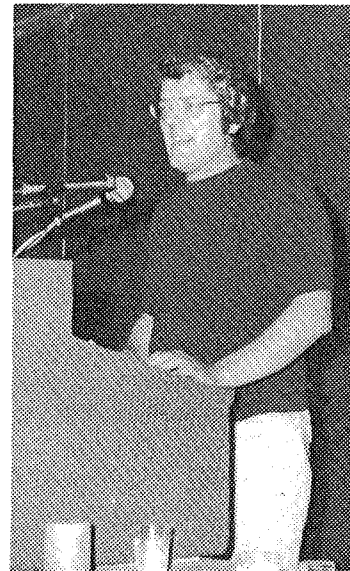
Il faut développer ce personnel. Les institutions pourront nous aider, ensuite ils pourront en profiter. Ce que je dis, c'est que pour traiter de la situation franco-américaine d'aujourd'hui, avec réalisme, il faut continuer à développer des programmes bilingues dans les institutions que je vous ai nommées. Il y a déjà trois de ces programmes (que je connais) dans l'état du Maine--FAROG, dont je vous ai parlé, qui donne des services aux étudiants. A l'hôpital psychiatrique de Bangor, il y a une salle pour les patients franco-américains où ils reçoivent les soins d'un personnel bilingue. Il y a aussi à l'université du Maine un programme d'entraînement pour les services humains, en gérontologie, ce qui est spécifiquement pour les adultes franco-américains qui n'ont pas eu d'autres

occasions de recevoir une éducation. Ce programme existe à trois endroits-- à Biddeford/Sanford, à Bangor et à Presque Isle, grâce à des fonds du gouvernement fédéral. Les diplômés de ce programme peuvent rendre service aux vieillards franco-américains dans les hospices, les hôpitaux et les agences de services humains.

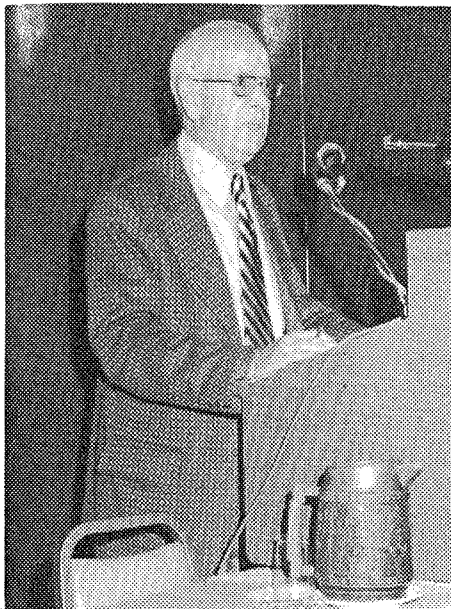
Ce sont des programmes comme ceux-ci qu'il faut développer pour les institutions. Les institutions ne le feront pas parce qu'elles n'ont pas de personnel franco-américain. Des programmes comme ceux-ci font contact avec l'individu, la famille, et les communautés. Ce sont des programmes qui servent vraiment les Franco-Américains et ce sont des programmes qui devraient faire partie des institutions qui n'ont pas jusqu'ici tellement bien servi les Franco-Américains.



Msgr Adrien Verrette, Rév. Clarence d'Entremont



Normand Dubé



François Martineau



Gérard Roubichou, Michel Pipyn, Françoise Paradis, Madeleine Giguère, Marcel Bellemare



Estelle Dugas, Phyllis Hagel, Bernard Théroux



Rév. Clarence d'Entremont

**UNE RENAISSANCE EST-ELLE POSSIBLE,
DANS LE CADRE DE NOTRE LANGUE
ET DE NOTRE CULTURE?**

Thomas Landry, o.p.

Voici donc la question à laquelle il faut tenter maintenant de répondre: "Une renaissance est-elle possible dans le cadre de notre langue et de notre culture?"

Pour qui essaie de saisir la dialectique de ce colloque telle qu'elle se révèle dans le titre général du colloque lui-même ainsi que dans les énoncés des divers travaux qui y sont présentés, il semble bien qu'à la question posée: une renaissance est-elle possible dans le cadre de notre langue et de notre culture?, les organisateurs aient voulu ou au moins espéré une réponse affirmative: Oui, dans le cadre de notre langue et de notre culture, une renaissance est encore possible. Voyez plutôt. Le colloque, dans son entier, porte sur les Franco-Américains: "La promesse du passé et les réalités du présent." La conférence d'ouverture: "Qui sommes-nous? Pourquoi sommes-nous ici? Que voulons-nous?" Suivent les intitulés que voici: "Après trente ans"; "Vieilles photos, documents pour mieux connaître la vie quotidienne des Franco-Américains"; "Les Franco-Américains et la société pluri-ethnique américaine: stratégies d'hier et conséquences d'aujourd'hui"; "L'individu franco-américain et les institutions qui le servent." Et c'est là que s'insère notre question: "Une renaissance est-elle possible dans le cadre de notre langue et de notre culture?" Viennent ensuite deux conférences dont les titres sont pour moi très significatifs: "Les Franco-Américains eux-mêmes veulent-ils d'une renaissance culturelle?"; enfin, "Notre évolution humaine." Comment pourrions-nous nous demander, au cours de ce colloque, si les Franco-Américains eux-mêmes veulent d'une renaissance culturelle, à supposer que cette renaissance ne fut pas possible? A quoi servirait-il de tenter de décrire notre "évolution humaine" si celle-ci devait se faire dans le sens de la mort, de l'assimilation totale et inévitable, plutôt que dans le sens de la vie, d'une vie renouvelée, encore plus chargée de valeurs humaines que celle d'autrefois? Il devient donc clair que les responsables du colloque s'attendent à une réponse affirmative à la question posée: "Une renaissance est-elle possible dans le cadre de notre langue et de notre culture?" Or, il se fait que personnellement, j'abonde dans ce sens. Oui, je crois vraiment qu'une renaissance culturelle française est encore possible chez les Franco-Américains, compte tenu "du cadre de leur langue et de leur culture." Autrement, j'aurais déclaré carrément que non, ce qui ne vous aurait obligés ni à me croire ni à me suivre...

Seulement, permettez-moi de vous dire dès le début, mais sans vouloir offenser personne, que je trouve la question ambiguë et susceptible de différentes interprétations: Une renaissance "culturelle", bien entendu, "pour les Franco-Américains", bien entendu encore, voilà le sujet à traiter. Renaissance! Renaissance! Il y eut donc une certaine vie franco-américaine dans le passé, laquelle est morte ou tout au moins est en train de mourir à l'heure présente, serait capable de renaître cepen-

dant, advenant une conjoncture favorable à sa "renaissance." Renaissance franco-américaine implique donc nécessairement vie franco-américaine ancienne, fin ou mort de celle-ci, et vie franco-américaine nouvelle. Une telle "renaissance" est-elle possible? Remarquons pour l'instant qu'il y a possibilité théorique ou absolue, et possibilité pratique et relative. Une chose peut être possible en soi sans l'être pour autant dans la réalité des faits. Lorsque nous parlons de "possibilité" dans les affaires humaines, il s'agit toujours de possibilité pratique, relative et conditionnée: "cela dépend de..." Chez les Franco-Américains comme chez tous les groupes ethniques de la terre.

Enfin, une telle renaissance, culturelle et franco-américaine est-elle possible "dans le cadre de notre langue et de notre culture?" C'est ici surtout que je perds mon pauvre petit latin et français...! "Le cadre de notre langue et de notre culture": a-t-on voulu imbriquer ici deux réalités bien distinctes, à mon sens, quoique complémentaires? D'une part, la condition, l'état de notre langue et de notre culture franco-américaines, ou simplement américaines, d'autre part, les institutions à l'intérieur desquelles le Franco-Américain d'aujourd'hui peut tenter de vivre ce qui lui reste de vie franco-américaine, ces institutions servant de structures et de cadres dans lesquels on peut retrouver une certaine langue française et une certaine culture française qui sont celles du Franco-Américain contemporain! Si c'est là l'idée signifiée par "dans le cadre de leur langue et de leur culture," la question devient, à mon sens, la suivante: Avec ce qui reste de langue et de culture française chez les Franco-Américains à l'heure présente, est-il possible d'en faire jaillir une "renaissance" qui serait dans la continuité de ce que nous avons déjà? Ou bien faut-il mourir à ces institutions, à ces structures, à ce "cadre" devenue "carcan" et renaître à une vie française nouvelle avec cadres, structures et institutions nouveaux? Ceci est-il possible?

Je répondrai en vous décrivant une renaissance franco-américaine que j'estime ni possible ni souhaitable, puis, en second lieu, en vous décrivant une renaissance que je crois au contraire et possible et souhaitable. Je terminerai en vous disant brièvement à quelles conditions essentielles cette renaissance possible et souhaitable pourra se réaliser et le beau défi que cette nouvelle aventure représente pour les Franco-Américains de bonne volonté, surtout pour ceux de demain.

Une renaissance franco-américaine ni possible ni souhaitable

Une tentative de renaissance franco-américaine que je considérais comme tout à fait inopportune, impossible et impraticable serait celle qui tenterait tout simplement de réincarner la vie de nos ancêtres ou Français ou Canadien-Français ou tout bonnement Franco-Américains depuis leur implantation aux Etats-Unis il y a un peu plus de cent ans. Tout effort pour revenir "au bon vieux temps" où l'on parlait français d'abord à la maison, à l'église, à l'école, en société, dans nos associations, me paraît absurde et contre nature. Les fleuves ne remontent pas à leurs sources; on ne met pas de vin nouveau dans de vieilles outres, personne ne rentre dans le sein de sa mère, et la vie franco-américaine, si elle

doit "renaître," puisqu'elle est morte ou en train de mourir, ne peut pas être coulée dans de vieux cadres, de vieilles structures, de vieilles institutions.

Tout cela a été bon, bienfaisant et producteur de vie française pendant longtemps chez les Franco-Américains. Mais c'est de moins en moins le cas et parfois ce n'est plus du tout le cas.

J'ai l'impression très nette que le Franco-Américain d'aujourd'hui est en train de perdre l'identité très simple qu'il avait autrefois: désormais il est américain avant tout, pas nécessairement catholique, voire pas même nécessairement chrétien, et français, sûrement pas en premier lieu, mais au plus, en second. J'ai l'impression aussi que ses institutions ne secrètent plus de vie française ou, si oui, pas en premier, et que ces mêmes institutions sont vouées à en secréter de moins en moins. Des indices de tout ceci? Le français est à peu près inexistant dans les jeunes foyers: il demeure inconnu de l'enfance et de la jeunesse franco-américaines; il y a tendance généralisée, et qui semble irréversible, à tout angliciser en toutes nos institutions franco-américaines, qu'elles soient d'ordre économique, politique, social, culturel et religieux, le français devenant langue adventice, encore permise ici et là, mais rarement utilisée, sauf par les personnes âgées. Et encore! A mon avis, nous sommes rendus au point où nos dernières formules de vie franco-américaine savamment élaborées il y a trente ans sont périmées, ne correspondent plus à la réalité et devraient être profondément révisées. Il en résulte que toute tentative de relancer notre vie franco-américaine selon ces formules, valables en leur temps mais non pour aujourd'hui, est vouée d'avance à l'échec et toute "renaissance" de ce style de vie devient impossible.

Mais alors, ceux qui ont vécu de ces formules et qui en vivent encore, faut-il les ignorer et les laisser tout simplement pour compte? Bien au contraire! Qu'ils continuent de vivre leur vie française et franco-américaine de leur mieux, qu'ils conservent toutes les valeurs françaises dont ils sont les dépositaires, qu'ils s'efforcent d'accepter la situation franco-américaine présente telle qu'elle est, qu'ils se tournent résolument vers l'avenir et préparent les voies à ceux qui auront à prendre la relève de la vie franco-américaine de demain, qu'ils se mettent à la disposition de ceux-ci au lieu de leur mettre des bâtons dans les roues. Surtout pas de fuites batailles d'arrière-garde, pas de dolorisme malsain, pas d'attitude inspirée par d'horribles apophtegmes comme celui-ci: "après moi, le déluge!" "qu'ils se débrouillent!" La vraie fidélité ne consiste pas à faire mourir la vie avec soi: elle consiste, au contraire, à croire que la vraie vie continue après soi et à préparer cette nouvelle vie dans toute la mesure de son possible.

Une "renaissance" franco-américaine qui ne serait qu'un double de notre vie franco-américaine d'autrefois, passée et dépassée, me paraît être un mythe impossible, indésirable et irréalisable pour tout vrai Franco-Américain d'aujourd'hui.

II. Renaissance franco-américaine possible et souhaitable

Par contre, je crois à la possibilité d'une authentique "renaissance" franco-américaine dans un avenir pas trop éloigné, d'une renaissance franco-américaine qui soit non seulement possible, mais encore souhaitable et réalisable.

En premier lieu, ce qu'il y aura de commun aux deux vies impliquées dans toute "renaissance" est ce que nous appelons le "français": le français dans l'ancienne vie franco-américaine, le français dans la nouvelle vie franco-américaine à laquelle nous serons nés. Le français, grand analogué, le français dénominateur commun aux Francos d'hier et à ceux de demain. Mais quelle différence de l'ancien régime franco-américain au nouveau!

En deuxième lieu, pour le Franco-Américain de demain, le vieil axiome restera plus vrai que jamais: toute langue est en fonction d'une culture et cette culture est en fonction de la vie, de la vie humaine, de la vie humaine vécue, vraie, réelle. Toute renaissance franco-américaine pour être possible et valable, devra donc tenir compte des exigences de la vie réelle des Francos, car ces exigences de la vie réelle pour eux demeureront prioritaires même par rapport à la culture française, donc même par rapport à la langue française. Or la vie réelle des Franco-Américains de demain se déroulera dans un contexte, dans un milieu économique, politique, social, culturel et religieux américain, américain avant tout. Cette priorité dans sa vie franco-américaine continuera d'être pour le Franco-Américain de demain inviscérée au plus profond de son être de Franco et constituera toujours une priorité qu'il lui faudra absolument accepter.

Il en résultera nécessairement que sa langue première sera l'anglais ou l'américain et le français, sous quelque forme que ce soit, sa langue seconde, mais sa langue seconde privilégiée; il en résultera aussi que sa culture première sera la culture américaine, que la culture française sera sa culture seconde, mais sa culture seconde privilégiée; il en résultera enfin que sa vraie vie sera la vie américaine d'abord, sa vie française devenant, si j'ose ainsi m'exprimer, sa vie seconde, mais sa vie seconde privilégiée. D'où également cette autre conséquence inéluctable: la synthèse vitale de toutes les valeurs américaines et françaises que comportera la vie réelle du Franco-Américain de demain devra se faire en intégrant sa vie française à sa vie américaine et non en essayant d'intégrer sa vie américaine à sa vie française. S'il vivait en France, ce serait le contraire; il devrait intégrer sa vie américaine à sa vie française. De fait, il vivra aux Etats-Unis et probablement en "Nouvelle-Angleterre" par dessus le marché!

Ces perspectives dûment acceptées, une renaissance franco-américaine, faite d'un culte renouvelé pour "le français": langue, coutumes, tradition, histoire, culture, vie, communications et échanges, devient éminemment souhaitable pour le Franco-Américain de demain, pour toutes sortes de raisons d'ordre patriotique et d'ordre humain.

Vie franco-américaine renouvelée, semblable à l'ancienne en ce qu'elle sera française comme celle d'avant la "renaissance", tout à fait différente par ailleurs en certaines de ses caractéristiques et surtout dans ses cadres, ses structures et ses institutions.

La vie française des Franco-Américains de demain sera promue beaucoup plus par les laïques que par les prêtres, les religieux et les religieuses; elle sera beaucoup plus détachée des institutions ecclésiastiques catholiques comme la paroisse et l'école paroissiale si celle-ci subsiste encore; elle sera beaucoup plus le fait d'une élite, d'un petit nombre, si l'accent est mis sur la récupération et l'utilisation de la langue française, mais beaucoup plus le fait de la masse dirigée par ses nouvelles élites, si l'accent est mis plutôt sur la culture et la mode de vie française, dans ce travail de renaissance franco-américaine. Il faudra, pour y arriver, créer tout un ensemble de cadres, de structures et d'institutions nouvelles et, à la longue, mobiliser toutes nos institutions existantes pour réussir ce nouveau départ.

III. A quelles conditions cette renaissance franco-américaine pourra-t-elle s'effectuer?

Mais tout ceci est-ce possible? Est-ce faisable? Oui, je le crois de tout mon coeur. A condition que les Franco-Américains d'aujourd'hui trouvent chez eux les hommes (et les femmes) qui croient vraiment à cette renaissance possible, qui la désirent et la veulent, et qui, ensemble, y travaillent de tous leurs talents et de toutes leurs énergies.

Ils devront eux aussi, comme nous autrefois, commencer par définir l'idéal historique concret selon lequel les Francos de la fin de ce 20e siècle doivent organiser leur vie pour que celle-ci soit américaine et française; ils devront faire le dénombrement aussi exact que possible des effectifs franco-américains; ils devront s'efforcer enfin d'unir tous les Franco-Américains dans la poursuite méthodique et cohérente de ce nouvel idéal de vie entrevu comme celui qui leur convient à ce stage du déroulement de leur histoire.

Ces hommes nouveaux devront ensuite créer les institutions nouvelles qui seront nécessaires au succès de cette renaissance. Ils devront en même temps travailler à infléchir l'orientation de toutes les institutions franco-américaines existantes vers l'accomplissement de cette nouvelle destinée, en se faisant comprendre et en se faisant accepter de ceux qui dirigent ces institutions présentement. Ceux-ci, à leur tour, devront s'efforcer de comprendre et d'accepter ceux-là. Savoir aussi, le moment venu, céder leurs places à ceux-là...

En accomplissant leurs très difficiles tâches, ces hommes nouveaux devront sans cesse respecter les lois essentielles de tout ajustement, de toute adaptation sociale, valable et bienfaisante: d'un oeil, retourner aux sources, aux origines de la vie à renouveler, de l'autre oeil, voir clairement le nouveau contexte humain dans lequel cette vie doit reprendre et continuer. Concrètement, les bâtisseurs de l'ethnie franco-

américaine de demain devront à la fois avoir les deux yeux braqués d'une part sur les sources françaises, canadiennes-françaises, québécoises, acadiennes et franco-américaines de leur vie, d'autre part, sur le nouveau contexte économique, politique, social, culturel et religieux dans lequel cette vie doit évoluer. Inventer à partir des deux, les structures, les cadres, et les institutions dans lesquels cette même vie franco-américaine pourra s'épanouir.

Enfin, ces chefs de demain devront savoir se faire aider. Accepter de se faire aider par les gouvernements qui représentent l'Etat: gouvernements de leur propre pays, les Etats-Unis, de la France, du Canada, du Québec. Accepter de se faire aider par tous les organismes qui ont pour mission de promouvoir l'épanouissement de la personne humaine dans les cultures et les ethnies vivantes du monde--du monde français en ce qui nous concerne. Accepter de se faire aider enfin par les individus et les institutions du groupe qui pourraient vraiment apporter quelque chose à leur effort de renaissance franco-américaine. Qu'ils la fassent cette renaissance, qu'ils commencent par compter sur eux-mêmes pour l'accomplir, mais qu'ils ne commencent pas par opposer un refus global à ceux qui pourraient eux aussi servir!

Dans le déroulement historique de la vie des Franco-Américains, je dis donc que nous sommes arrivés à une nouvelle étape qu'il nous faut franchir correctement. Le moment de la relève est ici. Acceptons que d'autres mains plus jeunes, plus fortes, plus expertes saisissent le flambeau de la vie franco-américaine, le portent haut pour que tous les Francos puissent le voir et le portent fièrement pour que tous les Francos se laissent entraîner dans le sillage de sa lumière.

En guise de conclusion

Et voilà, me semble-t-il, le grand défi de l'heure pour l'élite franco-américaine d'aujourd'hui. Pour que "Franco-Américanie" continue, il faut que les jeunes de 40, de 30, de 20 ans y voient. Voilà leur défi. Il est de taille! Mais il faut, en même temps que nous de 50, de 60 ans et plus les laissions faire et leur aidions, s'ils ont besoin de nous. Voilà notre défi, à nous. Il est aussi de taille.

Pour qu'il y ait d'authentiques Franco-Américains demain en Nouvelle-Angleterre et ailleurs en ce merveilleux pays, sommes-nous capables, et les uns et les autres, de cet effort, de cette audace, de ce renoncement et de ce vouloir commun? Je le crois de tout mon être franco-américain, car, et les uns et les autres, nous sommes capables de cette noblesse d'âme, si américaine à la fois et si française!

Commentaire de *Normand Dubé*

Il me semble que je suis un trait d'union entre la vieille garde et la nouvelle garde. J'ai reçu le texte du Père Landry mardi soir; alors, malheureusement, je n'ai pas eu le temps d'écrire des notes bien finies. J'ai écrit quand même quelques paragraphes. J'ai relu ces paragraphes et je me suis dit: "Ça ne marche pas."

Mais j'ai eu un certain avantage. J'avais lu le livre du Père Landry où vraiment, on voit l'évolution d'un homme, d'un Franco-Américain. En relisant son discours, je me suis dit: "Eh bien, le Père Landry n'aurait pas pu dire autre chose que ce qu'il a dit. Le Père Landry, il me semble, a décrit, ou plutôt, a écrit un discours justement comme on ne donnerait à une grande conférence pour les fraternités franco-américaines où on disait quelque chose. Mais, en sortant de la conférence, on se rappelait peut-être comment cela avait été dit plus que qu'est-ce qui avait été dit. Parce que, je crois, et je m'excuse Père Landry, puisqu'il faut que je joue le rôle du diable, il me semble qu'il n'y a pas quelque chose de concret. Il me semble que c'est un discours qu'il aurait fallu prononcer il y a dix ans ou quinze ans.

Dans le fond, je crois que le Père Landry nous dit: "Eh bien, il faut rester Franco-Américains." J'ai essayé de trouver dans son discours le gros maudit "COMMENT"; le gros maudit "COMMENT." J'ai essayé de trouver dans son discours le gros maudit "POURQUOI." Et je vous avoue qu'en trait d'union, je ne l'ai pas trouvé.

Je ne change pas de sujet. J'avais dans mon idée cinq ou six introductions. Puis, voilà que je me suis décidé tout simplement de m'introduire en trait d'union entre le Père Landry et ce que j'avais un peu à dire. Et je vais commencer tout simplement par une petite lecture. Vous connaissez tous La Fontaine? "Les animaux malades de la peste"? Vous savez tous que La Fontaine était un peu voleur? La plupart de ses idées, il les avait volées des Grecs. Eh bien, moi aussi je suis un peu voleur. Je ne suis pas La Fontaine, mais parfois, j'écris et j'écris quelques fables. J'ai volé une idée; c'est une idée que j'ai trouvée dans un texte anglais. Quelque chose d'américain si vous voulez. Cependant, moi, je l'ai écrite en français; en français franco-américain, et pour les Franco-Américains d'une certaine région, à un certain niveau d'âge et à un certain niveau culturel. Cela s'appelle "LA LOI COMMUNE." Imaginez que vous êtes dans la sixième année à l'école, et puis, c'est ce que vous avez à lire. Il y a un mot dans le texte, "Caribou." Ce n'est pas l'animal; c'est un petit village non loin de chez nous. C'est Caribou, Maine. Il s'agit ici de chats et si vous n'êtes pas trop loin de moi, vous pouvez voir l'illustration où il y a un gros chat. C'est un Persan, une espèce de chat; et puis, il y a d'autres chats. Donc "LA LOI COMMUNE":

Un chat, Persan bleu de Caribou,
Dit un jour aux sages de la colline,
"Je vous ai rassemblés, chers matous,
Pour s'éclairer sur les lois félines.
Que chacun parle la vérité."

Grande pause.

Force ronrons de par la colonie
Comme si on voulait le rassurer.

La cause?

"Que chacun relève le grave défi,"
Ronronna le chef d'un ton plus doux.

"Soyons tolérants pour un moment.

Parlez du fond du coeur. Que pensez-vous

Que pensent les autres du comportement:

C'est bien que les félins grimpent les arbres?"

Emoi tranquille parmi les confrères.

Du premier au dernier déclarèrent:

"Toutes raisons contraires sont macabres.

Les arbres sont faits pour être grimpés.

Tous les chats sont d'accord."

Et, on égratigna la loi.

Matou poursuit leur sort.

"Maintenant, parlons chacun pour soi.

Pensez-vous que c'est bien de grimper

L'écorce des pins, des peupliers,

Des ormes, des saules ou des érables?"

Du moins connu au plus notable,

On écrit le conseil de sa foi.

Pour certains, c'est "Oui,"

Pour d'autres, c'est "Non."

Pour les plus hardis,

"Il faut des raisons."

Les jugements étaient aussi divers

Que les valeurs se disaient contraires.

Miaulage.

Chiâlage.

Les chats confus se sont dispersés

Chacun vers leur petit recoin,

Le Grand Matou ayant éprouvé

Peu en commun chez les félins.

Le récit ne donne pas de directions, voyez-vous. Cela décrit tout simplement une situation dont, peut-être, nous avons eu l'expérience depuis plusieurs années. On essaie toujours d'écrire la loi commune. La loi commune, c'est lorsque l'on parle pour les autres. Mais, dans le fond, est-ce que l'on voudrait laisser les jeunes, les gens un peu plus âgés, les gens un peu moins âgés, les vieillards, parler pour eux-mêmes, nous décrire ce qu'ils veulent? ...tant au point de vue de la culture qu'au point de vue de la langue?

La langue française aux Etats-Unis, en Nouvelle-Angleterre, ça n'a

jamais dépendu des Franco-Américains. Cela n'a jamais dépendu du groupe ethnique. Ça s'est adonné qu'il y ait eu un groupe ethnique franco-américain qui parlait français. Et que ce groupe ethnique parlait cette langue française dans plusieurs institutions. Aujourd'hui, ces institutions existent tant bien que mal; certaines sont mortes. Mais voyez-vous, le groupe franco-américain en tant que langue et culture, il faut qu'il s'adapte à la situation. Ça fait des années que l'on dit ça. Il faut s'adapter à la situation, pour parler français; il faut s'adapter, il faut s'adapter, il faut s'adapter.

Qu'est-ce que c'est "s'adapter?" Eh bien, il y a des régions géographiques où il y a des concentrations de population franco-américaine. Il y a une certaine adaptation qui se fait là. Peut-être que dans la situation familiale, on peut parler français. Peut-être que dans certaines affaires, dans certains commerces, on peut parler français. Peut-être qu'à la frontière, on peut encore parler français--parce qu'on se marie à des gens qui parlent encore français. Il y a d'autres endroits où la situation est différente. Il y a des groupes de Franco-Américains qui sont un peu plus éloignés de la frontière. Ils sont un peu plus près d'un grand groupement anglophone, ou italien, ou portugais, ou bien, je ne sais quoi. Et eux, leur métamorphose, leur évolution, ou leur adaptation, va se faire un peu différemment.

Mais il faut que nous précisions, non pas seulement comment nous voulons exister; il faut que nous précisions ce que nous voulons contribuer. Qu'est-ce que c'est que nous voulons laisser, s'il y a quelque chose à laisser?

On parle d'héritage vivant; c'est bien beau. Mais qu'est-ce que c'est que nous voulons que nos enfants héritent ou bien que la communauté hérite ou bien que les anglophones héritent? A un moment donné, on était dans les écoles paroissiales. En tant que Franco-Américains, on n'écrivait pas nos textes, parce que c'était fait au Canada ou en France. Maintenant on est plutôt dans des écoles publiques. Eh bien, on n'écrit pas encore nos textes, parce que ce sont des anglophones qui les écrivent.

Mais, alors, de quoi s'agit-il? Qu'est-ce que c'est que nous voulons que, dans les écoles publiques, on laisse qui soit un peu de nous; un peu de notre humanité à nous? Que ce soit une humanité bilingue, ou une humanité internationale, ou une humanité locale, est-ce que nous avons quelque chose à partager? Est-ce que vous comprenez la langue que vous avez et là, je dis VOUS parce que moi, il me semble, que moi, je la comprends un "petit brin." Assez pour continuer à vivre pour quarante ans puis être satisfait.

Parce qu'il me semble que chaque jour, je m'efforce dans ma communauté, n'est-ce pas, ou dans ma région de dire: "il y a un peu de moi, là, que je voudrais que les gens comprennent," qu'ils soient anglophones ou francophones,--ma langue. Et pour certains ici, je vais répéter certains exemples que je donne toujours: "eh bien, ouais, la maudite langue," bien, le français, premièrement, il faut se mettre dans la tête que ce n'est

pas facile. C'est dur. Et puis s'il y a des gens qui ne veulent pas l'apprendre, c'est parce qu'ils sont paresseux. Et ils ont le droit d'être paresseux. Ils ne veulent pas l'apprendre? Eh bien, ça marche. Ils ont des raisons. C'est trop dur. Ou bien ils ne veulent pas s'associer à une certaine identité francophone. Mais, malgré eux, moi, j'aimerais les aider à comprendre. Qu'est-ce que c'est qu'ils rejettent? Parce que vous savez qu'il ne s'agit pas nécessairement de comprendre seulement ce qu'on accepte mais il faut essayer de comprendre ce que l'on rejette. Sans quoi c'est difficile de rejeter quelque chose que l'on ignore. Alors, je donne de petits exemples comme: Eh bien, vous savez tous, vous avez longtemps prononcé un "â" franco-américain; ce n'est pas bien beau, ce n'est pas bien beau, il y a des "a"; et puis, on fait des observations qu'il s'agit de gars qui veulent rejeter ou qui veulent accepter la langue, on fait des observations et puis on s'aperçoit tout à coup que le Franco-Américain prononce des "o" puis il prononce des "a"; des "a" qui sont aussi beaux que ceux des Français de la France; et puis il y a aussi des "â"...ça, c'est un petit peu de nous-autres. C'est à nous-autres, ça. Et puis les autres, les Anglais, s'ils pouvaient comprendre cela, peut-être qu'ils nous aimeraient un peu plus. On a un esprit créateur, nous-autres. On a inventé des choses. On n'est pas ignorants, on a inventé des choses. Peut-être d'une façon naturelle, si vous voulez.

Alors, ceux qui ont commencé à vouloir rejeter la langue, ils reconsidèrent maintenant ce qu'ils voulaient rejeter. Et puis, on s'aperçoit petit à petit des motivations pour l'appréciation de la langue, ou pour vouloir bien parler ou bien se maintenir à un certain niveau de "skills", parce qu'il y en a.

Moi, j'ai six enfants: il n'y en a pas un seul qui parle français. Je n'ai pas honte de le dire, moi, qui suis franco-américain. J'ai six enfants et il n'y en a pas un seul qui parle français. Mais, ils ont un certain niveau de langue française; parce que nous-autres, on parle français à la maison, ma femme et moi. Puis cela arrive. Et mes enfants l'entendent dans la communauté. Ils ont une appréciation de ceux qui le parlent, de ceux qui sont franco-américains; et eux, ils s'identifient à ces Franco-Américains; ils ne les rejettent pas. Ils sont des Franco-Américains différents. Des fois, j'y pense; des fois, ça me brise le coeur, ça me tiraille.

Mais, à un moment donné peut-être, un ou deux ou trois de ces enfants-là vont se décider d'apprendre la langue...ou de voyager en France. Les deux plus vieux parlent déjà de voyager en France. Puis, ils sont franco-américains quand-même, mais ils vont devenir plus franco-américains parce qu'ils vont comprendre pourquoi. Qu'est-ce que c'est que ça mange... qu'est-ce que c'est que ça dit...pourquoi on dit ça comme ça...qu'est-ce que ça fait le dimanche, le samedi et le vendredi, les Franco-Américains? Il faut en arriver à se définir; définir nos comportements; et c'est là qu'on arrive au concret. Ce n'est pas dans l'abstrait que l'on va se maintenir, ou qu'il va y avoir une survivance. Il ne s'agit pas de mort ou de naissance. Il s'agit de continuer.

Une renaissance a plusieurs formes. Une renaissance, c'est une révolution, une évolution, une métamorphose, c'est une méditation, une contemplation. C'est tout ce que vous voulez, une renaissance. Mais ce n'est pas une mort et ce n'est pas une naissance. Une naissance n'a pas de passé, une mort n'a pas de futur. Une renaissance a un passé et un futur, je suppose. Alors dans le concret, je crois qu'il y a des possibilités.

Au point de vue linguistique, les Franco-Américains qui veulent devenir des Franco-Américains, ils peuvent étudier la langue qu'ils ont et ils peuvent faire une contribution, n'est-ce pas, à partir d'une certaine conscience de ce qu'ils ont. Au point de vue de la culture... il y a aussi la possibilité de faire une contribution à partir d'un certain inventaire.

Deuxièmement, il y a aussi la possibilité d'une renaissance dans le cadre présent ou des structures américaines présentes. Vous avez entendu Françoise Paradis ce matin et vous allez en entendre parler d'autres. Vous avez entendu Irène Simano; elle n'a pas trop parlé du Project FACTS...le programme à la télévision qui a débuté au mois de septembre, je crois, et c'est un programme bilingue, en français et en anglais, pour nos enfants américains. Et le point de vue, c'est un point de vue franco-américain; pour que l'on apprenne à s'apprécier soi-même et que les autres aussi apprennent à nous comprendre et à nous apprécier.

Il y a plusieurs structures dans lesquelles on peut fonctionner. Et moi, je suis un peu comme Saint-Exupéry; à moins que l'on ait vécu un roman, il ne faut pas l'écrire. Mais si on a vécu quelque chose, il faut l'écrire. C'est un moyen de le communiquer aux autres. Cependant, ce n'est pas le seul moyen. Il y a des gens qui sont acteurs...on en a vu hier soir. Eux, ils peuvent communiquer par moyen du théâtre--faire de la planche, c'est ça? Et il y en a d'autres qui doivent s'y prendre autrement--ma femme, par exemple, est sur un comité au niveau de l'état, imaginez-vous, pour le "Family Planning." Mais qui d'autre, qui d'autre que des dames avec des enfants peuvent parler de "Family Planning?" Elle est là parce qu'elle donne le point de vue franco-américain. Non pas parce qu'elle veut le donner, mais parce que quelqu'un veut le savoir. Alors, voilà un cadre dans lequel elle peut fonctionner. Moi, j'ai fait partie d'un groupe, d'un comité qui s'appelle "New England Association on Discrimination in Testing" (vous savez qu'on remet en question le "testing," "le standardized testing"...pour l'ajuster au point de vue des groupes minoritaires). Et alors, parce que j'étais franco-américain, on me voulait sur ce comité-là et il y avait un Indien (il y a vingt ans on aurait dit que c'est un "sauvage" mais aujourd'hui on dit que c'est un "Indien"); il y avait aussi un noir. Et bien, si on fait partie de ces groupes-là, on se fait connaître, on se fait comprendre par les gens.

Remarquez ce qui se passe...on apprend à se connaître un peu mieux aussi...à se définir un peu mieux. On n'est pas totalement défini, on n'est jamais défini.

Commentaire de *Paul Paré*

Je veux faire une petite confession au sujet de ma réaction au discours du Père Landry. J'étais prêt même avant d'avoir lu un mot, d'avoir une réaction négative. Et ça, c'est peut-être typiquement jeune, typiquement franco-américain, je ne sais pas, mais j'étais très prêt, très prêt d'avoir une réaction négative. Pourquoi?

Bien, premièrement, j'ai vu sur le programme du colloque "(REV.)", entre parenthèses. Donc, c'est un prêtre. HMMM! Comme tout le monde, il y a du bon monde et il y a du moins bon monde, il y a de bons prêtres et il y a de moins bon prêtres. Et puis, ça me faisait peur; donc, ça me mettait sur la défensive. Ensuite j'ai vu l'annonce "Thomas Landry." Depuis que je m'intéresse aux choses franco-américaines (il n'y a pas tellement longtemps), depuis que je fais des recherches et que je lis tout ce que je peux trouver (puis que j'essaie de rencontrer autant de gens que je peux), le nom Thomas Landry est toujours là; un mur, un monument, une fondation. Et puis, surtout, lorsqu'il a été introduit et on lisait décoration après décoration, comité après comité, mérite après mérite, et tout ça...ça fait peur. Et puis ça représentait, pour moi, le personnage Thomas Landry, prêtre: tout ce qu'il y avait de la vieille garde.

Aussi le fait que le discours était en retard. Il ne m'est arrivé que mardi; ça ne m'aidait pas à préparer une réaction négative. Lorsque je l'ai finalement reçu, (je vous le pardonne), j'ai commencé à lire le discours et ça ne m'a pas encore aidé de voir pendant les trois premières pages une explication de la question du titre de la conférence. Il y en a trois pages! Va-t-il finir par y répondre, à cette question? Alors, j'étais très, très prêt à être négatif. Vous pouvez donc vous imaginer comment j'ai été surpris quand je l'ai lu tout au bout. Normand Dubé a raison jusqu'à un certain point lorsqu'il dit que c'est un discours dans le style qu'on aurait donné il y a très longtemps, quand la manière de le dire était aussi importante sinon plus importante que ce que l'on disait.

J'ai ainsi vu mon rôle de réacteur, de commentateur: essayer de prendre les phrases et les mots qui m'ont frappé au coeur et puis les répéter pour souligner ce qu'il a dit (et puis certainement je ne pourrai jamais le dire comme il l'a dit). Les phrases comme "tout effort pour revenir au bon vieux temps me paraît absurde et contre nature"...je n'aurais jamais pensé que j'aurais entendu le Père Thomas Landry dire ça. Lorsqu'il parle à ceux qui veulent continuer à être Franco-Américains de la vieille garde: "qu'ils s'efforcent d'accepter la situation franco-américaine présente telle qu'elle est...qu'ils se mettent à la disposition de ceux-ci au lieu de leur mettre les bâtons dans les roues." Ça fait dix ans que j'ai l'impression qu'on nous met les bâtons dans les roues. C'est la première fois que je vois quelqu'un qui le dit. "Surtout pas de future bataille d'arrière-garde." Ces paroles-là, je peux les dire. Claire Bolduc peut les dire. Richard Santerre peut les dire; on s'attend à ce qu'on les dise. Mais lorsque c'est quelqu'un comme le

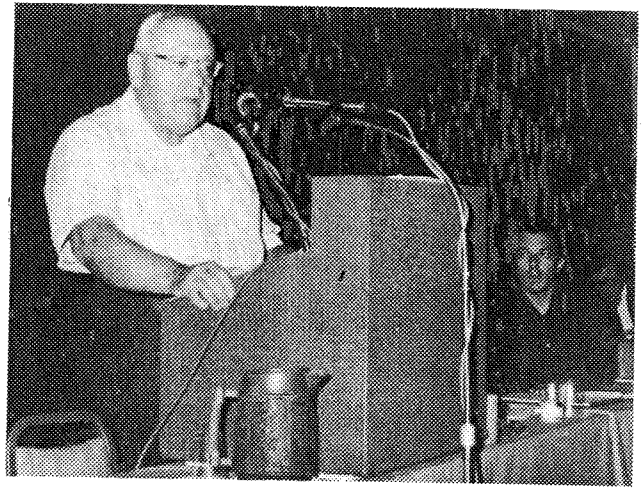
Père Thomas Landry qui les dit, moi je trouve que c'est un phénomène extraordinaire. Il y a donc beaucoup d'espoir!

Ensuite il parle de vie, il parle de langue, de culture, mais surtout il revient sur le mot VIE. Et la vie réelle des Francos, pas la vie qu'on s' imagine; et là, j'ai pensé, bon, on va être trente, quarante, cinquante ans dans une petite salle; je voyais cela d'avance... les Chevaliers de la Table Ronde...et puis "It doesn't count." Les portes fermées. L'ELITE. Mais la vie réelle, est-ce qu'elle est ici? Je ne pense pas, moi, je ne pense pas "pantoute." Non, c'est ça que je trouve très important là-dedans. La vie réelle, le peuple, le mot avec lequel je fais tellement peur à des gens, le PEUPLE. Combien d'entre nous avons passé cinq minutes depuis dix ans dans une usine pour parler au "lunch break" avec des travailleurs de "shoe-shops"? Est-ce qu'on a arrêté les "waitress" qui nous parlent français? Est-ce qu'on leur a parlé, posé des questions comme: "Voulez-vous la langue française? Ça vous dit-il quelque chose?" Le conducteur d'autobus? Les Franco-Américains là, là, pas "icitte"? Est-ce qu'on leur parle, est-ce qu'on leur demande quelque chose? Pas quand on ferme la porte comme ça, pas quand on...passez en tout cas.

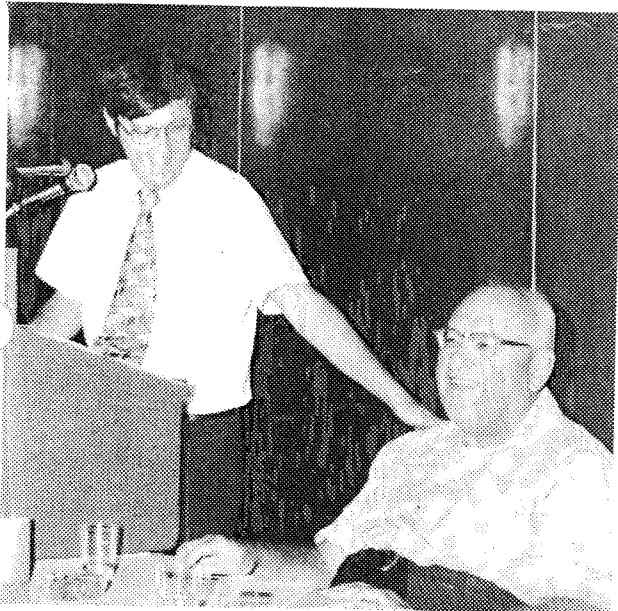
Encore, le Père Landry dit quelque chose qui frappe. Il parle d'élite et de langue, de la masse et de la mode de vie. Je crois qu'il y a beaucoup de sagesse là-dedans. Parce que si on parle seulement de la langue (on en a parlé ce matin), on n'a pas encore la réponse, c'est certain, mais la réponse est peut être là. Si on veut une élite franco-américaine qui va parler français, on va l'avoir. Mais si on veut du monde, des masses de grand peuple, qui vivent une vie réelle de Franco-Américains quelle qu'elle soit, il faut peut-être sans doute sacrifier la langue. "Inventer", "Créer", deux mots de son texte. C'est un texte de l'avenir. "Inventer" quoi? et "créer" quoi? Des structures? Non. D'autres institutions? Non. Mais "inventer" et "créer" dans le sens de laisser sortir ce qu'il y a dans le coeur...laisser sortir ce qu'il y a dans notre âme...le présenter à tout le monde: "Bon, ça, c'est moi...faites ce que vous voulez avec, mais je l'ai fait sortir"...On peut le faire devant nous, les Franco-Américains, on peut le faire devant le monde entier. Mais c'est ce qu'il faut faire...il faut que cela SORT. Et puis, les structures qu'on avait créées et inventées il y a cinquante ans, trente et quinze ans? Ça ne nous permettait pas de sortir. Donc il faut inventer et se laisser sortir...et avec ça, moi, je sors.



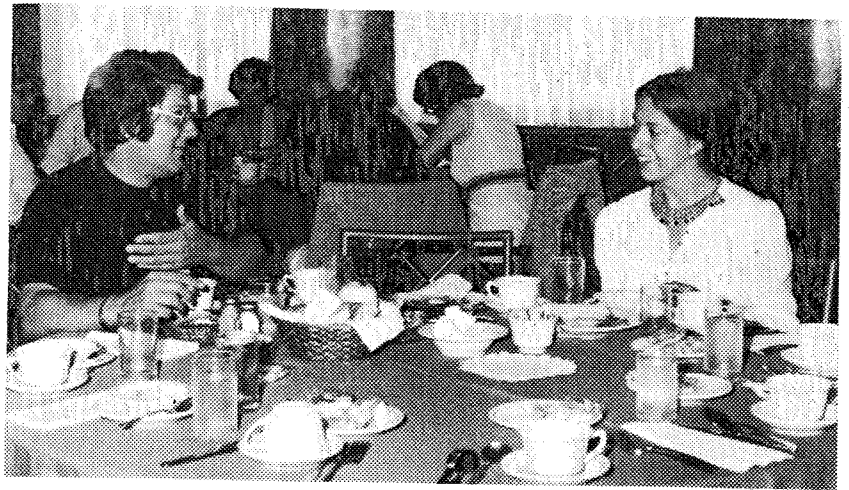
François Martineau, Donald Dugas, Paul Chassé



Rév. Thomas Landry, Armand Chartier



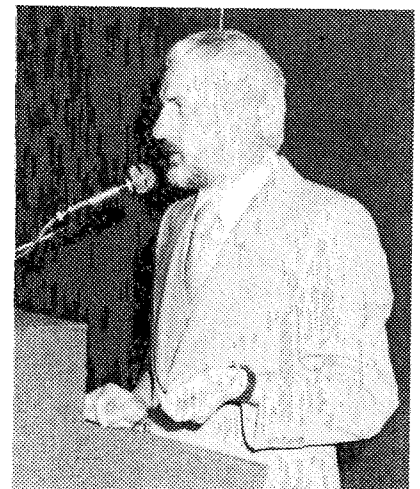
Paul Paré, Rév. Thomas Landry



Normand Dubé, Lise Blais



Quelques membres du groupe...



Donald Dugas

LES FRANCO-AMÉRICAINS, EUX-MÊMES,
VEULENT-ILS D'UNE RENAISSANCE CULTURELLE?

Claire Bolduc

La question est un peu comme la question: "Est-ce que les femmes veulent une culture féminine?" Les mêmes problèmes s'y posent. Les réponses y sont aussi variées que les personnes incluses dans le groupe-ment "Franco-Américain." Donc, je n'oserais jamais donner une réponse finale qui impliquerait tous les Franco-Américains.

Je voudrais tout de même y hasarder une réponse; il me semble bon de discuter cette question à fond...c'est à dire: Quelles conditions permettraient aux Franco-Américains eux-mêmes d'y répondre--sans l'entremise d'un porte-parole comme moi-même?

Pour vouloir une renaissance, il faudrait que cette renaissance soit vraiment à la portée, disponible. Il faudrait aussi que les gens se sentent en mesure de la faire.

Est-ce qu'il existe la possibilité de choisir sa culture comme mode de vie, comme source d'inspiration, et comme soutenance à ses entreprises émotives, intellectuelles ou sociales? Je dirais que non. Le choix n'existe pas. Une des raisons--très simplement--c'est que le français comme langue d'expression fut approprié par les gens d'outre-mer, les gens bien instruits et quelques écrivains québécois.

Pour nous, les Franco-Américains, il ne nous reste qu'à nous sucer les pouces. Si notre langue première, et la plus chère, ne nous appartient pas, comment peut-on la choisir? Si je ne parle pas le bon français, puis-je oser dire que je parle français? Si je n'ai pas de culture ou de savoir-vivre, puis-je oser réclamer le droit de vivre heureux? Si je n'ai pas le droit de me faire instruire dans un français que je connais et que j'aime...pourquoi ne pas me faire instruire en anglais?

C'est tellement plus facile--puisque les règles me permettent de parler en Nord-Américain que je suis...la langue de mes confrères anglais n'est pas morte en Angleterre: on lui a permis d'évoluer, de se tremper dans le sol américain pendant trois cents ans, et ça paraît--et c'est confortable. Je n'ai pas besoin de me défaire le bec pour demander des patates. Donc, si je suis poète, j'écrirai en français. Je ne me ferai pas "tanner" par ces gens qui sont à cheval sur la grammaire français.

Je crois qu'une langue est une méthode de communication, et non pas le but de la communication. Ai-je quelque chose à dire--vraiment quelque chose à dire--à part du fait que je parle français? Je suis bien mal prise à ce moment là...je trébuche sur des tournures de phrases qui vont mal avec ma pensée--et je suis muette. Voilà le Franco-Américain. Il s'est fait écoeuré par des jugements sur son parler--et il ne parle plus...Il nous le dit même: "Je ne parle pas le bon français." Pas compliqué, hein? QUI PERD SA LANGUE, NE PARLE PLUS!

Ma langue de coeur--le français--n'exprime plus ma vie, mes rêves, mes aspirations, alors je me darde sur l'anglais--et l'anglais m'accueille. Bien sûr, les Anglais, ça les arrange que je parle comme eux: "dans ce temps-là, je speak WHITE."

Si le choix existait de parler, de vivre, de respirer sa culture, c'est sûr que le Franco-Américain le ferait. Si nous pouvions dépasser le 18ième siècle, la France, la Nouvelle-Angleterre serait bilingue. Regardez le cas du Québec: Maintenant que Félix Leclerc parle d'alouettes enragées, qu'Antonine Maillet garoche les barachois, que Gilles Vigneault danse des giges énervées, que Charlebois hurle des conceptions, les Français sont enchantés--même à Paris--de la langue québécoise. Serions-nous plus naïseux que les Québécois? Car, eux, ils ont su prendre leur parler et en faire une langue commune, et pas un exercice pour Professeurs de Langues Etrangères.

Il y a quelques jours, nous recevions Sr Marie-Carmel Thériault, qui nous disait que la littérature française en Nouvelle-Angleterre n'existe plus. (Entre parenthèse, je signale qu'il y a quand même quelques poètes ici!) Mais en principe, c'est vrai...nos écrivains nous sont perdus. Ils écrivent en anglais--et ceci très bien, avec des images qu'ils puisent de leur passé bien français. Nous les avons bel et bien perdus. Comment? On les a écrasés à force de snobisme, de répression collective, et au nom de la religion. Oui, la religion, parce que tout poète se permet des caprices de pensée qui ne sont pas permis au bon Catholique, et que c'est "platte" d'écrire seulement ce qui nous est permis: les fêtes religieuses, les célébrations liturgiques--le bon vieux temps. Donc on n'écrit plus en français, on le parle avec timidité--ou pas du tout.

Revenons au bon vieux temps. Le bon vieux temps! Les gens qui se permettent le bon vieux temps sont des gens qui ont fini de crever: Les Franco-Américains qui crèvent sur des salaires de bûcherons, des salaires d'usine--eux ne parlent jamais du bon vieux temps. Le bon vieux temps, c'est pour les gens qui ont réussi à en sortir...qui se permettent des steaks, et qui ne sont pas obligés d'envisager des fèves au lard salé trois ou quatre fois par semaine. Le bon vieux temps, c'est pour les gens qui ont eu la chance de ne pas être pris dans la collision entre les cultures américaine et canadienne; c'est pour les gens qui ne sont pas connus sous les sobriquets de "déficients mentaux", "sur la cenne" ou "sur la State." Je me demande si toutes les Conférences sur "La Condition de la Langue Française aux Etats-Unis" ont su toucher ceux qui vivent dans "le bon vieux temps." Sinon, pourquoi en parler plus long?

D'autre part, si de telles Conférences étaient disponibles à tous les citoyens d'expression française, peut-être que ça leur rendrait service. D'ailleurs, la vérité est qu'il nous manque justement le fertilisant des recherches, des thèses pour nous aider à créer en français. On ne crée pas seul. On ne crée pas dans le vide.

Si notre culture et notre langue manquent de visibilité, et qu'en même temps, des centaines de licenciés préparent des thèses sur le sujet

des Franco-Américains, il y a un manque de communication. Je vois très bien que notre langue et notre culture deviennent ésotériques. La raison est peut-être un genre de "protection racket." Chaque chercheur, et chaque société, protègent leurs connaissances. Mais, justement, pour faire une renaissance, il faudrait les connaissances de tout le monde: grands et petits. J'irai plus loin en disant que les Franco-Américains préfèrent un contact très direct et même très personnel; et que pour cette raison, il faut se partager en communication directe ce qu'il y a de beau, d'intéressant, de sain, de moins sain dans notre culture, au fur et à mesure qu'on le découvre. Ces connaissances ont le pouvoir de donner un peu plus de liberté à la population franco-américaine, surtout si ces "découvertes" ne sont pas romancées. Il y a déjà plusieurs historiens qui partagent largement leurs oeuvres, et qui savent redonner au peuple leur propre histoire: la vraie. Il en faut plus. L'histoire en vraie, sans romance, permettrait une identification, et peut-être un orgueil légitime.

Il peut vous intéresser que d'après une étude faite auprès des lecteurs du FAROG FORUM, les deux articles préférés de ceux-ci étaient: "Les Francos--Du Nord au Sud" et "Frontières sans Douanes." Le premier offrait des cartes démographiques, présentées sans commentaires, c'est-à-dire, de l'information pure. L'autre était une discussion, sans bibliographie, d'aspects de santé mentale bi-culturelle. Cette discussion n'avait pour but que d'offrir des idées personnelles sur ce qui est sain dans notre culture. (Pour ceux qui ne connaissent pas le FAROG FORUM, c'est un journal bilingue publié par les étudiants de l'Université du Maine, à Orono.)

Ces préférences démontrent que les Francos (en tous cas, nos lecteurs) veulent de l'information, et des discussions non-historiques, non-religieuses, non-dogmatiques. Mais le fait stupéfiant, c'est qu'ils y sont très intéressés.

Ils ne sont pas dociles, comme on l'a cru. La grève de l'industrie forestière au mois d'octobre 1975 dans le Maine, a bien démontré que les gens d'expression française ont autant de front que nos confrères d'expression anglaise. Depuis le début des émissions de télévision animées par Paul Paré, les commentaires n'ont pas manqués. Les questions présentées? La jeunesse, les difficultés ouvrières, les Nordiques, les réalités politiques, autant que l'histoire. La semaine franco-américaine à Lewiston fut un succès. Tout ça me porte à dire que les Franco-Américains sont des gens qui s'identifient fortement à leur culture, et à leur langue, mais pas comme telles.

Comme tous les gens du 20ième siècle, les Franco-Américains s'intéressent à autre chose que le passé. Ils ont des emplois, ils ont des enfants, ils ont des passe-temps, ils ont des rêves pour l'avenir...et je crois que la plupart d'entre eux le font dans le cadre de leur culture sans trop s'occuper si c'est franco ou non. D'un certain optique, donc,

il n'y a pas de renaissance à faire. Les Franco-Américains existent-- tant bien que mal--en français, en anglais, pratiquants, pas pratiquants.

La disparition de notre langue en Nouvelle-Angleterre a été voulue. Il faudra que son retour soit voulu aussi. Mais "voulu" parce que c'est la langue de mon coeur, de Papa et de Maman, et non pas parce que c'est la langue de Molière, ou la langue de mes arrières-grands-parents. L'histoire et la préservation d'une culture ne réchauffent pas l'âme d'un peuple assoiffé de valeurs culturelles, "tanné" de MacDonald's, ne voulant plus d'une religion qui n'a pas su reconnaître la profonde humanité de ses fidèles.

La survivance n'est que ça: la survivance, décorée de grandes phrases ou non. Toutes les bêtes et les plantes le font aussi: survivre. C'est bien surtout parce que ça nous permet d'entrevoir un avenir. C'est tout. La survivance comme but ne saura jamais soutenir toute une population.

Nous avons survécu. Dans toutes les villes et villages du Maine on parle encore français. Le nôtre, bien sûr. Je peux me balader de Fort Kent à Augusta, à Westbrook, à Old Town, et parler français tout le long. Bon!

A mon avis, ce qu'il me faut maintenant c'est d'entendre le français dans les bureaux de la Great Northern Paper Company, dans les hôpitaux, dans les écoles dites publiques, dans les bureaux du Bien-Etre Social, dans les cours de Technologie Papetière, etc. Evidemment, je ne parle plus de renaissance ou de survivance. Je parle de l'avenir.

Je crois que c'est possible: une vraie renaissance--pas comme les autres. On ne veut pas s'enterrer dans des musées et des bibliothèques, on ne veut pas se torturer le bec pour parler, on ne veut pas se faire dénoncer en Anti-Américain, mais on voudrait bien être fier, heureux, productif, sain et du 20ième siècle.

Présentement, nos villages et villes franco-américaines sont en pleine transition: ce sont des temps durs pour nos gens qui sont épris du passé, et pour les jeunes qui veulent un petit coin de l'avenir. Nos traditions vivent toujours. Mais les traditions ne permettent pas la création d'un monde plus avancé, plus humaniste. L'histoire n'est qu'une leçon, pas un projet de planification.

Les grandes transitions culturelles et sociales sont toujours pénibles pour ceux qui sont pris dans le "mitan"--et les quinze dernières années ont été particulièrement difficiles. Ces années ont vu l'ébranlement de toutes les traditions, religieuses autant que séculaires, qui soutenaient les croyances des citoyens d'expression française. A partir des gouvernements qui ont trahi, jusqu'à l'Eglise qui a perdu ses fidèles âgés de moins de quarante ans. Les institutions autoritaires ont perdu leur hégémonie sur l'esprit franco-américain, mais en même temps, n'ont

pas été remplacées par des institutions plus humanistes. Nous qui étions si gelés par les ministres, les présidents et les papes--nous avons vu tout ce monde-là descendre de leurs piédestaux et prendre leur place parmi les humains. C'est la grande confusion.

C'est la confusion pour tous, mais pour nous--nos valeurs traditionnelles sont mises en question, et nous voilà plongés dans le néant et le doute. Je trouve que c'est un moment exceptionnel dans l'histoire des Franco-Américains. Pendant que le mur des institutions du groupe majoritaire est fêlé, nous avons le temps d'y mettre tout ce que nous savons. Car nous, nous avons l'expérience de ne rien savoir...nous savons ce que c'est le bilinguisme à sens unique. Nous pouvons offrir notre connaissance pour humaniser les institutions qui nous servent, comme par l'exemple, l'Eglise.

Si l'Eglise d'aujourd'hui a perdu certains fidèles, elle en a gardé d'autres. Ceux qui sont restés sont les fidèles qui veulent une foi approfondie, et qui veulent vivre par amour pour le Christ, et non par peur du curé. Peut-être que la même chose se produit chez les Franco-Américains. On ne peut plus présumer que les Franco-Américains parlent français, ou qu'ils votent pour le parti démocrate, ou qu'ils soient Catholiques. Or, c'est aujourd'hui qu'il y a des programmes d'instruction bilingue--dans les écoles élémentaires, autant qu'à l'Université du Maine. Qu'est-ce que ça veut dire? Bien sûr, le gouvernement fédéral y est pour beaucoup, mais le personnel de ces projets sont des Franco-Américains--d'où sortent-ils si la culture est belle et bien morte? Au lieu de veiller le corps de la culture franco, nos gens se dévouent au service de leurs confrères d'expression française. Ce n'est pas tout à fait une renaissance, mais ce ne sont pas des obsèques, non plus. D'après ce que je connais dans le Maine, les Franco-Américains veulent une expérience profonde de leur culture et de leur langue. En plus, ils veulent valoriser, amplifier et utiliser ce qu'il y a d'utile et de sain dans l'expérience franco-américaine. Ils veulent se connaître--mais à fond.

Le processus qui semble le plus utile est celui-ci:

1. Le premier stage est celui du reniement--par exemple, un Franco nous dit: "Moi, je ne veux rien savoir des Francos. I don't speak French, Crime!" Le reniement peut durer des mois ou des secondes, selon la personne. Les personnes qui ont honte de se faire connaître comme Francos renient parfois toute leur vie.

2. Le deuxième stage est celui de la colère. Mais pas une colère ordinaire: je parle d'une colère qui réunit la honte et la peur. S'il est question d'un Franco du nord, la colère provient souvent d'expériences écolières; s'il s'agit d'un Franco du sud, la colère est plus subtile, et plus longue. Il se peut que les milieux urbains soient plus abrutissants. Mais c'est pendant ce stage que les discussions commencent: qu'est-ce que c'est un Franco? D'où ça vient? Est-ce que c'est important de parler français? Est-ce que c'est important d'y songer, et même de me plonger dans mes origines?

Il est strictement nécessaire que l'information donnée soit vraie... il ne suffit pas d'offrir une histoire romancée des exploits des Franco-Américains. Il nous faut la vérité...la vérité est que nous sommes un petit peuple méconnu, doué d'une énergie impressionnante; nous ne sommes que des humains parmi d'autres...Mais nous ne sommes pas moins que cela. Ce n'est qu'un petit exemple, mais il faut des réponses valables aux questions qui nous sont posées par les jeunes.

3. Le prochain stage comprend l'auto-dépréciation et la peur d'être trop différent. Après les orages de colère, on se met à dire: "Ouais, mais on n'est pas aussi bon que les autres. On manque d'intelligence, de culture, de savoir-faire. Si on est différent, on est moins bon." Ce stage est dangereux, car on peut y rester. Les autres Franco-Américains et les gens d'expression anglaise sont trop contents de nous laisser là. Ça les arrange de savoir qu'on est plus naïf que les autres. C'est une manie -- les gens instruits nous le disent, les Anglais nous ont dit qu'on était DUMB, et on l'a cru...On se le redit, en famille, sur la rue, dans des thèses, etc. On se l'est bien mis dans la tête...Les Francos, c'est pas fort--ça fait de la belle "pitoune", mais pas de belles phrases...

C'est peut-être ici que la renaissance doit se faire profonde. Il faut sortir de cette manie. Pendant les cinq dernières années, j'ai entendu des jeunes Franco-Américains me dire: "Je ne peux pas, je n'ai pas de génie." Quelques mois après, ces mêmes jeunes pouvaient publier un journal, passer des heures à l'hôpital psychiatrique, aménager le bureau, s'occuper de la correspondance, recevoir le Consul Général de France, préparer une anthologie, etc.

Voilà ce que j'appelle renaissance.

Ce qui m'a plus touché encore, c'est ce qu'un professeur nous a dit: "C'est vous de FAROG qui m'avez donné le courage de parler français. Sans vous, j'étais toujours timide." Cette dame n'est plus étudiante. Et ça aussi c'est une renaissance, n'est-ce pas?

4. Le quatrième stage comprend l'initiative personnelle. C'est à dire, qu'à un certain moment, le ou la Franco est prêt(e) à prendre l'initiative, à commencer un projet de ses propres ressources. Les essais ne sont pas tous des succès brillants, mais nous en sommes jaloux et orgueilleux. La plupart de nos diplômés travaillent maintenant dans des projets bilingues ou franco-américains.

Ce que la renaissance demande, donc, c'est de l'énergie, du dévouement et une soif pour la vérité. Ça nous demande de fouiller un peu dans nous-mêmes pour les ressources--et surtout d'en inventer des ressources, des méthodes.

Si nous répétons les méthodes qui nous ont amenés jusqu'ici, la défaite est certaine. D'un autre côté, nos méthodes neuves ne sont pas

parfaites, et nous connaissons le découragement, parfois la faillite. Je reste convaincue que la renaissance ne se trouvera pas dans les institutions telles qu'elles existent...et comme les institutions dépendent de gens comme vous et moi, c'est vous et moi qu'il faut changer avant de pouvoir espérer un changement dans les institutions.

Je n'oserai pas parler pour vous, mais dans mon cas, il a fallu quelques années pour me défaire des attitudes que j'avais si sagement apprises.

Il me faut reprendre contact avec ma culture authentique; il me faut ignorer les jugements des autres qui me disent niaiseuse, bornée, ou qui me romancent mon passé et mon présent. Nous, Franco-Américains, nous avons une culture authentique et vraie, mais trop souvent elle est rendue invalable, inauthentique, et elle perd sa vitalité et son élan--surtout dans les centres industrielles. Si nous ne sommes pas pauvres économiquement, nous sommes pauvres d'esprit...Nous refusons de nous valoriser d'après nos vérités. L'auto-dépréciation est profonde et paralysante.

A mon avis, donc, le renouveau, la renaissance se fera dans nos coeurs, dans notre idée de nous-mêmes. Je suis toujours enchantée quand une image, une phrase, une tournure de pensée m'est redonnée--c'est à dire, quand les petits faits de ma culture me reviennent et que je les reprends comme mon propre patrimoine.

Ce qui se remarque le plus souvent chez les Franco-Américains c'est un manque de confiance...une impression qu'ils se sentent mal à l'aise dans leur peau. La renaissance doit se faire à ce niveau. A l'Université, il y a quelques années, on nous disait que les Franco-Américains avaient des problèmes personnels, mais pas de problèmes culturels. Aujourd'hui, on n'entend plus ce commentaire. Nos problèmes sont d'ordre culturel autant que personnel, bien que ce soit la personne qui en souffre, et que c'est chez la personne, l'individu, que nous pouvons guérir l'aliénation et le manque d'authenticité.

En terminant, je voudrais vous passer un cadeau qui m'a été donné au mois de mars: un petit bout de poème en français, par un Franco-Américain du Maine.

La Vie est Mon Pays

La terre est un asile
et je vis dans mon pays
Les autres vivent comme-ci, comme-ça,
leur et pi et pas
ou leur t'es ici, t'es ça.
D'aucun y ajoute des ceci, deça
quand ci, quand ça,
Où-ci, où-là.
La terre est leur asile
Et ils vivent dans leur pays.

J'ai un comportement

Une liberté

Et une suffisance

Je suis quelqu'un,

En quelque part,

Pour quelque temps.

Je suis sans pareil.

Mon bonheur dans mon pays

Est cet asile.

Merci, Normand Dubé. C'est ça que j'aurais voulu dire.

Commentaire de Grégoire Chabot

La question de la langue a été soulevée souvent au cours de ce colloque. On a peur que si la langue française se perd, la Franco-Américanie va, par conséquent, disparaître. Ceci est peut-être vrai. Mais la relation cause-effet qu'on établit entre ces deux événements n'est pas aussi valable qu'elle le semble au premier abord. La langue ne crée pas un groupe ethnique. Elle ne justifie pas son existence. Mise à part, c'est l'aspect le moins profond de l'ethnicité. En revanche, la culture du groupe ethnique, les modèles de conduite qu'il a établis et la façon dont ces modèles agissent et réagissent avec les modèles d'autres collectivités, sont son aspect le plus fort. C'est cet aspect qui justifie l'existence du groupe et qui, par conséquent, justifie et valorise sa langue. Si la Franco-Américanie disparaît, ce sera plutôt par ignorance de sa culture que par ignorance de sa langue.

Or, nous ne pouvons pas nier que la culture franco-américaine n'est pas connue aujourd'hui. C'est pourquoi nous parlons ici de "renaissance." Mais tandis que beaucoup d'autres groupes ethniques ont su revendiquer leurs droits, ont su s'unir et participer à une évolution culturelle ethnique, nous, les Franco-Américains, et je parle surtout de ceux qui ne sont pas ici aujourd'hui, nous ne savons même pas qu'il y a possibilité de renaissance. En commentant la présentation de Claire Bolduc, je voudrais d'abord montrer comment nous pourrions arriver à cette renaissance et ensuite pourquoi je vois cette renaissance comme étant essentielle non seulement pour notre groupe ethnique, mais pour la société nord-américaine en général.

Claire dit que cette renaissance culturelle doit se passer surtout au niveau personnel, que chaque Franco doit renaître lui-même pour commencer. Je suis tout à fait d'accord. Autrefois, le Franco-Américain laissait souvent définir son ethnicité par les grandes institutions qui l'entouraient. Or, ces institutions et leurs définitions perdent actuellement beaucoup de leur vigueur et souvent de leur valeur. Aussi, les étapes qu'elle donne, qui mèneraient à une renaissance, sont valables. Mais je voudrais en ajouter deux autres à la liste, deux autres par lesquelles j'ai passé et qui ont été particulièrement décisives. La première serait la réalisation de l'aspect très positif de l'ethnicité. Ceci se manifesterait surtout après le reniement et la colère. On aurait fait la connaissance de certains Francos sympathiques. On se serait réjoui en bon Franco pour la première fois depuis longtemps. On verrait toutes les bonnes qualités du groupe. D'ordinaire, cette étape dure peu longtemps. Hélas, il y en a beaucoup qui y sont encore. Mais si l'évolution saine et naturelle suit son cours, bientôt arrive l'inverse. La deuxième étape que je voudrais ajouter comprend donc la réalisation de l'aspect négatif du groupe. C'est ici qu'il faut avoir devant soi l'histoire non-romancée du groupe si l'évolution va continuer d'une façon efficace.

La force d'un groupe vient de la réalisation et de ses vertues, et de ses défauts. L'individu qui participe à l'évolution culturelle et eth-

nique doit connaître les deux côtés pour pouvoir juger de la valeur du groupe. Autrement, la différence entre ce qu'il entend ou ce qu'il lit, et ce qu'il voit, entre l'idéal qu'on lui propose et la réalité qu'il connaît, mène inévitablement au reniement. En revanche, l'individu qui constate que le groupe se rend compte de ses propres défauts, qu'il est assez fort pour accepter ses fautes et les conséquences qui en résultent, et qu'il travaille pour essayer d'exorciser ce côté négatif, cet individu, dis-je, sera plus susceptible à accepter et à valoriser le groupe. Et il l'acceptera pour ce qu'il est, non pas pour ce que certains croient qu'il devrait être. Même si, après s'être rendu compte des aspects positifs et négatifs, il refuse de faire partie du groupe, sa décision sera du moins basée sur des faits. Il pourra continuer sa propre évolution d'une façon valable même s'il refuse de suivre l'évolution du groupe. Une histoire non-romancée des Franco-Américains est essentielle à ce processus. La renaissance parmi nous ne peut pas se passer sans une prise de conscience individuelle et collective. Et cette prise de conscience ne peut pas se faire sans une connaissance approfondie de la totalité de notre être ethnique.

Bon! Disons qu'on passe par toutes les étapes de l'évolution. Disons qu'on arrive à notre prise de conscience. "Qu'ossa donne?" Qu'est-ce que les Franco-Américains vont pouvoir faire avec cet animal-là? Car, il ne s'agit plus maintenant de parler en termes passives comme celles de "survivance" ou de "maintenir." Il s'agit d'être actif et vital. Quel rôle pouvons-nous jouer dans la société américaine?

Marcel Bellemare a parlé de la mobilité extrême de la société industrielle qui nous a entourés depuis notre arrivée ici aux Etats-Unis. Ceci est incontestable. En termes sociologiques, cette mobilité sociale et économique est le signe d'une société dionysienne. En revanche, la société franco-américaine semble être nettement apollonienne. Elle se caractérise par le manque de mobilité, par l'importance qu'elle attache à la tradition, la religion, la langue, etc. Ordinairement, dans une société saine, il y a équilibre entre ces deux aspects. Ceci n'a pas été le cas en Amérique. La société dominante fut dionysienne à l'extrême. Elle exigea la mobilité à tout prix. Du côté positif, le résultat fut un progrès étonnant dans presque tous les domaines technologiques. Du côté négatif, le résultat fut une indifférence presque cruelle à propos du domaine humain, et du domaine de la nature. La nécessité d'arriver au but élimina la considération des moyens. La société franco-américaine, au contraire, fut apollonienne à l'extrême. Elle s'occupa surtout des moyens. Le résultat fut un manque de mobilité géographique, historique et sociale. L'important était de "conserver" plutôt que d'avancer. La paralysie qui sortit de cette mentalité fit qu'en 1950, plusieurs Francos perpétuaient encore les idées du 19e siècle. Il y a une grande partie de moi-même qui y est encore.

S'agit-il donc de se lancer maintenant dans le 20e siècle? Je ne crois pas. Pour moi, ce serait là encore une solution à très court terme. Il s'agit plutôt de sauter la société industrielle du 20e pour en arriver à la société post-industrielle du 21e. Nous y sommes déjà bien adaptés. Voici pourquoi. La société industrielle dominante se rend très bien compte

maintenant des limites de la mobilité gratuite, des désavantages et du danger même du dionysien pur. L'intérêt qu'elle porte maintenant à l'écologie, à la conservation des ressources naturelles et humaines, et à la mobilité plus restreinte, indique que cette société se veut plus apollonienne. Mais c'est difficile de changer de vitesse. Et c'est là que notre rôle devient essentiel. Nous pouvons aider la société industrielle américaine dans sa transition, souvent pénible, vers une société plus responsable et plus humaine, car nous y sommes déjà. Et l'importance que le gouvernement américain attache actuellement à l'ethnicité, indique qu'il commence à constater qu'il a besoin de notre aide.

Mais nous avons aussi besoin du sien...pour remettre la société franco-américaine en marche vers l'avenir, pour guérir la paralysie, la peur, le manque de confiance qui nous afflige...pour éliminer notre penchant à l'autodestruction.

Comme Franco-Américains, donc, nous occupons une place privilégiée dans le développement de la société nord-américaine. Nous sommes un des groupes les plus susceptibles à arriver à cette heureuse combinaison des meilleurs éléments de la société apollonienne et de la dionysienne. Ainsi, nous pouvons aider à établir un équilibre entre les deux, équilibre essentiel à la santé de la société post-industrielle. Voilà le rôle que je vois pour nous. Mais il s'agit premièrement de s'en rendre compte et ensuite de l'accepter. Ceci demande une prise de conscience personnelle. Nous devons d'abord nous connaître nous-mêmes, développer le côté positif de notre ethnicité, exorciser le côté négatif; tout ceci dans le contexte d'une atmosphère sympathique qui nous permet de chercher, de fouiller au dedans de nous-mêmes et qui nous aide dans notre défrichage en nous présentant la vérité. Ce n'est qu'après avoir passé par toutes les étapes, après avoir compris notre identité personnelle et ethnique, que nous serons prêts à jouer le rôle que la société américaine veut nous donner et qu'il nous est essentiel d'accepter.

"Ma philosophie (à moi)...n'a rien de triste. (Ce qu'elle poursuit), c'est le courage de l'homme, son pouvoir de rebondissement...pour reconstruire des bonheurs...Cela suppose que l'on enseigne au peuple une logique d'action, et non un lyrisme de désespoir."

Pour autant que ces paroles représentent ma propre pensée, elles ne sont pas miennes. Elles nous viennent de Pierre-Henri Simon qui nous invite à l'espoir par la bouche d'un rescapé des camps de concentration, l'inoubliable Hermann.

Elles résument, pour moi, toute la raison d'être de ce colloque. Mieux que cela, elles nous rappellent à l'ordre dans un moment de confusion, dans une période d'incertitudes, de tâtonnements, et elles nous suggèrent une direction à poursuivre, direction qui est, malgré toutes les divergences d'opinions d'autrefois et malgré tout ce qu'on prétend aujourd'hui, celle de nos ancêtres, ces porteurs conscients ou inconscients de notre culture, ces transmetteurs de valeurs capables de nous distinguer de nos concitoyens, ces arrière-grands-parents ou grands-parents qui ont lutté quotidiennement contre l'atmosphère conflictuelle de leur époque qui aurait pu les écraser mais contre laquelle ils ont lutté vigoureusement.

Si nous sommes ici aujourd'hui, c'est qu'ils ont survécu à travers leurs petits-enfants, c'est que se prolonge en nous l'âme ancestrale face au phénomène soi-disant irréversible d'une assimilation en train de nous offrir tous les comforts matériels de l'existence à la condition de lui sacrifier notre langue. Que voulons-nous faire?

Le Larousse explique que le mot "renaissance" signifie "renaître, renouvellement, retour." Avec votre permission, je voudrais inverser l'ordre de cette définition et examiner avec vous ce que peut signifier ce "retour." Un retour à quoi? à un truchement de la mémoire qui, heureusement ou non, distille trop souvent nos cauchemars pour nous transporter dans une euphorie apte à minimiser l'effroyante réalité de ces marqueurs d'identité qui nous associent trop douloureusement--et sans mélodrame--à ces bestiaux que nos cowboys du Far West se faisaient un devoir de brûler au fer chaud pour les "identifier" et garantir sur eux un droit de propriété, afin qu'on les ramène au clos si jamais ils s'aventuraient dans les espaces libres d'un monde auquel ils n'avaient point droit? Non. Car personne ici ne souhaite vivre une illusion, un rêve, un mensonge.

Un retour à quoi, donc? à un passé rempli d'oublis, de fictions, de souvenirs difformes? au "bon vieux temps" qui évoque danses, giges, chasse-galerie, charivaris, Noël, Pâques? Un retour à une histoire conçue dans les larmes et dans la joie, dans le travail et le repos, en fai-

sant le bilan des succès comme des insuccès? Ou, encore, sera-ce un retour vécu par l'analyse des chercheurs qui se veulent objectifs et scientifiques dans leurs thèses?

Moi, je les embrasse tous et chacun, car aucun de ces retours ne doit disparaître de MON âme, de MON coeur, de MON esprit à moi. Chacune de ces notions du passé est devenue un marqueur essentiel lorsque je veux ME situer dans le présent pour mieux envisager l'avenir. Comme Edith Piaf le chantait autrefois, MOI aussi, je chante: "Je ne regrette rien. Non. Je ne regrette rien." Ainsi, je ME réjouis souvent de MON passé; passé dur, rempli de souvenirs de famille pauvre où l'on ne mangeait des oranges qu'à Noël, qu'à Pâques, qu'à la Thanksgiving; passé savoureux rempli de souvenirs de famille riche parce que mon père et ma mère avaient su nous offrir l'option entre le plaisir-refuge ou le succès-instantané et l'accès aux institutions scolaires et universitaires qui nous permettrait une certaine mobilité sociale dans le but de nous donner des moyens plus puissants pour aider davantage notre collectivité qui avait ou aurait besoin de nous. En autre mot, c'est au sein de la famille que nous apprenons ces valeurs qui font de nous des êtres éternels. (Et je dois avouer que j'ai beau scruter tous les recoins de ma mémoire et je ne peux pas trouver une seule religieuse qui m'ait enseigné le contraire à l'école paroissiale ni même un curé qui ait prêché contre ces valeurs familiales du haut de sa chaire.)

Le "bon vieux temps" est un état d'âme. On n'en sort pas comme on sort du bain. Quelle que soit notre mobilité socio-économique, il nous poursuit et ne demande qu'une chose de nous: de l'accepter avec amour et discernement ou de le repousser. Notre décision devient, par le fait même, un marqueur d'identité qui trahit déjà notre personnalité à nous, le genre d'homme ou de femme que NOUS sommes ou serons. Le passé n'est pas un luxe: c'est un engagement! S'il devient source de honte ou d'insécurité pour les uns, il n'en est pas moins levain pour les autres.

Notre passé, nos traditions, notre héritage culturel nous forment ou nous déforment selon la force ou la faiblesse de NOTRE caractère, selon le but que NOUS NOUS fixons dans la vie, selon les données apprises auprès de nos mères et de nos pères...tout aussi bien que selon le milieu où nous habitons. On ne crée pas ses sources ou ses ressources: on y supplée! Le retour au passé est un phare qui doit ME mettre en garde contre les écueils de demain. Qui veut "créer ses ressources" veut vicier l'histoire et la réalité de notre ethnie. La non-histoire de nos informateurs nouvelle-vague passera dans le néant comme la grande majorité des fictions incongrues et inconsistantes parues et disparues depuis la grande Renaissance.

"Renouvellement-accroissement." Elsa, rescapée elle aussi, épuisée des luttes inhumaines, songeait à "poursuivre la vie et l'aventure sur un continent où l'homme est fier encore de sa force, sûr de sa jeunesse, et ose croire au bonheur." C'est bien de notre continent dont elle parlait...comme c'est bien de notre Nouvelle-Angleterre à nous dont il s'agit

en ce moment. Et voilà notre deuxième richesse: notre courage, notre patience, notre fidélité.

Par quel truchement d'honnêteté pouvons-nous nous écraser dans un coin ou nous réunir en groupe pour pleurer notre "existence de bannis?" Quelle religion nous a accablés? Quelle politique nous a écrasés? Quel dogme a empêché Rosaire Dion-Lévesque de recevoir l'accolade des Académies françaises et canadiennes-françaises? Quel prononciamiento ecclésiastique a empêché un lutteur acharné comme Wilfrid Beaulieu de recevoir un doctorat honorifique de l'Université du New Hampshire?

C'est le Fabian du roman qui s'inquiète à son tour: "Avant de juger les bourgeois, il faudrait que les prolétaires eussent l'honnêteté de se demander ce qu'ils feraient s'ils étaient nés avec de l'argent et les moyens d'en jouir." Ne devrait-on pas exiger cette même honnêteté ici? Si nous sommes déçus d'un leadership vieilli, allourdi de médailles, devenu impuissant parce qu'affligé "de se vouloir toujours populaire et applaudi", les enfants d'aujourd'hui seront-ils déçus demain d'un leadership prétentieux qui s'exerce périodiquement à réciter sa kyrielle d'incantations ou de lamentations de "perdus cherchant à se retrouver" ou, pis encore, à présider à un nouveau rite, celui du défoulement public, morose et paralysant, dans le but de se trouver un auditoire ou des disciples à qui on ne décernera point de parchemins parce que l'insécurité même de ces hérauts du nouvel ordre les conduit d'un échec à l'autre? La démagogie est bien une maladie contagieuse...tellement, qu'on peut déjà en ressentir les crépitations annonciatrices ici.

Pourtant, "renouvellement" DOIT signifier "accroissement." Et si maintenant comme par le passé, nous regrettons cette manie de nous entre-gorger "délicieusement", nous déplorons aussi ces orgies d'auto-dépréciation qui s'avèrent de plus en plus infructueuses. L'on se plaint constamment--et avec raison, j'ajoute--de l'"invisibilité" de la Franco-Américaine. Mais si les média nous sont injustes, que de fois notre vanité de petits inconnus ou incompris n'a-t-elle pas lésé la collectivité parce que nous préférons nous mettre nous-mêmes à l'étalage!

Symptomatique, sans doute. Non pas seulement du mépris des autres à notre égard, mais aussi d'un manque d'imagination, d'énergie, de créativité, de constance chez nous! Il faudrait pourtant vouloir approfondir les données de sa propre culture avant d'exiger que les autres la connaissent. Pour toutes ces thèses qu'on prépare un peu partout, à quoi nous servent-elles si même les Franco-Américains ne les lisent pas, qu'elles soient bonnes ou mauvaises? Et à quoi sert d'avoir un centre de recherches s'il ne réunit pas tous ces travaux pour les rendre accessibles à la collectivité?

Renouvellement? Oui! Mais dans le calme. La colère est déjà démodée depuis six ans. Et c'est tellement adolescent de toujours se chercher un bouc-émissaire pour venger sa propre faiblesse. Plutôt que d'entendre "chiâler" contre les curés, je m'attendais vraiment à une politique de

rebondissement collective en venant ici. J'aspirais à une "annonciation." Au lieu d'entendre dénoncer les institutions traditionnelles comme dans une nouvelle litanie et de voir allumer des chandelles, j'anticipais un appel à l'unité, une concentration d'efforts pour voir ce que, ensemble, nous pourrions faire pour lutter de front. La France n'est pas morte après Charlemagne, Jeanne d'Arc ou De Gaulle, pas plus que le Québec après Champlain, Papineau ou Mercier. Et pour compléter le triangle, la Franco-Américanie ne mourra pas plus après Belisle, Desrosiers ou Pothier.

Renâitre, donc! Refaire ses cadres. Nous élancer avec détermination dans une voie qui mène moins à la renommée personnelle qu'au bien-être des Franco-Américains. On parle vaguement d'humanité. On parle confusément d'humanisme. J'ai dû consulter Larousse pour me rassurer: il s'agit, je crois, du "développement des qualités de l'homme." S'il est vrai que nos institutions traditionnelles ont moins d'apport sur la vie personnelle des jeunes, cela me pose un problème: celui de voir comment je peux rémédier à cet état de choses. Devrais-je laisser tomber la famille, l'école, l'église, les sociétés, le journalisme, la langue, toutes ces institutions qui ne m'ont PAS complexé, moi? Et sans avoir à leur attribuer tout l'ap-probe d'un fiel infructueux qui n'aboutit finalement à rien? Antonine Maillet disait tout récemment: "On ne recrée pas une culture; on la retrouve, on la ré-invente. Il faut penser son âme."

Je me demande ce que, du haut de leur nouvelle chaire "humaniste" avec leurs nouveaux non-dogmes, ces meilleuristes inexpérimentés comptent accomplir s'ils maintiennent leur attitude minimaliste de critique auto-destructrice. Pour ma part, j'espère opposer à cette dénigration de désaxés une politique disséminatrice d'informations pertinentes qui prolongeront en nous cette force millénaire de l'homme en quête du bonheur, une politique d'auto-éducation qui nous aide à accepter notre identification-- que cette dernière nous vienne par appropriation ou par confrontation, n'importe!--, une politique effervescente qui reflète MES propres convictions que MA vie française en terre américaine s'ouvre sur la beauté et la force, une politique agressive qui M'inspire à MOI la responsabilité de travailler humblement avec tous pour améliorer le sort de ma collectivité, une politique créatrice qui n'a ni le temps ni le luxe de se vautrer dans les abîmes de l'appitoiement sur "mon pauvre sort de minoritaire défavorisé et incapable d'agir": c'est un si beau thème romantique-vingtième siècle, un mythe tout fait pour ceux qui se refusent au travail ardu, patient, humble et constant, une légende nouvelle à créer pour maintenir son imposture de nouveaux Jean-Baptiste sans cilice, un conte de fées pour ceux qui préfèrent rester aveugles à l'ouverture supplémentaire sur le monde que nous donnent notre langue et notre culture.

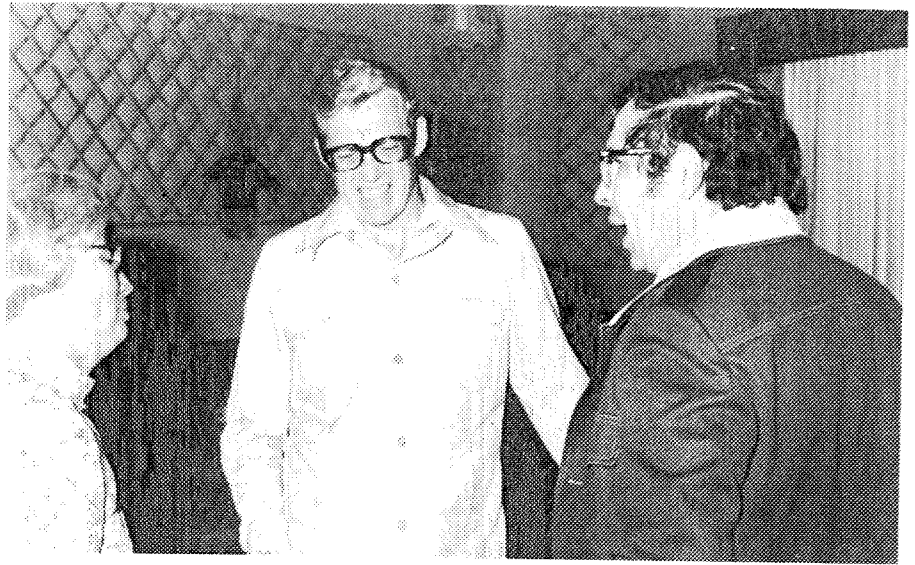
Si nous voulons nous sauver collectivement, demandons-nous si nos nouvelles "non-institutions" résisteront cent cinquante ans comme l'ont fait les institutions traditionnelles. Et demandons-nous si, dans cent cinquante ans, il y aura un autre colloque ici, à Manchester, où l'histoire aura au moins la chance de faire la critique de ces nouveaux et meilleurs pontifes sans médailles.

Après tout, comme disait le Hermann fictif de Pierre-Henri Simon:

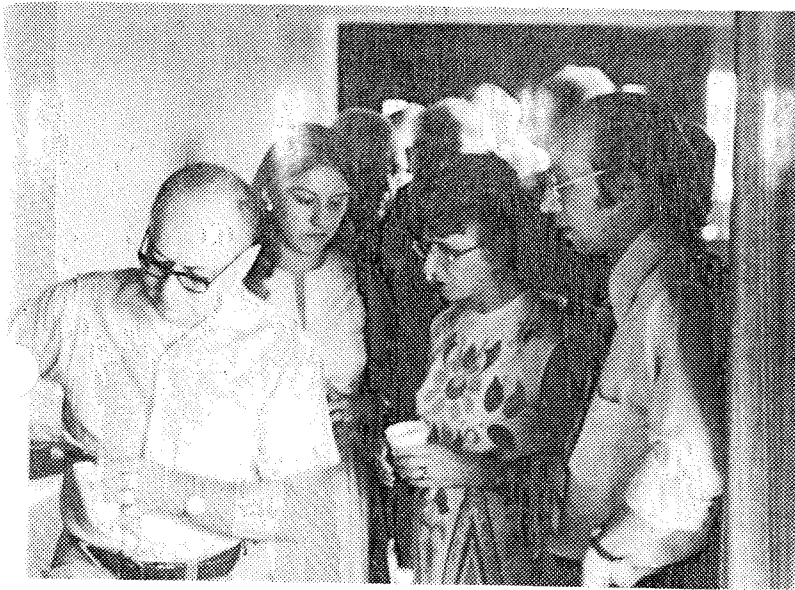
"N'oubliez pas ce que nous avons appris
ici, dans ce chaos, à travers les humiliations et les douleurs: les hommes ne veulent pas mourir."



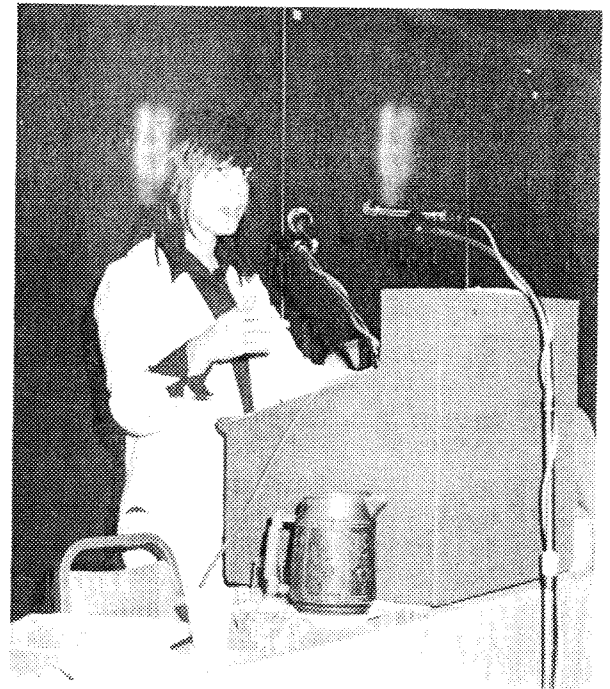
Renaud Albert



Claire Quintal, Gérard Brault, Raymond Lacasse



Paul Chassé, Lise Blais, Rita Bouley, Grégoire Chabot



Claire Bolduc



Françoise Paradis



François Martineau, Rév. Thomas Landry, Richard Santerre, Phyllis Hagel, Jean-Pierre Guérin

NOTRE ÉVOLUTION HUMAINE
OU
LES JOURNÉES DE L'AVENIR PASSÉ
Donald G. Dugas

J'aimerais vous parler en ami. J'aimerais pouvoir dire quelque chose qui nous permette de quitter cette salle avec un pas qui serait en même temps léger et fort, avec une démarche droite qui soit aussi une danse vers l'avenir et avec une chanson dans nos têtes qui soit une bénédiction et une guérison pour nous-mêmes et pour tout le reste du monde.

J'aimerais pouvoir nous dire à nous tous avec clarté, précision, objectivité et amour que toutes les plantes dans notre jardin sont en plein épanouissement. Mais je suis sûr que nous avons encore assez de confiance et de force intérieure pour nous regarder fixément dans les yeux avec amour et nous avouer qu'il y a trop d'ombre dans notre jardin. Il manque du soleil à nos plantes.

Admettons tout de suite que nous sommes tous faibles. Si nous arrivions seulement à admettre cela ouvertement entre nous, là, déjà, nous aurions pris ensemble le premier pas vers un nouvel avenir. Admettons aussi que nous avons tous encore besoin de l'amour comme de l'eau. Nous avons besoin d'apprendre à mieux nous aimer pour un jour pouvoir mieux aimer ceux qui nous entourent. L'amour, c'est le soleil intérieur sans lequel l'être humain s'épanouit difficilement.

Nous allons réfléchir ensemble sur l'évolution humaine des Franco-Américains, les fils des fils des Français qui sont venus s'établir aux Etats-Unis. Avant d'entrer en matière, il nous importe de nous comprendre sur le sens de certains termes. D'abord, pour moi le terme "évolution" comprend et le passé et le présent et l'avenir. Il y a un mécanisme à l'évolution humaine que l'on peut observer, et mesurer même. Ce mécanisme se définit par les petites morts que subit notre égo afin de nous purifier et de nous élargir l'âme, le coeur et l'esprit. Nous donnons les noms "crise," "conflit," "dépression," "peine," ou "peur" à ces moments de désintégrations qui diminuent notre égo. Rappelons-nous que les moments de naissance d'un enfant sont tous précédés par un déchirement psychique et physique. Ce processus n'est pas si différent pour la renaissance d'un individu ou d'un groupe.

L'égo, c'est notre façade; c'est le voile que l'on fait passer entre notre intelligence humaine et subjective et ce que l'on nomme la réalité. C'est le rôle que nous portons comme une cravate par crainte et par faiblesse humaine pour cacher ce que l'on pense être notre nudité.

Disons tout de suite que l'une des raisons de la situation présente des Franco-Américains est que nous avons donné trop d'importance aux faux égos de certains au dépens de plusieurs. Nous ne pouvons plus nous permettre de sacrifier l'évolution de notre peuple aux mangeurs de médailles et de diplômes.

Le titre de cette conférence vous paraît peut-être singulière. La dernière partie du titre a été prise d'un disque des "Moody Blues," un groupe de chanteurs anglais. Elle nous rappelle, en tant que Franco-Américains, que l'avenir nous passe sans que nous en soyons clairement conscients, à cause de notre fascination pour le passé.

J'aimerais que nous fassions tous ensemble un contrat qui restera sous-entendu. Voici le contrat: que nous fixions notre attention, pendant cette séance et sur le présent et sur l'avenir. Que nous ne mentionnerons le passé que pour parler des conséquences présentes.

Il faut faire attention de ne pas donner trop d'importance à la mémoire. La mémoire peut fausser la réalité. Il n'existe aucune preuve que nous soyons dans une condition plus favorable aujourd'hui grâce à la mémoire.

A trop insister sur une mémoire nous entraînons nos jeunes à apprendre par coeur des réponses à des questions qu'ils n'ont jamais posées. Cela ne leur apprendra jamais à poser leurs questions à eux, des questions qui seraient importantes pour le présent et qui aideraient à éclairer l'avenir.

Aussi, la mémoire peut nous donner la trousses. Il se peut que nous ayons peur, ou que nous nous sentions inférieurs à d'autres simplement par mauvaise habitude de mémoire.

Attention à la mémoire. Des fois quand je me sens cynique, je me dis que si nous regardons toujours derrière nous et ailleurs, c'est parce que nous ne savons plus nous identifier et nous aimer dans le moment présent.

Aussi, les modèles du passé ne sont pas toujours appropriés au présent. Par exemple, ce qu'il faut au monde en ce moment, ce ne sont pas des imitations des Saints Martyrs Canadiens. Le quota a déjà été rempli. Non, ce qu'il nous faut plutôt ce sont des Franco-Américains éveillés, forts, et éclairés qui se sentent à même de se redresser le corps, de se lever la tête et de regarder droit devant eux--des Franco-Américains qui ressentent et qui communiquent la protection dans l'amour.

Si nous insistons trop sur le droit de continuer à rêver du bon vieux temps au Canada, il serait à recommander que nous allions nous ré-installer au Canada pour faire face à ce rêve afin qu'il ne nous hante plus et pour que nous mettions fin à cette perte d'énergie.

Alors, apprenons à donner moins d'importance à la mémoire. Ce qu'il nous faut, aujourd'hui, c'est une perspective qui s'adresse plus aux vivants. Ce qu'il nous faut aujourd'hui c'est de l'esprit, de l'imagination et beaucoup de bonne volonté!

La première chose à considérer, lorsqu'on s'adresse au moment présent est ceci: la renaissance qui commence à ce moment parmi les groupes ethniques aux Etats-Unis, cette renaissance que l'on applaudit partout, est-elle

vraiment une renaissance ou est-ce tristement une deuxième naissance du même esprit de clocher, de méfiance et de fierté provinciale qui a infecté le premier grand âge ethnique de ce pays? Je pose la question pour tout de suite affirmer que l'humanité ne peut plus se payer le luxe de nouvelles divisions et de nouveaux conflits et que nous n'avons pas le droit de planifier quoi que ce soit qui contribue le moindrement à une nouvelle détérioration de la condition humaine.

Il est sûr que nous ne contrôlons pas la destinée des groupes ethniques aux Etats-Unis. Il est aussi certain que ce n'est pas grâce à nous qu'il existe un nouveau mouvement ethnique aux Etats-Unis en ce moment.

Nous pouvons, si nous le voulons, prendre l'envie et la jalousie qui existent entre nous et la transférer aux groupes ethniques qui reçoivent plus d'argent fédéral que nous ou qui ont plus de puissance politique que nous. Mais à ce faire, nous épuiserions notre énergie à guetter et à surveiller les autres sans nous servir efficacement de l'occasion que le moment nous présente. Non, il ne faut pas perdre notre énergie à surveiller ou à copier les autres. Nous avons une deuxième occasion de gagner, c'est-à-dire de redevenir authentiques, de devenir ce que nous sommes destinés à devenir. Nous avons un pays à faire.

Si nous avons besoin de bonnes raisons pour un renouveau ethnique je peux vous en offrir quatre.

Primo, les Etats-Unis, comme pays, ont en ce moment beaucoup de difficultés dans leurs rapports avec les pays étrangers. La raison pour cela pourrait bien être que c'est parce que nous vivons dans un pays provincial. Si le gouvernement arrivait à comprendre et à pourvoir aux différences humaines de ses propres groupes ethniques, peut-être arriverait-il à mieux comprendre les autres cultures et à les accepter avec amour et compassion et à se faire accepter en retour.

Nous demeurons dans un pays qui joue un rôle qui est trop important pour le laisser choir dans une somnolence ou même dans un faux sentiment de supériorité linguistique et culturel provincial. Notre puissance économique et politique restera fragile jusqu'à ce que nous arrivions à nous entendre sur le plan humain.

Nous parlons là de bonnes raisons pour un renouveau ethnique.

Secundo, les grandes institutions et les grandes nations du monde, soient-elles civiles ou religieuses, ont toutes été ébranlées. Leur véracité et leur autorité ont été mises en question. Espérons que leur état présent de désintégration mène à un nouvel état d'esprit éclairé.

Une des raisons pour la désintégration de nos institutions c'est que certaines expériences que nous avons vécues nous ont forcés à reconnaître que l'on peut y mettre trop de confiance. Par conséquent, l'on court souvent le risque de ne pas savoir comment se tirer d'affaire lorsqu'il y a conflit entre ses propres besoins et les besoins de l'institution en question. L'affaire de La Sentinelle en a été un bon exemple. C'est pour cela

que le prochain ralliement doit être un ralliement humain et intérieur.

En attendant que les institutions ré-établissent de l'ordre et de la compassion pour mieux nous servir, il n'est pas impossible que nous commençons à nous fier aux nôtres plus qu'à n'importe qui. Les bouleversements récents, les assassinats, le Vietnam, le Watergate, les crises d'énergie et d'économie nous confondent tous et nous font peur. Lorsque l'on commence à être confus et à avoir peur, on se regroupe instinctivement autour de ceux et de celles avec qui nous avons des liens de sang.

Au passé, les Franco-Américains ont toujours pu se réunir pour affronter une crise ou une difficulté. Imaginez notre force si nous arrivions à le faire aujourd'hui par pur désir humain!

Il y aurait une troisième raison pour le phénomène du renouveau ethnique que l'on observe partout à travers le monde. C'est que l'on commence à se rendre compte de la nécessité de différentes perspectives pour bien maintenir ses idéaux. D'abord une nation, si elle veut rester forte, a besoin de toutes sortes d'idées, soient-elles divergentes ou non. Cela va de la nature même de ce que l'on nomme la créativité.

Aussi, nous nous rendons compte qu'un pays uniforme devient monotone. Enfin, les témoignages de Teilhard de Chardin, des Berrigans, de John Dean, et d'autres nous rappellent que, des fois, l'humanité a besoin de voix qui crient dans le désert si elle veut vivre selon ses idéaux. Je rêve à la possibilité que chaque groupe ethnique ait une sagesse particulière à contribuer à notre nation (maintenant que j'ai eu l'occasion d'en apprendre certaines) en découvrant des idées extrêmement profondes et sérieuses de certains Amérindiens.

Il y a une quatrième raison capitale qui nous permet de songer sérieusement à un ralliement ethnique aux Etats-Unis. C'est que nous savons clairement et sans aucun doute qu'une personne qui nie ses origines se nuit profondément au niveau psychologique. Si un homme ne s'accepte pas soi-même tel qu'il est, qui va vouloir l'accepter? Et si un homme dépense beaucoup d'énergie à cacher sa vraie identité, il court aussi le risque de perdre beaucoup de temps et d'énergie à craindre qu'il va se faire prendre et à se voir rejeter. Il y a du bien partout, même dans les aspects de nous-mêmes que nous n'examinons qu'avec crainte. Un grand psychologue américain a beaucoup écrit pour faire valoir l'idée que ce que l'on croit être le satanique en nous cache souvent l'ange créateur. Nous nous cachons par habitude et sans raison. Il est temps que nous portions nos "jumpsuits" de grenouilles.

J'espère vous avoir suggéré quatre bonnes raisons pour un renouveau ethnique. De ces quatre, je préfère la première, la troisième et la quatrième parce qu'elles laissent à entendre qu'un nouveau mouvement ethnique pourrait contribuer à l'amélioration de la condition humaine de l'individu aussi bien qu'à l'amélioration de la condition de l'Etat, et c'est justement ça qu'il faut au monde.

Nous avons, alors, raison de confronter ce nouveau mouvement avec un esprit optimiste et éclairé.

Cette perspective ne nous permettra pas de chercher notre propre gain sans aussi chercher à améliorer la condition humaine.

Je vous demande de noter que je ne parle pas de politique. Nous sommes un peuple naïf dans le domaine politique. Le passé nous a montré que le champ politique nous est dangereux. Nous courons le risque d'y dissiper nos énergies dans des conflits inutiles. Je propose que nous évitions, au moins pendant un temps fixe, de faire de la politique. La politique exige beaucoup d'énergie intérieure. Nous avons besoin de récupérer notre énergie humaine. Cela, on peut le faire en nous adressant d'abord aux besoins humains de notre groupe.

Il nous devient de plus en plus possible de songer à la possibilité d'améliorer notre condition humaine ici aux Etats-Unis. Il nous reste encore assez d'énergie pour cela. Regardez les grands coups d'efforts que vous avez mis à organiser des semaines françaises dans plusieurs villes et dans plusieurs états durant cette année du bicentenaire. En plus des bons organisateurs et des travailleurs, il y a récemment plus d'intellectuels Franco-Américains que jamais à s'adresser à la question de notre destinée. Ils pourraient nous aider à planifier des projets à long terme, si nous le voulions. Une petite caution, certains d'entre nous souffrent de paralysie lorsqu'il s'agit de traduire nos rêves en action concrète et il va nous falloir de l'aide.

Si nous voulons marier notre énergie à notre intelligence et à notre sagesse nous pouvons améliorer notre existence en la transformant.

Nous en avons les ressources. Le gouvernement fédéral commence à dépenser des sommes assez importantes pour aider les divers groupes ethniques qui demeurent aux Etats-Unis.

Mais, il ne nous est plus permis de nous ranimer les forces et les énergies seulement par pure curiosité, sans motivation claire. Nos forces, une fois ranimées, devront servir à quelque chose. Elles devront servir non seulement à notre propre amélioration, mais aussi à l'amélioration de la condition humaine. Si non, nous allons encore une fois nous étier dans un autre charivari politique ou religieux. Nous pouvons nous lancer vers un nouvel avenir avec pleine conscience de ce que nous voulons, avec humilité, amour et courage, sans regret ni sentiment de culpabilité.

Nous sommes rendus à un carrefour critique de notre existence. Il ne nous est pas possible de redevenir ce que nous étions.

Mais ce qui est capital, c'est que nous devenions ce que nous sommes sensés être ici, en ce moment.

Nous sommes à un tournant crucial de notre histoire en tant que Franco-

Américains. Nous semblons être en train de nous réveiller d'un état de somnolence. Les grenouilles commencent à grouiller, elles s'étirent les jambes avant de prendre le prochain saut.

Mais il y a des peurs secrètes qui nous retiennent. Par exemple, nous n'avons pas encore exorcisé la peine et la tristesse engendrées par les conflits et les contradictions du passé, telles que ceux de La Sentinelle. Si nous ne nettoyons pas le tableau de façon au moins symbolique nous allons courir le risque de nous paralyser dans nos moments difficiles quand nous serons pris d'une terreur secrète.

Avant de songer à la possibilité de rebâtir, nous avons l'obligation sacrée de résoudre nos différences humaines. Il va falloir que nous ré-apprenions à nous parler avec compassion et amour, sans rancune, sans jugement téméraire, sans jalousie et sans snobisme. Il va falloir s'entendre sur la nécessité de nous comprendre et de nous accepter au niveau de l'individu.

Les Franco-Américains ne retrouveront leur langue et ne bâtiront une culture qui soit vraiment indigène que lorsqu'ils accorderont librement à tous le droit à leur voix personnelle. Une ancienne étudiante franco-américaine disait toujours: "Pour parler français il faut avoir quelque chose à se dire." La communication franco-américaine semble toujours être en sens unique, des anciens aux jeunes, des parents aux enfants.

Si nous comptons vraiment renaître, il va falloir mettre fin à ces monologues autoritaires interminables. Le modèle de nos monologues est de tradition le sermon, et comme certains d'entre vous le savent, il me devient difficile de parler longuement en français sans faire un sermon. C'est le modèle que j'ai appris.

Il faut mettre de côté le monologue et chercher le dialogue si nous voulons vraiment contribuer à l'épanouissement de tous les Franco-Américains. Cela nous sera sûrement pénible et difficile à accomplir, mais absolument nécessaire. La seule raison de réaccepter la langue française c'est qu'elle nous aidera à mieux contribuer au dialogue humain. Nos jeunes refusent d'accepter le français comme langue de colonisation culturelle et spirituelle et c'est pour cela que nous perdons cette langue. Il est inutile de songer à un renouveau linguistique qui ne contribue pas à la libération totale de l'individu. Il nous faut un renouveau linguistique qui nous permette de nous valoriser pas seulement vis-à-vis de nous-mêmes, mais aussi vis-à-vis de la communauté française.

Notre renaissance sera possible pour autant que nous acceptions de crier "Vive la différence" aussi bien que "Vive notre unité," Il s'agit d'apprendre non si nous pouvons mais si nous voulons accepter nos différences.

Si nous n'arrivons pas à franchir cette première frontière vers notre nouveau pays, ce qui reste de ma présentation devient fantaisie.

Nous y allons de notre vie ethnique. Autrefois, nous laissions nos grandes décisions et la planification de nos objectifs aux autres, aux institutions. Mais nous avons vu, quand les choses ne marchent pas bien, que c'est sur nous autres que ça tombe, et non pas sur les institutions. A force d'encourager des porte-paroles, nous avons "perdu nos voix."

Si nous tenons à ne pas être des imitations en plastique des Français ou des Canadiens et si nous tenons à ne pas devenir ce que j'appelle des "retreaded Americans" il va falloir que nous apprenions, et vite, à accepter individuellement plus de responsabilité pour notre propre évolution. Après tout, c'est nous qui devrions subir les conséquences de nos actions, et personne d'autre.

Pour franchir la prochaine frontière, il faut croire que les solutions, comme les problèmes, se trouvent déjà en nous. Il ne s'agit que d'y croire. Voulons-nous faire le saut de conscience nécessaire? Nous en avons la force.

Nous sommes passés par plusieurs crises et nous avons survécu sans trop faire de mal à personne, sauf peut-être à nous-mêmes. Nous sommes consciencieux, tenaces et résistants. Nous avons construit beaucoup de bâtiments. Il est temps que nous érignons un temple à notre dignité humaine. Personne d'autre ne peut bâtir ce temple intérieur et humain pour nous.

Notre évolution prochaine demandera donc que l'on réfléchisse sur la façon dont les parents traitent leurs enfants, ou dont la société traite les femmes et les hommes. Il n'est pas facile à l'être humain de se transformer mais il est très possible. Mais il ne s'agit pas ici de mettre le monde à l'endroit--pas qu'il ne soit pas à l'envers--il s'agit plutôt de nous aider, à chacun et à chacune, à nous mettre individuellement à l'endroit.

D'abord les enfants. J'ai l'impression que l'on force nos enfants à devenir adultes beaucoup trop jeunes. Cela est dû sans doute à notre histoire. Nos ancêtres devaient travailler fort pour mettre du pain sur la table et ils avaient besoin de l'aide de leurs enfants.

L'attrait de l'argent a encouragé plusieurs Franco-Américains à faire travailler leurs enfants (à bas âge) dans les usines. Je note cela pas pour en faire la critique, mais pour suggérer que cette tradition de travail à bas âge n'encourageait pas le sens du jeu et l'expérience de la découverte qui auraient mieux servi au plein épanouissement de notre créativité.

Aussi, les Canadiens-Français n'ont passé des lois sur l'enseignement obligatoire qu'en 1942, ce qui montre que l'on ne valorisait pas l'enseignement jusqu'à très tard. Et là encore, nous semblons toujours nous méfier de l'enseignement.

En bref, n'ayant pas assez appris à jouer avec nos parents, qui n'avaient pas assez appris à jouer avec les leurs, nous avons perdu un des éléments nécessaires au développement d'un pont solide entre nous et nos jeunes. Et nous nous choquons quelquefois lorsqu'ils inventent ou trouvent de nouveaux jeux pour remplir le vide durant leur adolescence.

Pour mieux préparer nos enfants à être de bons travailleurs, nous les avons entraînés à être silencieux et obéissants et ils ont grandi confus et muets. Eux aussi, ils ont perdu leurs voix.

La femme franco-américaine m'a souvent semblé être la femme forte de l'Évangile. Qu'elle le veuille ou non, elle a toujours été forcée de calmer son mari et ses enfants et on lui laissait très peu d'espace pour être humaine à son propre droit. Tout de même durant les dernières années j'ai été vraiment frappé de noter combien souvent c'était la femme qui s'intéressait à l'instruction de ses enfants, c'était la femme qui poussait les enfants à s'instruire en dépit du mari et que c'étaient souvent les femmes qui émettaient le plus d'idées originales, intéressantes et non-orthodoxes. C'étaient aussi les femmes qui savaient planifier et organiser certains services humains et sociaux.

Si nous comptons vraiment sur le plein épanouissement de notre groupe ethnique, j'ai l'impression qu'il va falloir que les hommes apprennent à lâcher un peu les brides qu'ils tiennent sur les femmes--ça s'appelle la réduction de l'égo.

Et que dire de nos hommes, cette main d'oeuvre qui s'est épuisé à bâtir des églises et des écoles et grâce à qui la révolution industrielle a pu réussir. Ce sont les fils de fermiers qui travaillaient autrefois dans de grands champs sous un soleil salubre et qui ont été séduits à venir s'enfermer dans de vieilles usines malsaines où on les a vus s'étioler sous des conditions pénibles. Il est capital que nous nous efforcions de leur trouver un moyen d'échapper à leur travail habituel. Il va falloir chercher des stratégies qui leur permettent d'avoir plus de choix dans leurs métiers. Je ne parle pas de promotions dans la même prison, mais de la possibilité de se libérer de la servitude à la machine infernale qui déshumanise en étourdissant.

Je passe sous silence ceux que nous ignorons ou pire, ceux qui sont sur la "cène", les aliénés, sans faire mention de nos attitudes vis-à-vis des Indiens nord-américains qui nous avaient tellement aidés à notre arrivée sur ce continent, et dont plusieurs d'entre nous avons le sang dans nos veines. Nous avons un pays à faire.

Enfin, j'ose offrir des perspectives qui pourraient nous aider à trouver nos propres solutions à nos propres difficultés. Je vous demande de considérer ces suggestions avec caution. Les vraies solutions ne devraient venir qu'après (et je souligne après), l'approbation du peuple franco-américain.

Mettons fin à notre habitude funeste de décider pour les autres ce

qu'ils veulent. Ce n'est pas comme cela qu'on apprend aux gens à se libérer, à célébrer leur propre existence.

N'importe le nombre de diplômes ou le poids des médailles de ceux qui font les décisions, un groupe ne se réintègre jamais d'une façon permanente sans la volonté de tous ses membres. Le monde commence à se rendre compte que toute façade politique ne cache que des corps somnambulants.

Je répète ici qu'il serait fatal d'essayer de nous regrouper de façon politique avant cette fois d'avoir pourvu aux besoins très essentiels et très humains du peuple franco-américain. Nous ne devrions sortir de notre longue et triste solitude que lorsque nous pouvons en sortir individuellement forts, éclairés et sensibles.

Je voudrais discuter des solutions qui pourraient s'offrir au plan individuel avant de passer aux solutions possibles au niveau du groupe.

La résolution des problèmes linguistiques et culturelles suivra près la résolution des problèmes humains.

Au niveau individuel, il faut songer à des solutions qui s'adressent aux trois parties de l'être humain: le corps, le cœur ou l'âme, et l'esprit.

D'abord le corps: fils d'explorateurs dionysiens, nous avons soumis nos corps au contrôle d'un clergé conservateur et nous avons enfermé ces corps dans des usines malsaines.

Nous sommes en conflit avec nous-mêmes. Nous nous servons de nos corps pour faire toute sorte de travail manuel mais nous semblons en avoir honte et même d'en avoir peur.

Le corps humain est le reposoir de toute notre énergie et de nos facultés en tant qu'êtres humains. Nous sommes reconnus pour la qualité de notre travail manuel. La qualité de notre travail dépend de la qualité de l'énergie qui est accessible à l'individu par moyen du corps.

Nous ne pouvons pas ranimer notre énergie sans décider d'accepter notre corps avec tout ce qu'il peut comprendre. Il ne nous est plus utile ni salubre d'ignorer le corps ou d'en sentir coupables. Nous ne respirons plus le bon air frais des champs, nous ne mangeons pas toujours une nourriture salubre, nous ne sommes pas tellement forts dans les sports, et des fois, nous semblons préférer frotter notre "char" ou nos planchers plutôt que de se frotter mutuellement nos corps. Notre sexualité n'est pas une faiblesse. C'est un don du Créateur. Nous pouvons réapprendre à jouir de notre existence corporelle si nous voulons laisser tomber nos vieilles habitudes jansénistes et puritaines.

On valorise le corps non seulement par le travail parfois monotone que nous faisons mais aussi dans notre démarche, dans la danse et, oui, dans l'acte sexuel.

Nous pouvons faire certaines choses pour purifier et ranimer le corps, telles que le yoga, et le Tai Chi. Nous pouvons mieux apprendre à soigner nos corps et éviter les visites fréquentes chez les médecins.

Dans ce domaine, nous pouvons chercher l'aide des spécialistes aux Etats-Unis et des sages de l'Orient.

Mais il n'y a pas que le corps. Le corps ne danse pas, ne se libère pas si le coeur ne se sent pas psychologiquement libre de s'épanouir d'une façon propre à ses besoins.

Nous sommes à un moment crucial dans l'histoire du monde. L'âge de la psychologie est à son apogée et certains prévoient que cet âge précède un âge de mysticisme scientifique. Que nous le voulions ou non, grands nombres d'institutions utilisent la psychologie non pas pour nous éclairer sur nous-mêmes mais plutôt pour jouer sur nos faiblesses. On embouteille des personnages, des hommes politiques, même des guerres comme on emboîte et on vend notre nourriture, qu'elle soit saine ou non.

Il est donc à propos que nous apprenions nous-mêmes à mieux nous connaître, à mieux nous aimer et à mieux nous aider dans les conflits et les crises humaines, ces petites morts dont je parlais au début. On ne sait plus où va la race humaine. Plus que jamais, il faut que l'individu apprenne à se fier à lui-même. Plus que jamais, il faut aider l'individu à prendre soin de lui-même. Plus que jamais, il devient important que l'individu se sente capable de trouver les solutions à ses difficultés par lui-même.

Il faut réapprendre aux Franco-Américains comment le rire peut guérir, comment s'entraider de façons différentes, comment s'affirmer sans faire du mal aux autres, comment jouir de son humanité sans en sentir coupable, comment aller au-delà de la honte et de la culpabilité, etc... Il existe des techniques pour développer la dynamique de groupe, qui sont assez simples et qui peuvent contribuer rapidement à l'épanouissement humain de notre groupe.

Dans le domaine du coeur nous pouvons encore chercher de l'aide des Etats-Unis en certains domaines, et du Canada et de la France en d'autres. Les Français, par exemple, semblent avoir développé des attitudes vis-à-vis de l'amour qui semblent plus adultes que les attitudes de la plupart des Américains. Ils semblent avoir gardé une certaine révérence vis-à-vis du mystère de l'amour qui me semble profonde et salutaire.

Enfin, il faut s'adresser à l'esprit et à l'intelligence. Et là, il pourrait s'agir de renseignements pour la protection de consommateurs, pour l'amélioration ou le changement de carrières, pour la formation de coopératives, etc... Il faudrait aussi apprendre à nos gens à s'évaluer de façon plus objective et à négocier pour eux-mêmes.

Il faudra certainement bien choisir les premiers pas.

Nul groupe n'est plus fort que le plus faible des individus qui y appartient. Cela est une vérité essentielle. Mêmes les façades politiques ne peuvent pas démentir cela.

Maintenant, avant de passer aux solutions de groupe, il faut admettre tout de suite que même si plusieurs d'entre nous se décident à planifier une renaissance essentielle pour les Franco-Américains, il y aurait sûrement plusieurs qui voudraient s'écarter de nous, au moins pendant quelque temps. Question: Allons-nous pour cela les traiter avec moins de compassion et de révérence que ceux qui veulent s'identifier ouvertement avec les Franco-Américains? Allons-nous faire ce que l'on a fait à nos ancêtres lorsqu'ils ont décidé d'aller leur chemin et de venir aux Etats? Allons-nous les traiter de "canaille" ou pouvons-nous plutôt apprendre à les traiter d'amis humains qui ont un chemin à suivre? Ou nous faut-il encore souffrir pour apprendre la leçon de la sensibilité et de la compassion humaine?

Passons, maintenant, aux solutions au niveau du groupe. D'abord, soyons conscients que tout travail qui se fait au niveau du groupe facilite l'accélération de l'énergie du groupe. C'est pour cela que la dynamique du groupe est devenue si importante à la vie industrielle des Etats-Unis. Pour cette raison, et parce que les Franco-Américains semblent avoir des difficultés personnelles lorsqu'ils deviennent chefs ou lorsqu'un d'entre eux devient chef, je suggère que toute planification soit faite par un concile de neuf personnes qui représenteraient plusieurs niveaux sociaux ainsi que divers régions.

Idéalement, ce concile serait appuyé par un autre groupe de dix-huit personnes qui comme le concile auraient subi un entraînement intensif pendant un temps fixe.

Que chaque membre du concile suive de l'entraînement pour réduire son égo, et qu'il apprenne à chercher les raisons profondes de son existence. Que chacun apprenne à planifier et à évaluer objectivement notre condition humaine ainsi qu'économique. Que certains deviennent experts en matière du soin du corps, du coeur et de l'esprit. Cet entraînement devrait durer à peu près deux ans, durant lesquels le concile aurait planifié, avec l'aide d'experts, un projet détaillé à long terme pour l'évolution de notre groupe ethnique.

Ce concile aurait aussi la responsabilité de planifier une base économique pour assurer le plein épanouissement de nos projets. Il aurait aussi la responsabilité d'entraîner ou d'aider à l'entraînement d'autres cadres pour le remplacer.

Il ne s'agit pas ici d'analyser en détail toutes les possibilités d'un tel concile central.

Imaginez ce que l'on pourrait achever et pour nous et pour le reste de l'humanité si nous voulions établir un plan d'action à long terme pour notre développement et si nous arrivions à convaincre le

gouvernement fédéral de donner des fonds seulement aux organisations et aux programmes qui voudraient participer à notre plan à nous. Imaginez si le gouvernement fédéral payait les salaires de certains Franco-Américains qui auraient comme responsabilité d'évaluer la qualité des résultats que donnaient tous les programmes fédéraux qui s'adressaient aux besoins des Franco-Américains.

A un niveau plus restreint nous pourrions chercher à embaucher un ou deux experts qui travailleraient avec le Centre mais qui seraient supportés par une subvention de l'extérieur. Ils auraient comme fonction de chercher d'autres fonds fédéraux, et de créer des liens et des contacts plus étroits entre les divers groupes franco-américains. Ils pourraient aussi avoir pour fonction de planifier une tournée théâtrale qui ranimerait l'intérêt et la curiosité des Franco-Américains. Aussi pourraient-ils, avec l'aide du Centre, produire des programmes radiophoniques pour distribution régionale à travers la Nouvelle-Angleterre.

Nous avons un pays à faire et nous commençons à en avoir des idées et des moyens. Je viens d'ébaucher quelques suggestions pour vous encourager à en faire de même. Ces suggestions sont le résultat de mes recherches expérimentielles au niveau humain, et il se peut fort bien que certaines idées qui m'ont bien valu quelque chose ne vaudront rien pour la grande majorité des Franco-Américains. J'ai pris des risques personnels ici pour mieux partager avec honnêteté mes sentiments personnels. Je dis ces choses par amour pour le groupe qui m'a donné mes racines et dont je me suis éloigné pour trouver ma propre identité!

Nous avons un choix à faire: nous pouvons nous efforcer de donner aux Franco-Américains la souplesse d'un enfant, la force d'un bûcheron et l'intelligence d'un homme sage, ou nous pouvons choisir de retourner à nos soirées "cocktails" et de pleurer notre triste sort.

L'occasion nous est accordée de planifier et de traduire nos rêves en action. Il ne faut pas laisser échapper un tel cadeau.

La première chose à faire c'est de planifier des projets à longs termes et à courts termes qui reflètent la priorité de nos valeurs et de nos besoins.

La protection dans l'amour est notre droit à nous tous, si nous voulons en accepter la nouvelle responsabilité.

Je n'oserais pas, cher Donald, réagir à ou commenter sur ton évolution personnelle franco-américaine, mais j'admire ton courage et ta volonté. Moi, je vais suivre un chemin moins périlleux en sachant tout de même que je vais parler aussi de mes expériences personnelles. Tu es le plus grand chercheur que je connaisse. Je t'accepte comme Franco-Américain et j'admets croire que ce soir tu es l'ultime exemple de ce que je vais dire.

D'abord j'ai l'impression que tout a été dit et que j'apporte seulement des reflets, des échos de ce qui a déjà été prononcé ici pendant ces deux derniers jours. Mais me voilà tout de même avec mes idées sur l'évolution humaine des Francos. J'ai préparé mon commentaire d'après ma fenêtre personnelle et je veux ajouter ces quelques paroles à celles qu'a prononcées M. Dugas. Ce sera dans une veine différente mais je crois avec les mêmes buts.

Nous, les Français nord-américains, nous sommes un peuple du dix-huitième siècle. Depuis la conquête de la Nouvelle-France et depuis la déportation des Acadiens, nous faisons de la résistance. De la résistance consciente. De la résistance sous-consciente. La plupart de nos énergies ont été consacrées à la création, à l'invention de toutes sortes de mécanismes pour empêcher la désintégration de nos coutumes, de nos moeurs et de notre langue française nord-américaine. Nous sommes passés par une série progressive de transformations qui, à mon avis, avaient comme but de multiplier les fausses pistes. Fausses pistes parce que la docilité, la tranquillité, la soumission, la passivité, l'inaction, l'adoration de fausses idoles, c'est du maquillage. On a si bien maquillé le groupe pour faire face à des pressions extérieures, que maintenant on a des difficultés à sortir sans se farder. Cela a été et c'est encore une résistance en pleine évolution.

Le problème, c'est qu'on n'a pas su éviter l'intégrer en nous-mêmes, comme individu, cette résistance. On a cru le faux miroir. Il fait maintenant partie de la culture française nord-américaine. On résiste aux pressions intérieures créatrices qui veulent sortir et qui ont un besoin incontestable de se manifester, de s'épanouir. Le maquillage est devenu cage. Notre évolution, bien qu'elle soit aveugle et chaotique, a un ordre fondamental qui existe dans le moment même.

Tout est significatif, je répète, tout est significatif. Au Québec, depuis quelques années, l'évolution du peuple, de sa culture et de sa langue est devenue phénomène se déroulant au grand air. C'est visible. On peut y toucher. Le Québécois est en pleine participation dans cette évolution consciente, qu'il le veuille ou non. Ça bouge. Ça grouille même.

Pour ce qui en est du Franco-Américain et de cette résistance aux pressions assimilatrices, on a survécu. Les stratégies du passé ont été une réussite. Mais on est arrivé à un point où le Franco-Américain moyen se méfie de ces institutions (y compris la belle langue française) et des stratégies qui ont été établies pour protéger ce groupe ou encore cette collecti-

vité. Ce phénomène de résistance est devenu une série de démarches figées, gelées, qui ne répondent plus aux besoins de l'individu franco-américain. L'énergie créatrice ne doit plus être absorbée par l'individu comme moyen de résistance à ces pressions assimilatrices. Nous sommes en danger de tomber dans une relation incestueuse si on n'exteriorise pas ces énergies en agissant dans tous les domaines avec nos outils culturels et notre langue tels que nous les possédons aujourd'hui dans cette salle, ainsi qu'à Milo, Mattawamkeag et il ne faut pas l'oublier, Passadumkeag.

C'est le temps de l'individu. C'est le temps d'une affirmation personnelle franco-américaine. C'est le temps de sortir de nos garde-robes. C'est le temps de vivre ce qui nous reste de notre culture et de notre langue afin de voir, de découvrir comment on peut créer et inventer les moyens de les développer d'une façon pragmatique et utile à nous ainsi qu'à notre société.

Puisque l'affaire du "melting pot" n'a pas marché, je suggère que nous mettions notre propre chaudron sur le feu. Qu'on le fasse bouillir d'idées, de questions, d'explorations et d'actions. Pas dans la cuisine de nos ancêtres mais en plein air dans nos villes et villages.

Pour terminer, je voudrais vous faire part d'une petite histoire que Claire m'a racontée. Il y avait une fois un gros taureau noir dans un pays lointain et à une époque passée. Il se plaisait à capturer les licornes de la terre. Il les faisait passer à la mer où les licornes devenaient le blanc des vagues. Finalement il ne restait plus qu'une seule licorne libre. Voulant sauver ses soeurs, elle se dirigea vers la plage. Elle y rencontra le taureau. Lui, il était bien content de la voir. Elle était extraordinairement jolie, même dans le monde des licornes. Malgré ses dents grelottantes et ses jambes tremblantes, elle fit pleine face au gros taureau noir...pour trente secondes...soixante secondes...une minute...le taureau disparut!

L'ennemi, c'est moi. J'essaie de mon mieux de l'apprivoiser, advienne que pourra.

Commentaire de *Roger Lacerte*

L'autre jour, c'était le 4 juin, j'arrivai au bureau de poste de Lowell, pour y ramasser mon courrier. Je le dépouillai: le texte de notre conférencier y était. Quelle joie. J'avais hâte de le lire. Mais levant les yeux de la table de travail où je regardais le reste des lettres que j'avais reçues, je levai la tête pour remarquer, au tableau d'affichage, plusieurs avis expliquant en espagnol les mesures anti-discriminatoires fédérales en matière de logement. Je m'amusai à exercer mes connaissances dans cette langue. Puis, je me rappelai d'avoir passé en chemin devant notre ancien hôpital Saint-Joseph, bilingue jusqu'à il y a environ dix ans alors que l'on effaçait partout les dernières traces de français. La direction et les cadres sont maintenant anglophones. Restent, tout de même, quelques médecins et quelques infirmières francophones et, bien sûr, tout le personnel d'entretien. Le soir, après avoir lu l'édition municipale du Lowell Sun, où l'article qui faisait la manchette portait sur les ennuis du conseil scolaire qui se trouve dans le dilemme de satisfaire à l'école Greene une loi de l'état du Massachusetts sur la nécessité d'offrir des classes bilingues aux "ethniques" espagnols sans violer une autre loi, celle-là fédérale, sur l'inégalité raciale, je me suis promené à pied en ville. En passant, par la rue Fletcher, j'aperçois ce bout de graffiti écrit en grosses lettres sur le mur extérieur du Marine Club: "Miguel Santana." Revenant par la Salem, je passe devant "La Iglesia de Dios" où priaient une vingtaine de fidèles et, près de la Franco-American School, où, malgré le nom, l'on n'a plus affaire à une institution bilingue, et je vois sur le haut de la poubelle deux publications très proprement pliées: la première, une espèce de bulletin paroissial tout en espagnol indiquant toutes les messes et tous les services religieux catholiques de la semaine tenus en cette langue dans la ville; la seconde, un numéro de El Visitante, étrangement semblable à Our Sunday Visitor que l'on vendait jadis aux portes de nombre d'églises franco-américaines. Et j'en passe, parce que vous voyez ce à quoi j'en viens. Nos citoyens espagnols, qu'ils soient Puerto-Ricains, Cubains ou Chicanos, on les dorlotte, et nous, l'on nous oublie. Et dans un moment de réflexion, au milieu de pensées confuses sur ces neuf mille Puerto-Ricains qui ont envahi Lowell depuis une décennie et ce cinquième de la population totale de Lowell, ces plus de vingt mille Franco-Américains, et autres de la population parmi lesquels ils ont choisi de vivre, je songeai à mon grand-père Lacerte que j'ai tant admiré à cause de ses convictions morales et de ses souffrances physiques et que j'ai beaucoup aimé parce qu'il était si humain.

Je veux vous parler un peu de lui ce soir. Peut-être y verrez-vous un peu mon attachement à mon franco-américanisme, en prenant ce mot en son sens continental, en son sens le plus large de Français d'Amérique. Baptisé Charles-Edouard Lacerte, pèpère naquit quelque part au Québec en 1886. Son père, Elie Lacerte, cultivateur de Yamachiche, avait essayé en vain plusieurs fermes dans autant de petits villages québécois avant de venir travailler à la tannerie de la compagnie American Hide and Leather

dans son usine de Lowell. Il s'était proposé un délai de deux ans pour s'amasser l'argent nécessaire pour retourner au Québec payer l'hypothèque sur sa ferme. En cela il adhérait à l'idéologie courante chez ces Canadiens de la fin du siècle dernier. Mais le sort voulut qu'il y laissât prématurément sa peau à cette tannerie, à l'âge de 38 ans, le 3 décembre 1888. Sa veuve n'avait pas assez de fonds pour ramener au Canada sa famille de sept enfants, dont mon grand-père âgé de deux ans. Exemple typique, direz-vous avec raison, de cette génération.

Revenons à pèpère. Quand on le questionnait sur son temps à l'école, il aimait bien dire qu'il y était allé la première journée et que, la maîtresse ne s'étant pas montrée, il s'en était allé pour ne jamais revenir. Je ne jurerais pas de la vérité de cette anecdote. Mais il est vrai qu'il entra jeune dans les filatures et que, chaque fois qu'il voyait de loin la police à la recherche de ceux qui n'assistaient pas aux cours, il se réfugiait dans les poubelles, dans les "cors". Elevé dans le quartier Belvédère, à l'époque aujourd'hui milieu plutôt anglais, il apprit l'anglais dans la rue. J'avoue toutefois ne l'avoir jamais entendu parler cette langue. Bref, je pourrais résumer sa vie à peu de choses: marié, père de onze enfants dont huit atteignirent la majorité; bon ouvrier qui atteignit le degré le plus élevé dans la main d'oeuvre spécialisée des textiles, soit arrangeur de métiers; bon chrétien, quoique un peu janséniste; propriétaire tour à tour d'un petit commerce de bois, d'une maison unifamiliale et, enfin, de trois maisons à deux familles, avenue Clinton, dans le quartier résidentiel de Pawtucketville où il acheva d'élever ses enfants et ces derniers, leurs enfants. Enfin citoyen modèle depuis le début du siècle, déposant fidèlement et consciencieusement à chaque élection son bulletin de vote, habitude que mon père conserva toute sa vie.

Mais, ce qui est intéressant chez ce bonhomme, en plus de son amour du travail bien fait, de sa joie de vivre, en un mot de son humanisme, ce qui piqua ma curiosité c'était sa connaissance tranquille de son identité, de celle du groupe dont il était issue, et de l'acceptation de ses aspirations. Pèpère avait un programme nationaliste dont je voudrais partager avec vous certains éléments. "Ça crée des 'jobs' pour les nôtres," disait-il, "ça oblige les employeurs à engager des Canadiens." En politique internationale, le Canada, pour lui, c'était un pays étranger où il fait bon aller en visite de temps en temps mais pas pour y rester. Cet élément de son crédo politique rappelle la réclame Citgo avant la lettre: "A nice place to visit but you wouldn't want to live here." Son idéal semblait être de toujours pouvoir parler français chez soi, d'être soi-même chez soi où que l'on soit en Amérique du Nord. Il avait confiance en la permanence de notre aventure collective en terre yankee. Il me racontait souvent que dans sa jeunesse des jeunes Anglais du quartier tentant de l'assimiler lui prédisait la disparition totale du français en moins de vingt-cinq ans. Cinquante ans plus tard, il en riait encore et confiant en l'avenir, il me disait qu'en vingt-cinq, qu'en cinquante ans, on parlerait encore le français chez les nôtres en Nouvelle-Angleterre. Pèpère est mort le 7 juin 1950, voilà plus d'un quart de siècle, et je puis dire entre parenthèses mais sans faux orgueil que si le fran-

çais cesse d'être parlé chez ma descendance la faute ne retombera pas sur mes épaules.

En 1950, le français, la francophonie lowelloise était à son apogée malgré l'arrivée sur la scène de facteurs incontrôlables, destructeurs de l'homogénéité du groupe. Depuis que le français n'est plus notre trait-d'union à Lowell notre participation à la vie politique et civique est tombée à presque rien. Et les faits historiques sont là pour les vrais historiens. Le seul inconvénient au programme de pèpère c'est que lui-même à l'usine dut refuser des promotions, auxquelles d'ailleurs il n'aspirait pas mais pour lesquelles il lui aurait fallu apprendre à lire et écrire. Par contre, il réussit sa vie comme homme, il s'épanouit comme personne, je voudrais bien pouvoir en dire autant. Avec les autres de sa génération, grand-père travaillait sans bruit ni trompettes à la création de ce que plus d'un voyait comme une Nouvelle-France en Nouvelle-Angleterre, un élargissement du concept des "Petits Canadas" étendu aux territoires environnants. Jacques Ducharme avait raison de dire hier, et spontanément, que "tout le monde tendait au même but."

Quant à mon père, il accepta plus ou moins ce même rêve collectif de la génération de mon grand-père. Seulement, grâce à l'école paroissiale il avait appris à lire et à écrire dans les deux langues. Je lui dois mes goûts prononcés pour la lecture et la discussion, lui qui ne pouvait se nourrir que de la lecture des journaux locaux. Mes frères et moi, nous lui devons nos diplômes universitaires. Cela dit en passant.

Je n'oublie pas mes autres aïeux, Marcotte et Levasseur, qui reposent chez nous. Je laisse de côté la vie de jeunesse de mes deux grand-mères, toutes deux nées et élevées dans l'Etat du Michigan, dont l'une vint apprendre son français à Lowell. Le temps passe et la lignée paternelle, celle que je connais d'ailleurs le mieux, suffit comme exemple de notre évolution collective.

J'ai vécu les années d'après-guerre alors que la Franco-Américanie lowelloise battait d'un coeur fier et confiant en l'avenir. Rares sont ceux qui, chez le peuple de Lowell, dans les années qui suivirent immédiatement la guerre se souvenaient même de la Sentinelle que certains ici tiennent pour bouc-émissaire de tous nos maux. La collectivité aurait pu survivre à cette défaite par sa résistance passive dans l'attente de jours de nouvelles stratégies. Elle aurait même pu survivre aux mariages mixtes, ou par l'assimilation du conjoint non-francophone, jusqu'alors pratique assez fréquente dans nos familles, ou par l'éducation française, bilingue, des enfants avec l'approbation tacite du conjoint non-francophone. Ce qui, à mon avis, causa le plus de dommages, du moins chez nous, ce fut l'arrivée de la télévision à un moment critique de notre expérience collective. Le cinéma, les danses, il fallait se déranger pour y aller, sortir de la maison. La radio, une voix de l'extérieur qui pénétrait dans nos foyers, le père et la mère pouvait toujours en fermer le poste. Et il fallait beaucoup d'imagination pour voir l'action dramatique, témoin la popularité du baseball dûe en grande partie aux commentateurs

radiophoniques. J'entrais de la rue où l'on jouait à tag-football, à buck-buck, ou à d'autres jeux pour écouter "Tom Mix," "The Lone Ranger," "The Shadow" (à cinq heures si la mémoire est fidèle). Dès que la télévision fit son apparition dans nos foyers, tout changea. Tout nouveau, tout beau, tout anglais. L'action mirobolante devant nos yeux, nos oreilles, l'autorité des parents cessa. Non, pire, eux-mêmes s'y intéressèrent. Dans certaines familles le téléviseur marchait du matin au soir. Mère y passait religieusement un minimum de deux heures par jour, une heure sur l'heure du midi, une autre tard l'après-midi. Il ne fallait pas lui rendre visite pendant ses romans-feuilletons ou téléromans, ou alors s'attendre à garder un silence monastique. C'était, si je me souviens, "The Guiding Light," "Search for Tomorrow," ainsi de suite. Père décédé, fini la récitation familiale du chapelet en français en réponse à la voix rauque de l'évêque irlandais de l'époque, radiodiffusé de Boston tous les soirs à sept heures. Déjà, autre temps, autre mœurs.

L'introduction de la boîte infernale tombait à un mauvais moment de notre évolution collective. Notre élite traditionnelle avait peu ou pas d'éducation nationale. Les plus âgés perdirent la foi dans les aspirations du peuple, les plus jeunes en rejetèrent l'idéologie jusqu'alors transmise de génération en génération par paresse en refusant d'assumer ses responsabilités ou par conviction que cette idéologie nous était néfaste, mais refusant en même temps de nous offrir aucune autre idéologie nationale en revanche.

J'emploie à dessein le mot "national" car il était d'usage plus courante chez les nôtres. Au fond, "national", me dit mon Petit Larousse, vient du mot latin "natio" et veut dire "réunion d'hommes habitant un même territoire et ayant une origine et une langue commune, ou des intérêts longtemps communs," alors que le mot "ethnique", d'origine grecque "ethnos" pour "peuple", signifie "dans les auteurs ecclésiastiques, païen, idolâtre. Relatif à la race: influences ethniques. Qui désigne les habitants d'un pays: nom ethnique." Toujours d'après mon Larousse, il ne s'emploie que comme adjectif. Créez, si vous voulez, le néologisme "ethnicité", si ça semble vous sourire, vous contenter, en retournant chez vous demain, mais je regrette que moi je ne veux plus me gaver de mots, de trouvailles de la sorte. Je ne peux pas marcher avec vous en ce sens. "Groupe ethnique" a un goût trop anglo, trop English, pour mon psyché, mon âme franco-américaine. Il me diminue de membre d'une des nations fondatrices de ce continent, à l'égal des Anglais et des Espagnols, à un rang inférieur, à celui d'un immigrant comme un autre. Ce mot me rapproche trop à membre d'une tribu et les quelques gouttes de sang américain qui coulent fièrement dans mes veines frissonnent à cette pensée du paternel "Great White Father in Washington" qui nous a si bien traités dans le passé, nous aidant à l'avenir. Non, pour ma part, je suis plus à l'aise avec les mots simples de peuple, "Multitude d'hommes, 1, formant une nation, 2, appartenant à plusieurs nationalités mais groupés sous une même autorité: les peuples de la Yougoslavie"; de nation, de nationalité, "groupement d'individus ayant une même origine ou tout au moins une histoire et des traditions communes: les nationalités tendent toutes à s'organiser en Etats." Sommes-nous en train de voir

plus de loin que l'Etat?

Je vais vous parler maintenant de ma propre expérience personnelle, humaine, du point de vue humain. Je vais essayer de me mettre à nu, pour que tout le monde me voit. Ça ne sera peut-être pas trop intéressant; peut-être que ça le sera. Enfin! J'ai parlé de mon arrière-grand-père, de mon grand-père, de mon père et je n'ai pas parlé de moi. En 1949, j'ai quitté l'école Sainte-Jeanne d'Arc, pour entrer à Keith Academy, où, après la saison de football, cette école ne retenait plus mon intérêt. Et pour plusieurs raisons. Donc, c'était la discrimination qu'on pratiquait et je ne dis pas nécessairement l'administration, mais l'ambiance, l'atmosphère; on discriminait contre les Franco-Américains, à plusieurs occasions. Et à ce moment-là, je ne parlais pas beaucoup le français. Alors, je me disais, même si je ne parle pas français, on va discriminer contre moi. Alors, contrairement à ce que la plupart ferait, se cacher dans un coin, éliminer tout ce qui était français, changer son nom, même...je n'ai pas changé mon nom LACERTE. J'ai réagi justement au contraire. Tant pis, tant pis pour vous; moi, j'accepte mon identité et je retourne chez les miens pour travailler avec eux, coûte que coûte. Et cette expérience était négative, si vous voulez. Mais cette même année-là, mon grand-père est mort, en '49 ou '50. Et ça m'a beaucoup touché. Et là, je me suis mis à étudier l'origine de la famille. J'ai fait comme nous tous avons fait; je suis devenu "défricheteur de parenté." Et c'est par là que j'ai commencé. C'était quelque chose de positif. A l'Université Saint-Joseph, j'ai eu la bonne fortune d'avoir comme professeur d'Histoire le Frère Marsonnet, et il piquait mon intérêt dans l'histoire. A partir de ce moment-là, c'est l'histoire qui a retenu mon intérêt. L'histoire en général, l'histoire des Etats-Unis; j'ai eu mon premier diplôme en Histoire Américaine. J'ai enseigné l'Histoire Américaine, pendant une année. J'ai quitté l'enseignement pour le service militaire. Puis, j'ai travaillé pour B.F. Goodrich, à vendre des pneus. Ensuite, je suis retourné à l'enseignement, mais dans l'enseignement, j'ai remarqué qu'à ce moment-là, le français était mal enseigné. Les professeurs ne savaient pas parler la langue. Ce n'étaient pas des Francos. Un directeur général me disait un jour: "Toi, je te conseille une chose... n'importe quelle personne qui entre par cette porte avec un diplôme en Histoire ou en Anglais, on n'a pas besoin de ces spécialistes dans ces domaines-là...mais tu parles français, retourne et fais quelques cours en espagnol et tu pourras trouver de l'emploi n'importe où." Je n'ai jamais fait de l'espagnol, mais j'ai cherché de l'emploi "en français" et à partir de là, c'était le début de ma carrière "en français." Mais l'histoire a toujours retenu mon intérêt, surtout l'histoire de tous les groupes: les petits groupes, les petits peuples, les Juifs, les Acadiens, les Irlandais. Pourquoi étaient-ils si différents de nous? Pourquoi avaient-ils, collectivement, ces attitudes envers nous? Là, je me suis mis à étudier l'histoire de l'Irlande. Avez-vous déjà essayé ça? C'est intéressant parfois.

Dans ces années-là, je me suis marié. J'ai eu quatre enfants. Comment les élever? Ma femme était franco-américaine de la ville voisine, Dracut. Et elle parlait français. Nous nous sommes vite entendus

sur la façon d'instruire nos enfants. Comme nous-mêmes nous avons été formés. Mais comment le faire dans la situation qui nous entourait? La situation n'était plus la même qu'elle était vingt ans auparavant, dix ans. Alors, entre nous, nous avons toujours parlé français. Nous avons toujours parlé français à nos enfants. Mais les enfants ne restent pas dans un vide. Ça a besoin d'amitié...ça a besoin des enfants du voisin. Il fallait quand même ne pas priver ces enfants de ce besoin humain, du contact humain. C'est un problème. J'admets que tout ceci aurait été différent si ma conjointe avait été anglophone, si nous avions une formation différente. Mais comment faire? Bien, mes grands-parents parlaient encore français comme nous. Et cela aussi, ça posait un problème. Quel niveau de langue? Est-ce que j'allais parler à mes enfants comme je parlais aux enfants à l'école? en français "standard"? ou en "bon français"? Et créer encore une autre alienation? Nous avons opté pour cette solution: enseigner à parler comme nous parlions. Pas de différence. Je suis assez fier de dire que les quatre enfants parlent français, ou je devrais dire qu'ils peuvent parler français. Il y a une distinction à faire. Nous avons une école publique en face de chez nous. Nous avons été formés dans des écoles paroissiales, catholiques. Ma femme ne voulait absolument pas que les enfants aillent à l'école publique. Voilà, même si les écoles paroissiales n'enseignent plus ou peu de français. La première année pour ma fille aînée, qui est très sensible d'ailleurs, était une année très importante pour elle. J'ai réussi à trouver une école privée, franco-américaine, des Soeurs de l'Assomption. Il y avait encore quelques vieilles soeurs qui enseignaient là et les classes étaient petites, une dizaine d'enfants. Même si tout l'enseignement était en anglais, du moins, si elle se sentait gênée, elle pourrait communiquer avec les maîtresses en français, pour causer. Cela ne lui est jamais arrivée; elle se sentit tout à fait à l'aise. Ma deuxième fille, elle avait une personnalité différente; je l'aurais placée dans n'importe quelle école, elle se serait débrouillée. Mais, c'était déjà commencé, on l'a envoyée dans une école paroissiale. Le français est resté la langue de la famille.

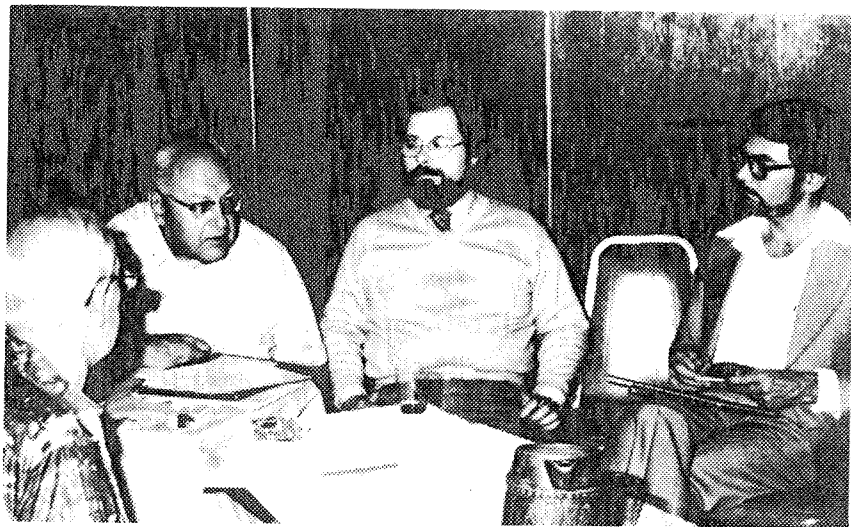
Alors, il y a quelques mois, je suis rentré à Lowell d'un voyage en Acadie, et un soir, j'emmenais ma petite à sa leçon d'accordéon. En causant avec elle, je lui ai demandé si elle se rendait compte qu'elle ne me parlait qu'en anglais. Oui. En anglais. Pourquoi ça? Je lui ai donné une chance. Une révolte contre le paternel? Non, ce n'était pas ça. Elle avait rationné son affaire; cela ne la touchait pas notre affaire de nationalisme; cela ne la touchait pas. Qu'est-ce qui la touchait au fond? Eh bien, voici. Elle m'a donné, à sa façon, plusieurs raisons: At school, nobody likes French. (Le français n'est pas favorisé.) Only two kids in my class speak French. Pas plus. (Une chose à laquelle je n'aurais pas pensé.) Tout le monde me comprend quand je parle anglais, même mémère. Et quand je parle français, tout le monde ne me comprend pas. Si j'habitais un pays où c'était la langue, je le parlerais. Il faut dire que malgré toute mon ouverture d'esprit et le fait que j'étais très fier de son raisonnement, ça faisait mal. Mais, qu'est-ce que je dois faire? Est-ce que je dois rejeter tout en l'air? Non. Elle avait, pour elle, bien réfléchi, car elle n'a pas hésité quand je lui ai posé ma question. C'était important pour moi, comme personne, que mes enfants

parlent français. Enfin, voici, psychologiquement, que j'ai passé à travers ce même stage de révolte, et que je me suis dit, bien avant cette crise, eh bien, il faut que je tienne la porte ouverte, parce que si je ferme la porte, c'est fini. O.K.? Mais ce n'est pas facile. Comme Normand, j'espère qu'ils reviendront, à leur façon, à leur manière; mais je ne veux pas leur fermer la porte. Parce qu'à ce moment-là, ce sera fini. Qu'est-ce qu'il faut faire?

L'importance des "média": nos ancêtres connaissaient la valeur des "média", mais à ce moment-là, ça se limitait à quelques moyens de communication, aux assemblées et aux journaux. Et puis, ils ont créé un réseau de journaux. Ils ont produit 200 journaux à cette époque, époque où c'était facile à en produire. Les Anglais ont fait la même chose. On n'était pas différent. Et à un moment donné, c'est devenu trop technique; ça coûtait trop cher; le capital et tout ça. Nos journaux ont été liquidés. Alors vous parlez d'aller quelque part; vous voulez aller à Washington. Ou comme notre Comité de Vie, ou d'autres organisations, on voulait aller à Québec, à Ottawa, à Paris, chercher de l'argent. Pour faire quoi? Est-ce qu'on y représente vraiment le peuple? Et si on le représente, il faut rentrer, comme les politiciens, voir le peuple, leur parler et leur demander ce qu'ILS veulent. Comment est-ce qu'on le fait s'il n'y a pas de lignes de communication? Et comment est-ce qu'on le fait si on n'a pas de lignes de communication? Je donne cet exemple: un petit journal, seul, peut rejoindre 2.000 personnes au moins, peut-être 4.000. Une fois par mois, ce n'est pas beaucoup mais c'est une ligne de communication. A Lowell, qu'est-ce qu'on a? On a quelques émissions à la radio. On a deux postes éducationnels et la Cablovision. Il faut retourner au peuple et puis si le peuple n'en veut plus, eh bien, qu'est-ce que vous voulez? Nous aurions notre conscience claire. Et puis, si vous avez de nouveaux programmes à leur présenter, eh bien, présentez-les. Demandez-leur leur opinion. Ne créons pas des organismes qui vont exister pour perpétuer des emplois pour ceux qui les ont constitués. Cela ne répond pas à de vrais besoins. Nous avons tous ici des talents: pour certains, c'est l'animation, pour d'autres, c'est ramasser des fonds pour différents organismes. On a des commissions culturelles; les uns marchent, les autres ne marchent pas. Il y a des états qui ont des commissions culturelles qui ont un budget de rien, ou minime. Enfin, j'aurais d'autres commentaires mais je sais que le temps presse. C'est le seul message que j'avais à vous dire. N'oublions pas le petit peuple.



Louis-Israel Martel



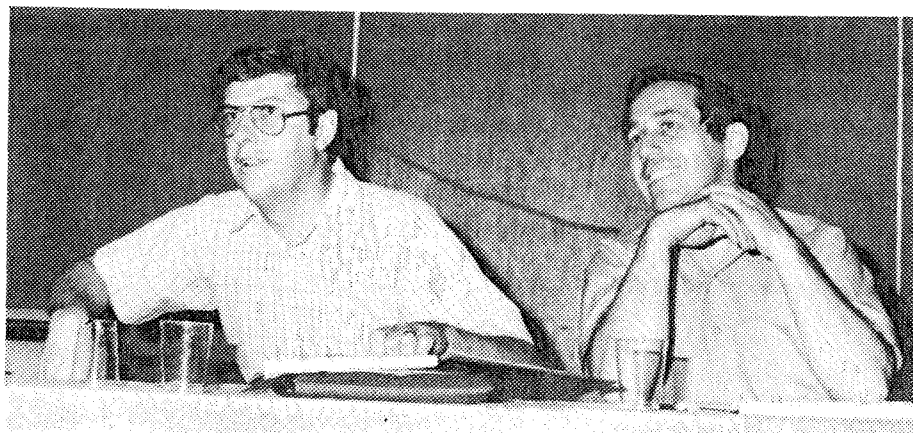
Rév. Thomas Landry, Richard Santerre, Jean-Pierre Guérin



Donald Dugas, Robert Paris, Donald Moisan, Rév. Armand Morrissette



Alain Grenier, Madeleine Giguère



Paul Paré, Roger Lacerte

**OÙ IL S'AGIT DE DISCOURIR--
LES ACTES SONT A VENIR**
Claire Quintal

J'ai reçu comme tâche de résumer et de réagir aux discours qui ont été prononcés et aux commentaires que nous avons entendus depuis deux journées et deux soirées à la fois mémorables et déplorables. Je le fais donc avec un mélange de regret et d'amertume où se faufile tout de même un peu d'espoir.

La série de diapositives qui signala le démarrage de notre colloque a une conclusion frappante - le mot FIN est biffé et l'on a ajouté Ça continue. Eh bien oui, nous continuons, nous continuons à nous faire mutuellement des discours qu'on écoute docilement autant pour le style que pour les idées et entendant parfois seulement ce qu'on veut en fonction de la personnalité qui parle. Les mots de Georges Dor: "Je rêve de vivre et de survivre", toujours empruntés à cette série de diapositives sur les Franco-Américains, m'ont profondément touchée. Pour ce qui est de survivre, ça y est, c'est fait, au moins pour nous. C'est moins sûr pour nos enfants. Ce que nous n'avons pas encore appris, c'est comment vivre, vivre heureux non en dépit de mais à cause de notre franco-américanisme. Certains individus présents ici cherchent de façon rageuse à vivre des vies d'hommes émancipés une bonne fois pour toutes de la tutelle de nos institutions, surtout paraît-il, de celle de l'Eglise. Pour ce qui est de la femme, je crois pour ma part que les rages, les colères rentrées et exprimées, ont été le fait de nos hommes. Des hommes en colère, nos mères en ont vus et souvent. Incapables de laisser paraître leur rage de vaincus devant leur "boss", c'est à la maison qu'ils ont tempêté et piétiné sur place. Et bien, c'est en partie ce que nous avons fait ici: piétiner sur place.

Le décor, la mise en scène même de notre colloque nous ramenaient en arrière: voûte quasi-ecclésiastique de la pièce où nous délibérons, le lampion allumé sur couronne de fleurs tricolores. On en a fait du chemin nous autres depuis les pauvres lampions de notre jeunesse! Mais on y revient toujours à nos églises, même si seulement de façon symbolique!

Puis, c'est à ce moment-là qu'ont commencé les "sermons." Des sermons faits par les prêtres que notre génération s'est donnés pour remplacer ceux qu'elle avait connus dans sa jeunesse. Nos nouveaux prêtres à nous sont les Ph.D. Mais il y a une discipline qui n'a pas été représentée ici et cela nous a horriblement manqué. Il nous fallait un exorciste et puisque nous aurions refusé les exorcistes d'autrefois, il nous aurait fallu avoir au moins un psychiatre parmi nous pendant ce colloque pour essayer de nous aider à voir clair en nous-mêmes une bonne fois pour toutes afin de pouvoir agir. Parce qu'en bons fils de France il nous est plus naturel de parler que d'agir. Remarquez que je parle au masculin parce que les femmes elles continuent toujours, elles le sont bien obligées, à poser les petits gestes quotidiens qui finissent par remplir une journée et même toute une vie.

Nous avons depuis toujours été hypnotisés par de grands et beaux discours. J'ai vu hier, par exemple, un phénomène classique chez nous: tout le monde ou presque, debout pour acclamer le discours du Père Thomas-M. Landry. Beau discours s'il en fut un, fait de belles phrases que même ceux d'entre nous qui allaient l'accabler quelques minutes plus tard ont admirées presque en dépit d'eux-mêmes, que même ceux qui réclament le droit de parler leur français à eux et qui n'est certes pas le sien, ont applaudies, que même ceux qui voient en lui l'image d'une Eglise triomphatrice mais vieux jeu ont acclamées. Mais dans tout ceci on a oublié l'homme derrière l'orateur, la personne derrière le prêtre. On admirait l'orateur mais on a voulu accabler le prêtre; l'homme semble toutefois avoir été découvert par le groupe mais un homme encore voilé en quelque sorte par les belles phrases de l'homéliste.

Robert Paris nous a dit le premier jour que son Centre avait essayé de rassembler dans ce colloque des personnes ayant des idées afin d'examiner notre situation et nos besoins. Mais je me demande vraiment si au lieu d'idées, on n'a pas eu surtout des analyses, à la fois de la situation du groupe et des personnes qui le constituent. Mais "les journées de l'avenir passent" comme le dit Donald Dugas. Mes chers amis, il faudra vite venir aux idées afin de trouver les solutions qui nous manquent encore.

Nous appartenons à une époque qui prône la liberté individuelle, c'est un son de cloche qu'on a entendu souvent dans cette chapelle franco-américaine. A bas les institutions! Vive l'individu et ce que ça lui chante de faire! J'ai bien hâte de voir à quoi cela aboutira parce que tout groupe a besoin d'une certaine structure s'il veut fonctionner de façon efficace. Espérons qu'on en trouvera une qui ne sera ni un carcan ni un vague amalgame d'espoirs confus.

Lorsque Bob Paris parlait jeudi matin, j'ai noté ceci: "On sent dans la salle un courant qui me dit que ce colloque n'aboutira pas ou ne le fera que difficilement." Et cela était dû en grande partie au fait qu'il y avait, qu'il y a toujours, des ressentiments parmi nous assemblés ici, en raison du choix des participants d'abord, du choix plus particulièrement des conférences ensuite, et aussi et surtout dans certains cas, du désir évident des organisateurs de mettre le feu à la poudre en choisissant des commentateurs qu'on savait diamétralement, et de façon viscérale, opposés au conférencier ou à la conférencière. Choix délibéré pouvant conduire à des résultats très positifs mais choix dangereux aussi comme on a pu le constater vendredi après-midi.

Le mot "peuple" est revenu à plusieurs reprises ces derniers jours. Comment il faut lui venir en aide, qu'il soit jeune ou vieux. Que c'est à ses besoins à lui qu'on devrait tenter de répondre. Il y a eu insinuation que nos institutions à nous n'avaient pas su répondre aux besoins de notre peuple et que les agences gouvernementales n'y répondent point non plus. Mais le peuple, il me semble, est moins fragile que certaines des structures que nous lui avons données, c'est-à-dire ces institutions dont on a tellement parlé et la haine desquelles était sous-jacente à la plupart

de nos discussions. Mais à quoi pouvait-on bien s'attendre de nos institutions à nous, sinon les mêmes aspirations et les mêmes défauts de notre peuple à nous, de tous nous autres? Sermons grandioses et beaux discours, eh bien, oui, il y en a toujours eu, mais le petit peuple lui, voulait bien ça; ça lui plaisait à mon peuple, il y a 80 et 50 et même il y a 20 ans, de pouvoir s'enorgueillir de ses belles églises et de ses beaux bureaux-chefs.

Dès le premier jour, on s'est payé nous aussi le luxe d'un beau discours en écoutant un auteur qui a parlé de nous en parlant de lui dans ses livres. Il y a trente ans de cela, malheureusement, mais avec nos nouveaux rites et nos cultes à la page, ça nous arrangeait de nous trouver un grand prêtre encore bien vivant puisque l'autre, Kérouac, était disparu. Mais on s'est vite rendu compte qu'en homme ayant eu un certain succès dans la vie --I.B.M. paye bien ses hommes --il nous avait relégués à un monde qui ne compte plus pour lui. Etant tout de même un gentleman, il a trouvé qu'il nous aurait fallu comme peuple un saint moins intransigeant que Jean-Baptiste!

Notre ami Gérard Brault aussi a parlé de nous en parlant de lui puisque c'est notre histoire visuelle qu'il a voulu nous faire voir. Vous me pardonnerez une réaction bien féminine si j'avoue que ce qui m'a le plus touchée dans ces photos c'étaient les innombrables couches séchant sur les cordes à linge.

Puis le Dr Marcel Bellemare nous a analysés ou tout au moins a analysé la paroisse Sainte Anne de Woonsocket et nous a trouvé une formule pour nous consoler de la perte de nos écoles paroissiales: "Qui perd sa langue ne perd pas son ethnicité"!

Raymond Lacasse a ensuite essayé de nous expliquer ce que ça représente que d'être un Franco-Américain. Selon lui, c'est un individu non encore parvenu à sa maturité d'adulte tout d'abord parce qu'il a systématiquement évité les conflits dans le passé et ensuite parce qu'il est resté docile et replié sur lui-même. Tout cela est en grande partie valable, mais nous avons quand même eu nos sursauts d'énergie virile - voir La Sentinelle. Et puis au fond, vous savez, si on nous a méprisés comme peuple, c'est un peu de notre faute: on a été les premiers à nous mépriser nous mêmes. Les autres ont ensuite eu la partie belle.

Richard Santerre a été malicieux avec succès puisqu'il disait des choses qu'on voulait entendre, et en démolisseur, tout au moins en ce qui concerne une de nos grandes sociétés fraternelles. En bon historien, il s'est basé sur des citations tirées du passé pour démolir le présent: Josaphat Benoit, Henri Bourassa, Adolphe Robert. Mais je sais aussi qu'il a dit des choses vraies, c'est le ton qui m'a semblé improductif. Les quelques institutions fraternelles et sociales qui nous restent sont trop fragiles pour qu'on se permette de les saper du dedans du groupe, même si on le fait avec esprit.

Madeleine Giguère nous a exhortés de nous identifier avec notre pays

ancestral et sa culture, c'est-à-dire la France d'abord et non plus le Canada-Français de Maria Chapdelaine mais celui du Québec né de la révolution tranquille, plus apte à attirer nos jeunes et à leur inspirer cette fierté dont ils/nous avons tellement besoin.

Françoise Paradis nous a émus en parlant de Françoise-Frances parce qu'elle nous a fait toucher du doigt les brimades qu'ont subies les nôtres et qu'ils continuent à subir avec cette "maudite docilité" qui revient toujours comme un refrain dans nos délibérations.

En écoutant Normand Dubé et Paul Paré répondre au Père Landry, j'ai encore pensé que nous nous sommes créés des fausses murailles entre les générations, entre les "dirigeants" et ceux qui refusent maintenant d'être dirigés, entre ceux qui acceptent de guerre lasse le statu quo et ceux qui veulent tout chambarder. Fausses murailles, dis-je, parce que les uns et les autres partagent le même désir: le développement personnel, culturel, social et politique de notre peuple et son bonheur par-dessus le marché.

Et puis Claire Bolduc a parlé, comme ça, en vrac, nous livrant ses impressions, et on a vibré avec elle parce qu'on sent en elle une nature vraie qui se cherche encore mais qui tout en se cherchant tente de venir en aide aux Gloria et aux Polloune du monde franco-américain. En s'adressant au problème d'une langue qui serait enfin la nôtre et non empruntée aux autres, une langue bien à nous et dont on n'aurait pas honte de se servir, elle a trouvé une formule saisissante, formule non de sociologue mais de femme qui a souffert, qui s'est sentie brimée et réduite au silence par son soi-disant bilinguisme: "Qui perd sa langue, ne parle plus!" Elle a terminé en nous exhortant de nous changer nous-mêmes avant de pouvoir espérer un changement dans nos institutions. Il serait nécessaire il me semble d'apprendre aussi à nous apprécier nous-mêmes et surtout chacun lui ou elle-même afin de pouvoir aimer le groupe, notre groupe. Il en a tellement besoin!

Je crois que c'est en grande partie contre une rage auto-destructrice qui semblait être sous-jacente à toutes nos délibérations que Paul Chassé s'est insurgé. En tentant de redresser la balance pour montrer qu'on peut pontifier même sans médailles et qu'on peut aller trop loin dans notre désir de balayer tout ce qui nous a précédés, il a soulevé la colère énorme de celui sans qui notre conférence n'aurait pas eu lieu, celui qui s'est livré à nous hier soir, s'offrant en quelque sorte comme victime expiatoire pour toutes les erreurs du groupe. Mon cher Don que j'aime bien, je te souhaite à toi et à nous tous le bonheur. C'est ce qui nous manque le plus.

Et en guise de petite conclusion: nous avons ri ensemble et chanté ensemble jeudi soir grâce à Grégoire Chabot et à Paul Paré et à Liliane Labbé et à leurs collaborateurs, surtout Julien Olivier. C'est parce que nous pouvons encore rire ensemble et chanter ensemble que nous continuerons, c'est la raison pour laquelle nous "gagnerons." C'est par ce moyen

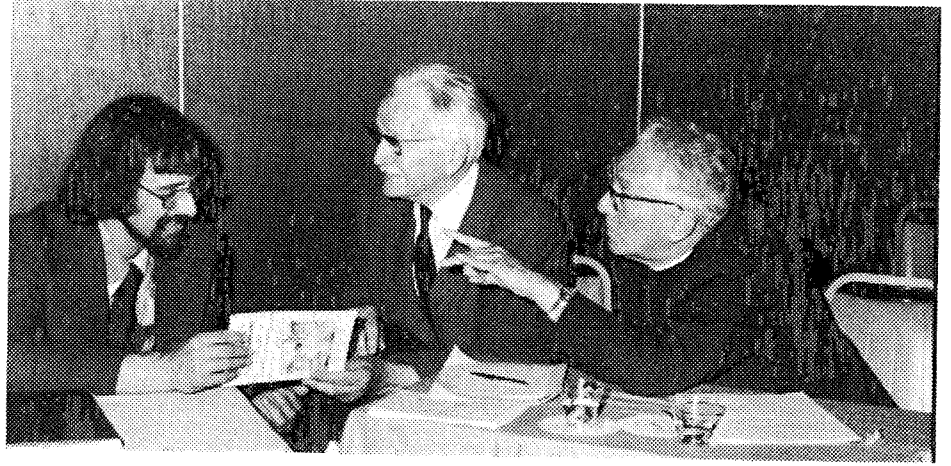
jusqu'à présent que nous avons réussi à sortir de nos cages de "résistants maquillés" tels que nous a décrits Yvon Labbé.

Don, tu me pardonneras si je n'ai pas eu le temps cette nuit d'écrire cent fois "Coupable" pour l'effacer tout de suite après. J'étais trop occupée, coupable que j'étais d'avoir accepté le rôle de récapitulatrice franco-américaine de ce colloque. J'espère, à vrai dire, ne pas avoir été coupable d'autre chose que d'avoir fait un travail honnête entre 2h. et 5h. ce matin, mais il y est entré bien sûr un peu de cette tendance au subjectivisme si bien illustrée par Don Dugas et par Roger Lacerte hier soir, chacun faisant son autobiographie sur deux registres bien différents mais qui illustraient, oh si bien, le besoin que l'on ressent de nous "livrer" une bonne fois pour toutes au groupe afin de le prendre aux tripes et par ce moyen lui faire faire un grand bond en avant.

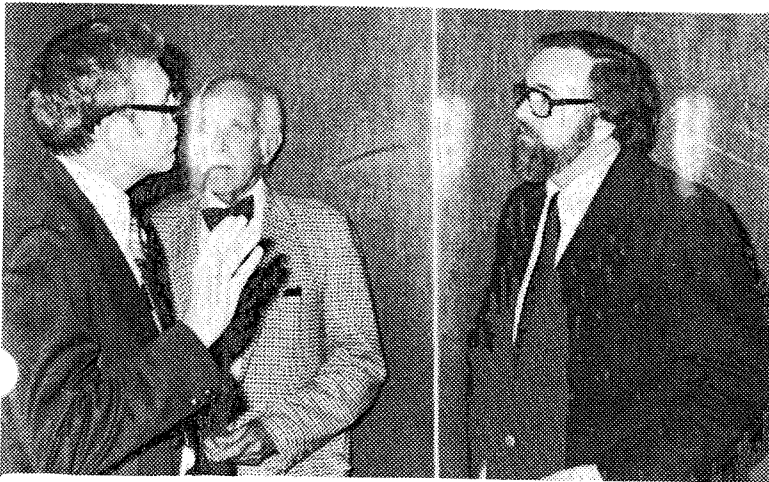
Mais, allons-nous pouvoir aller au-delà de nos discours? C'est aujourd'hui et tous nos lendemains qui nous le prouveront.



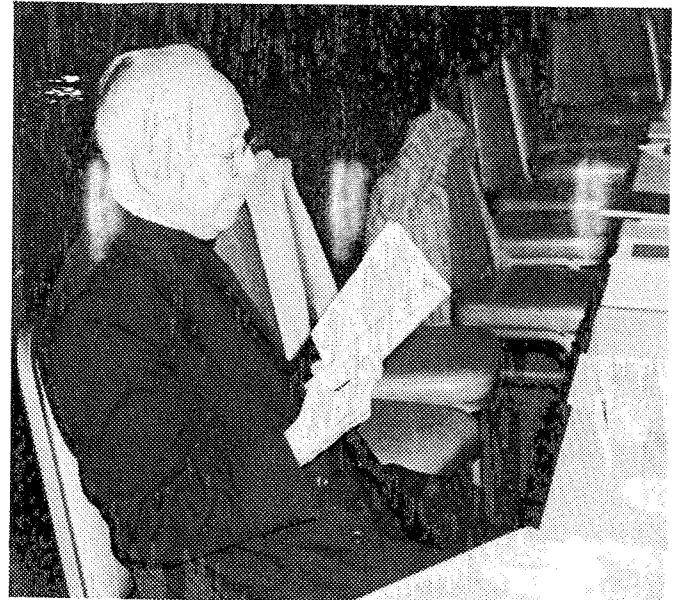
François Martineau



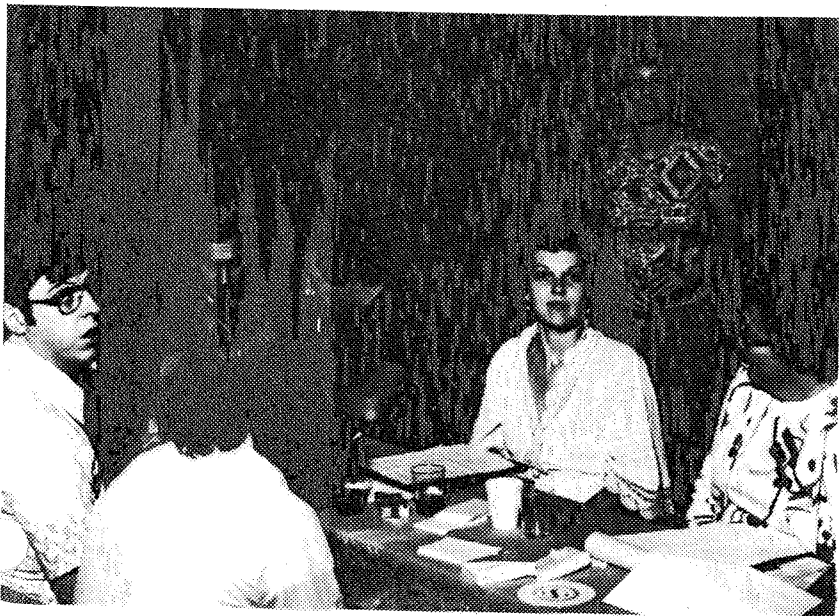
Julien Olivier avec M. Montagne et M. le Chanoine Aubry, invités du Consulat de France



Gérard Brault, Jacques Ducharme, Robert Paris



Msgr Adrien Verrette



Paul Paré, Gérard Roubichou, Michel Pipyn, Françoise Paradis, Phyllis Hagel, Madeleine Giguère



Raymond Lacasse, Marcel Bellemare

**DIVERTISSEMENTS
FRANCO-AMÉRICAINS**

PROGRAMME
Soirée du 10 juin 1976

I. Chanson: Lil Labbé

II. Pièce: "Les Trois Anges"
pièce en un acte de Paul Paré

Distribution

- Académie	Julien Olivier
- Anarchie	Grégoire Chabot
- Assimilée	Lise Blais
- l'bon Dieu	Paul Paré

Mise en scène: Paul Paré

III. Chansons: Lil Labbé

IV. Interview I par Grégoire Chabot

V. Chansons: Lil Labbé

VI. Interview II par Grégoire Chabot

VII. Chansons: Lil Labbé

VIII. Pièce: "Un Jacques Cartier Errant"
pièce de Grégoire Chabot

Distribution

- Barman	Paul Paré
- Josephine (sa femme)	Rita Bouley
- Ti-Jean Côté	Julien Olivier
- Jacques Cartier	Grégoire Chabot
- Léo	Robert Roy

Mise en scène: Grégoire Chabot

Accompagnement pour les chansons de Lil Labbé: Don Hinkley

LES TROIS ANGES
Pièce en un acte

Paul Paré

Personnages:

Académie: ange mâle, le plus vieux des trois
Anarchie: ange mâle, dans la trentaine
Assimilée: ange femelle, dans la trentaine
Le Bon Dieu: voix seulement

La pièce s'ouvre avec les trois anges assis, face aux spectateurs, les trois habillés en blanc; au lever du rideau, il y a quelques moments de silence, tel que l'on trouve dans une salle d'attente.

Académie: --C'est moi qui doit lui parler le premier, d'accord?

Anarchie: --Comme tu veux, ça fait pas de différence, t'as rien d'important à dire.

Académie: --Umph! Brigand!

Anarchie: --Oh, oh, oh, écoutez-le. Brigand, il m'appelle un brigand. Pourquoi pas un scélérat? Eh? Bien, oui, un scélérat, c'est encore plus archaïque. Le scélérat. Je suis un scélérat, ha, ha. (Debout, en dansant.) Je suis un scélérat, ha, ha! Ha, ha, je suis un scélérat.

Académie: --Taisez-vous donc. Asseyez-vous. Vous êtes toujours après danser, sauter, réciter des slogans.

Anarchie: --C'est comme ça qu'on fait les choses en Chine Populaire. Dans les endroits où la technologie capitaliste n'a pas encore corrompu les gens, on enseigne les préceptes de Mao au peuple par des moyens artistiques, comme le théâtre, la danse, le chant...

Académie: --Espèce de gazouillement d'adolescent. Depuis que vous avez passé un été comme ange gardien, en Chine, vous avez la tête pleine de propagande communiste.

Anarchie: --Colonialiste!

Académie: --Communiste!

Anarchie: --Capitaliste!

Académie: --Socialiste!

(Pause, puis ensemble)

Anarchie et Académie: --Traître!

Assimilée: --Fermez-vous donc. Vous ne pensez pas que c'est assez?
Après tout, si la charité ne se pratique pas au ciel
parmi une équipe d'anges gardiens, qui est-ce qui va la
pratiquer, eh? So, shut up, will ya. Just shut up.

Anarchie et Académie: --(Se couvrant les oreilles) AAAH! Elle a parlé
en anglais!

Assimilée: --So what? Ca ne devrait pas vous surprendre. Vous savez
ce que moi, je pense de tout cela. Le grand problème des
Franco, c'est qu'il y en a encore trop qui refusent d'aban-
donner le français. C'est absolument ridicule. Après
tout, l'anglais, c'est la langue du pays. Mais il y a un
petit nombre de Franco qui ne peuvent pas comprendre ça.
Gang de niaiseux. Ca me rend malade, j'en fait une dépres-
sion nerveuse. Et c'est pourquoi je veux me faire transfé-
rer à un autre peuple. Je ne peux plus endurer les Franco-
Américains. Ils sont trop français.

Académie: --Mais ma chère Assimilée, le français, c'est le beau. C'est
la rose parmi les épines que sont l'allemand, le russe,
l'espagnol (à Assimilée) l'anglais, (à Anarchie) le chinois.
Ah! La langue française, le pinacle de la création intel-
lectuelle de la race humaine. Vraiment, c'est lorsqu'ils
parlent français que ces pauvres êtres se rapprochent le plus
de nous, les anges. Ah! Le français, ma belle langue fran-
çaise...

Anarchie: --Eh, Rivarol, arrête de rêver. Le français, c'est beau, mais
à quoi ça sert de tomber en amour avec une langue. Moi, c'est
le peuple que j'aime.

Académie: --Mon cher Anarchie, le peuple franco-américain? Tomber en
amour avec le peuple franco-américain? Vous vous moquez
de moi. Ce peuple, c'est impossible de l'aimer. Il marty-
rise la belle langue française. A vrai dire, ces gens ne
parlent aucune langue reconnue par la grande famille humaine.
C'est ni français, ni anglais. L'autre jour dans l'autobus,
j'écoutais bavarder deux dames dans la cinquantaine. Vous
voulez entendre ce qu'elles disaient? (Anarchie et Assimilée
font signe que non; Académie continue sans les voir.) Voyez,
j'ai pris des notes, en symboles phonétiques, certes. "Tra-
vailles-tu ces jours-citte?" dit l'une. "Non," dit l'autre.
"J'ai été layoffée. Moé, j'travaille encore à la même shou-
shoppe. On a pas gros d'ouvrage mais on s'fait du fun pareil.

Hier, c'était la fête du supeur. On y a donné un birthday cake, avec gros d'la frosting entour les layeurs."

(Anarchie et Assimilée rient; Académie s'insulte.)

Vous voyez? C'est du français? C'est de l'anglais? Non, vous dis-je. C'est une bâtardise. C'est ça que vous voulez que j'aime. (A Anarchie) Ah, non! Jamais! Aussi, où se passe leur existence misérable? Dans des usines sombres, salles, noircies par des années de négligence, de décadence, (à Assimilée) à gagner des salaires pitoyables. Et que font-ils pendant leurs loisirs? Fréquentent-ils le musée? le théâtre, l'opéra? Non! C'est dans les tavernes, les clubs, les salles de quilles, les beansos du samedi soir qu'on les trouve. C'est une race sans culture, sans beauté. Comment peut-on aimer ça?

Anarchie: --Moi, je peux les aimer.

Académie: --Quoi? Vous les aimez? Vous? Vous aimez les Franco-Américains? Aaah. Et bien, dites-moi donc pourquoi vous aussi, vous voulez vous faire transférer?

Anarchie: --Je les aime trop, ça fait mal. Ça fait mal, Académie. Ça fait mal parce qu'ils veulent pas m'écouter. Ils veulent pas me suivre dans le chemin de la fierté, de la fidélité, de la liberté.

Assimilée: --T'as oublié égalité et fraternité.

Anarchie: --(Ignorant la remarque) Mais c'est vrai. Il n'y a pas moyen de les faire bouger, ces Franco-Américains. Il y en a d'la moitié qui sont pris dans leurs vieilles traditions et l'autre moitié qui sont complètement endormis. Ah! Il y a un petit groupe énergique, mais leur idée de faire du bruit, c'est de vendre plus d'assurances qu'une autre société, ou bien d'organiser des soirées canadiennes. Ça serait si beau si je pouvais les unir derrière moi pour revendiquer leurs droits comme francophones. Je leur parle de leurs cousins québécois, du Parti Québécois, même du FLQ, mais ça leur fait peur. Des fois, je peux convaincre un petit groupe, mais aussitôt qu'un autre groupe commence à s'intéresser, je perds le premier groupe. Ils sont si jaloux. Ils sont toujours auprès se chicaner et moi, je suis pris "enteur." C'est très décourageant. Je suis seul. Partout, il y a des Franco-Américains, mais ils ne veulent pas s'unir, ils ne veulent pas me suivre. Je ne peux plus les endurer. Ils m'attristent trop. Je les aime trop, ça fait mal!

Assimilée: --Fruitcakes, the both of ya! Fruitcakes! Moi, je veux tout simplement m'en débarrasser parce que les Francos ne sont pas assez fins pour faire de l'argent. Savez-vous que parmi tous

les groupes ethniques dans le melting pot américain, les Francos sont les derniers à fondre? C'est comme des mottons dans un gruau. (A Académie) Comment que t'aimes ça, des mottons dans ton gruau le matin?

Académie: --Je ne mange pas de gruau.

Anarchie: --Des mottons, c'est dur à avaler.

Assimilée:--Justement. Enfin, Archie, on est d'accord. (Elle lui donne "une bonne tappe dans l'dos" et le regrette aussitôt.)

Anarchie: --Mais, Millie, moi, j'ai trouvé que la majorité des Francos sont très contents de se faire assimiler.

Assimilée:--T'as raison. Il y en a des milliers qui veulent être assimilés, qui veulent devenir Américains pure laine. Mais ils ne sont pas capables, pas complètement, et c'est ça qui est si fâchant. Même après des années d'efforts, après avoir amassé des "split-levels", des "station-wagons", des "TV" pour chaque membre de la famille, même après des centaines de "hot dogs", de "hamburgers", de pizzas même, ça paraît encore, c'est encore des Francos. Ils peuvent bien essayer de devenir plus Américains que les Américains. Ça marche pas. Moi, j'les reconnais. They don't have class. You know the saying: "You can fool some of the people some of the time and all that?" Well, tu peux pas "fooler" un ange, "pantoute."

Académie: --Vous oubliez, ma pauvre Assimilée, que vous avez l'aide du clergé catholique romain. Moi, ça me déplaît énormément de voir ces prêtres délaissés le français de leurs ancêtres pour s'attacher à l'anglais sous prétexte de vouloir sauver les âmes. Ah! S'ils connaissaient les âmes comme nous les connaissons. Mais, vous, ça devrait vous encourager de voir que les prêtres sont assimilateurs, que l'Eglise est avec vous.

Assimilée:--Académie, c'est trop tard. Les Francos n'obéissent plus aux prêtres.

Anarchie: --Ça, c'est pas vrai. Combien de fois j'ai presque convaincu les gens d'une ville de faire la révolution, et à la dernière minute, voir un prêtre prêcher la soumission à l'autorité légitime. Ah! Quelles paroles dégoutantes, autorité légitime. Ah, oui, les curés ont encore de l'influence chez nos Francos. Quand j'y pense, c'est révoltant.

Assimilée:--C'est toi qui es révoltant, avec tes idées anti-matérialistes.

Anarchie: --Révolutionnaire, oui! Révoltant, non! C'est toi qui causes tous les troubles du monde, c'est toi qui ne penses qu'à ton

confort, à tes richesses. Les Francos, tu ne les aimes pas parce qu'ils ne sont pas assez riches pour passer pour Américains.

Assimilée:--Toi, tu dis que tu les aimes, mais vraiment, tu ne les aimes pas. Leur condition n'est pas assez désespérée pour qu'ils prennent part à ta petite révolution. Tu ne les aimes pas parce qu'ils ne sont pas assez pauvres.

Académie: --Moi, je voudrais bien les aimer, les Franco-Américains. Si du moins, ils parlaient un peu mieux le français.

Assimilée: Toi et ton français!

Académie: --Toi et ton anglais!

Anarchie: --Vous deux et vos langues! Tenez-les donc! Il faut préparer notre demande auprès du Bon Dieu.

Académie: --Oui, vous avez raison. C'est assez, ces disputes. Voyons, Assimilée, voyons, Anarchie. Ça ne servira à rien la discorde. Il nous faut un front commun face au Bon Dieu. Vous savez, nos chances d'être exaucés ne sont pas trop bonnes. Lorsque j'ai demandé à Saint Pierre pour cette audience, il a fallu lui dire que nous désirons être transférés à un autre peuple. Il a répondu que le Bon Dieu ne favorise plus les transferts, surtout depuis que les vocations angéliques se font rares et on est rendu obligés de travailler en équipe nationale. Et, dernièrement, le Bon Dieu a donné des évêques franco-américains aux Francos. Saint Pierre pense que ça peut signifier que le Bon Dieu favorise les Francos. Il va falloir bien présenter notre cause, avec des arguments bien pensés, une logique bien ordonnée et certainement dans un français des plus purs. Vraiment, mes amis, il faut un plaideur avec éloquence et expérience. N'oubliez pas que c'est moi qui ai convaincu le Bon Dieu de me laisser parler à Jeanne d'Arc. C'est moi qui ai convaincu le Bon Dieu que les Français devaient être sauvés. Voyons, laissez-moi plaider le premier. Eh? Qu'en pensez-vous? Eh, mes petits chérubins? Eh, Archie? Eh, Millie? Laissez-moi parler le premier.

Anarchie: --Très bien, très bien, tu peux parler le premier.

Assimilée:--OK, you go first.

Académie: --Ah! Vous ne le regretterez pas. Eh bien, je devrais me préparer. Comment vais-je commencer? Eh...eh...voilà: Cher Seigneur...eh...non, pas ça. Salutations angéliques, ô Divin Maître... Non. O Créateur Eternel, omniprésent, omnipuissant, omni, omni...

Bon Dieu: --Tais-toé donc, espèce de grand niaiseux!

Académie: --Qui est-ce? Qui parle ainsi? Du joual au paradis? Ce n'est pas possible.

Bon Dieu: --Tu m'appelles omnipuissant et pis tu dis qu'chu pas capable de parler comme j'veux?

Académie: --Ah, non, Seigneur, que dis-je?

(Les trois anges se prosternent par terre, se cachant le visage.)

Bon Dieu: --Levez-vous, levez-vous, chu sans cérémonies moé. Epis, toé, l'grand fouette qui parle en termes, que c'est ton nom?

Académie: --Mon nom? Seigneur, vous ne connaissez pas mon nom? Ah, ce pourrait-il que le Bon Dieu ait oublié mon...

Bon Dieu: --Y a pas d'saint danger. Le Bon Dieu oublie rien, jamais. Le Bon Dieu sait toute, toujours. C'est ainque un test. Toé, j'sais ton nom, c'est Anarchie, pis toé, c'est Assimilée. Pis toé, l'grand sec, ton nom, c'est eh, eh, une minute, donnes-moé une minute, j'le sais. Ah oui, Acadème. Ouais, Acadème.

Académie: --Académie, Seigneur, AcaDÉMIE.

Bon Dieu: --Académie, ouais, c'est ça qu'j'ai dit. J'le savais bien. C'est ainque un autre test. En tout cas, j'sais pourquoi vous êtes icitte, pis j'peux vous dire qu'la réponse est... non.

(Les anges s'écrient ensemble.)

Académie: --Mais, Seigneur, je vous en prie, laissez-moi vous expliquer.

Anarchie: --Mon Dieu, écoutez, s'il vous plaît.

Assimilée:--Oh God! je ne peux plus vivre avec ces Francos. Transférez-moi, please, transférez-moi.

Anarchie: --(A Académie) Tu vois ce qui est arrivé? On t'as laissé parler le premier et t'a tanné le Bon Dieu avec ta première phrase.

Académie: --Vous pensez que vous auriez réussi mieux que moi?

Anarchie: --Je n'aurais pas fait de niaiseries comme omni, omni, omni...

Assimilée:--Si vous m'aviez laissé faire, moi, j'aurais pu certainement acheter nos transferts.

Anarchie: --Acheter? Acheter? Ha! Tu ne sais pas que le ciel, c'est la seule place où l'argent ne parle pas.

Assimilée: --C'est ça que tu penses?

Anarchie: --Oui.

Assimilée: --Tu te trompes.

Anarchie: --C'est ça que tu penses?

Assimilée: --Oui.

Académie: --Attendez, attendez, j'ai une autre idée. Si je pouvais...

Anarchie: --Tes idées, je n'en veux plus.

Académie: --Quoi?

Assimilée: --Moi, non plus.

Académie: --Jeunesse ingrate. Si le Bon Dieu ne nous transfère pas, c'est de votre faute.

Assimilée et Anarchie: --(ensemble) Notre faute?

Académie: --Oui.

Bon Dieu: --Taisez-vous!

Académie: --Oui, votre faute. Si vous voulez savoir pourquoi, je peux vous le dire.

Bon Dieu: --Taisez-vous!

Assimilée: --On en a eu assez de tes histoires.

Anarchie: --Ça, c'est bien trop vrai.

Académie: --Vous osez m'insulter?

Anarchie: --Quelle insulte? C'est la vérité.

Bon Dieu: --(Très fort) Taisez-vous! Tabarnacle! Fermez-vous la maudite gueule! C'est moé qui parle icitte, pis c'est ainque moé qui parle. Avez-vous compris?

Académie: --Oui, ô Divin Maître!

Anarchie: --Nous obéissons!

Assimilée: --Yes, Sir!

Bon Dieu: --Bon! C'est mieux, ça! Rien me fend plus qu'une gang d'anges qui parlent toute ensemble.

(Long silence.)

Bon, ça commence à avoir du bon sens. Si vous continuez comme ça, tetben que j'changerai d'idée, tetben que j'vais vous transférer after all.

(Les trois anges, très excités, applaudissent.)

Bon Dieu: --Hé, attendez une minute, clappez pas des ailes trop vite. La seule raison que j'vais vous transférer, c'est qu'y m'faut d'autres anges gardiens en Irlande du Nord, au Liban et en Rhodésie. Y sont après tuer assez d'monde là-bas que mes anges travaillent overtime. Y sont fatigués épis y ont besoin d'aide.

(Les trois anges ensemble.)

Académie: --Ah, non, merde! On ne parle même pas français dans ces pays-là.

Anarchie: --Ah, non, c'est plein de révolutionnaires déjà là-bas.

Assimilée: --Damn, damn, damn!

Bon Dieu: --Fermez-vous la gueule! C'est-ti moé qui est bosse icitte ou non? Si vous aimez pas ça, j'peux vous envoyer vousqu'y fait ben plus chaud qu'icitte, vousqu'y fait chaud en taur-visse. Compris?

(Les trois anges font signe que oui.)

Bon! Allez-vous en! Saint Pierre va prendre soin des arrangements. (Anarchie et Assimilée partent; Académie essaie de prendre la parole.) Débarrassez la place! Tout'suite! Toé, too, l'grand fouette. Décolle!

(Académie sort.)

Bon! Qu'y sont ti fatiguants c'tes anges-là. Y sont jamais contents. Les Francos, après toute, c'est du bon monde. Y méritent mieux que ça. Demain, j'vais les envoyer trois autres anges gardiens, j'vais les choisir moé-même. Rien que de best! (Pause)

(En continuant)

Tetben qu'j'devrais attendre un peu, y pourraient s'en passer pour une secousse. Ouais! J'pense qu'y méritent de s'reposer un peu, les Francos!

FIN

PHILIAS BERTHIAUME, Ph.D.
Saynète

Grégoire Chabot

Interviewer: --Quand nous avons annoncé au grand public que M. Mathias Barnabé allait lire son nouveau poème ici ce soir, la réaction a été vraiment encourageante. Nous avons reçu une vraie avalanche de lettres de gens qui voulaient absolument assister à ce moment historique. Hélas, il était impossible de les inviter tous les deux. Mais nous avons aussi reçu une lettre de M. Philias Berthiaume, qui a son doctorat en littérature psycho-philosophicobotanique. Cette lettre nous informait que M. Berthiaume venait d'entamer une étude biographique, historique et critique sur M. Barnabé et ses oeuvres. Donc, nous avons cru bon de l'inviter ici ce soir afin qu'il puisse nous donner plus de renseignements sur un poète qui, à en juger par ses oeuvres, sera bientôt membre de la Pléiade Franco-Américaine. Pour les gens qui travaillent dans la littérature et qui fréquentent les milieux littéraires, il n'est pas nécessaire d'introduire M. Berthiaume. Pour les autres, il suffit peut-être de citer son "Etude sur l'effet de l'existentialisme sur les géraniums et l'herbe à pus dans le Roman de la Rose," publiée dans la revue célèbre, Oui, nos plantes parlent français, et son oeuvre biographique, Les racines de Jean Racine dans laquelle il démontre que ce grand dramaturge du 17e siècle était en réalité un érable à sucre déguisé. Je vous donne donc, M. Philias Berthiaume, Ph.D.

Berthiaume: --Bonsoir M. Foiré.

Interviewer: --Euh...c'est Paré, Monsieur Paré.

Berthiaume: --Ah, vous le connaissez aussi. C'est Paul son prénom, je crois, hein? Bon garçon, ça. Bien sympathique.

Interviewer: --Euh, oui. M. Berthiaume, d'abord, je suis certain que beaucoup de gens ici trouvent fascinante votre identification de Jean Racine à un érable à sucre. Peut-être que vous pourriez nous expliquer rapidement cela?

Berthiaume: --Je serais très honoré, Monsieur, mais c'est pas à moi que vous devez demander une explication. C'est à celui qui a fait l'identification pour commencer.

Interviewer: --Mais, M. Berthiaume, c'était vous, dans votre article.

Berthiaume: --Ah, oui, évidemment...vous pourriez peut-être répéter l'identification que j'ai faite?

Interviewer: --Vous avez dit que Jean Racine, le grand dramaturge français, était un arbre, un érable pour être exact.

Berthiaume: --Et vous voulez entendre mes preuves?

Interviewer: --OUI!!!

Berthiaume: --Bon, ben, ça se prouve de deux façons, en deux, comment dirai-je, étapes qui regardent surtout le sens étymologique de ...euh... l'étymologie des...euh...mots...euh... étymologiquement. D'abord...euh...c'était quoi encore le nom de l'auteur?

Interviewer: --Jean RACINE!

Berthiaume: --Oui, Jean Racine, et je me demande qui a des racines?
Réponse: les plantes et les arbres. Racine ne peut donc être qu'une plante ou un arbre. Il ne s'agit maintenant que de déterminer lequel. Deuxièmement je regarde ses pièces de théâtre. Je n'ai qu'à m'arrêter aux titres pour trouver la preuve. Prenons par exemple Andromaque. Transposez la 4e, 5e, 6e et la dernière lettre de ce titre et ça vous donne "o, r, m, e: orme," arbre magnifique. Prenez Iphigénie. Ici, pas même nécessaire de transposer. Vous n'avez qu'à prendre la 2e, la 4e et la 7e lettre en ordre et vous avez "p, i, n: pin," arbre très populaire dans la Nouvelle-Angleterre. Prenez Cèdre: certains critiques insistent encore que le titre est Phèdre mais ils ne savent pas que Racine avait un défaut de prononciation très commun parmi les arbres par lequel il confondait complètement le son "s" et le son "ph." (Il confondait aussi complètement sa femme et d'autres jeunes filles du quartier mais c'était pas par défaut phonétique.) Donc, tout le monde pensait qu'il pensait qu'il disait Phèdre quand en réalité il désignait par ce titre un de ses petits cousins, le cèdre.

Interviewer: --Mais M. Berthiaume...

Berthiaume: --Attendez, je sais ce que vous allez me dire. Vous allez me dire que ces preuves suffisent...mais pas pour un cerveau critique. Non! Il ne suffit pas que les noms de ces arbres se trouvent dans les titres. Il faut regarder de plus près...comment s'appelle le fruit d'un dattier, Monsieur?

Interviewer: --Une datte.

Berthiaume: --Exactement. Et Racine nous donne donc Mithridate. Et où se trouvent les racines d'un arbre? Quel est l'élément dont il tire sa force et sa nourriture?

Interviewer: --La terre?

Berthiaume: --Oh, très bien. Et Racine nous présente Esther. Qu'est-ce qu'un arbre donne aux oiseaux qui y font leurs nids? Il leur donne de la Britannicus. Prenez la 4e et la 5e lettre d'Andromaque, ajoutez les deux premières lettres de Britannicus et le "e" final de Bérénice et vous avez ce que l'arbre donne souvent à l'homme pendant les chaudes journées d'été, de l'ombre. Et enfin, puisqu'il y a aussi du tragique chez les arbres, si vous prenez le "ha" d'Athalie, ajoutez le "c" de Bérénice et le "he" d'Esther, vous avez la terreur de tous les arbres: la hache. Je crois que ça suffit et que nous pouvons conclure de toutes ces preuves que Jean Racine était définitivement un arbre.

Interviewer: --Merci, M. Berthiaume. Mais nous sommes loin de notre sujet principal qui est la vie de M. Mathias Barnabé.

Berthiaume: --Qui?

Interviewer: --M. Mathias Barnabé, le poète franco-américain.

Berthiaume: --Il est ici ce soir? Je voudrais bien faire sa connaissance. Je m'intéresse beaucoup à lui, vous savez.

Interviewer: --Non, non, M. Berthiaume, vous allez nous parler un peu de sa vie n'est-ce pas?

Berthiaume: --Mais certainement, si vous voulez parler de lui, je vous donne la parole.

Interviewer: --Monsieur, c'est vous qui donnez le rapport, c'est vous l'expert.

Berthiaume: --Ah, oui...vous avez raison...Mathias Barnabé...hmm...bon, ça y est. Mathias Barnabé est né à un âge précoce, à Milo, Maine, le 23 août 1944. Il allait venir au monde à Mattawamkeag, Maine, mais quelques moments avant sa naissance, ses parents se sont rendus compte qu'ils ne pouvaient ni prononcer ni épeler le nom de la ville. Pour éviter l'embarras d'avouer plus tard leur manque de dextérité linguistique et orthographique, M. Barnabé, père, a dû conduire comme un diable enragé vers la ville voisine. Pas de chance. C'était Passadumkeag. Ils ont dû filer à toute vitesse donc, passant par Kenduskeag, Damariscotta et Millinocket pour arriver enfin à Milo, nom qui ne taxe ni la langue ni l'esprit.

(Long silence.)

Interviewer: --Euh...M. Berthiaume.

Berthiaume: --Oui?

Interviewer: --Vous pouvez continuer.

Berthiaume: --Hein?

Interviewer: --Vous pouvez continuer votre discours.

Berthiaume: --Mais c'est fini. C'est là où mon oeuvre s'arrête pour le moment. Je crois que c'est déjà l'oeuvre le plus complet, le plus compréhensif sur les premiers moments de la vie de Mathias Barnabé...Evidemment.

Interviewer: --Evidemment. Bien, un grand merci à M. Philias Berthiaume de nous avoir ensommeil...euh...éclairé sur la vie de M. Mathias Barnabé, poète officiel de East Vassalboro, Maine.

FIN

MATHIAS BARNABÉ:
POÈTE FRANCO-AMÉRICAIN
Saynète

Grégoire Chabot

Interviewer: --Nous sommes très fiers d'avoir avec nous ce soir, pour commencer cette soirée, M. Mathias Barnabé, un de nos nouveaux jeunes poètes franco-américains. M. Barnabé est l'auteur d'un livre critique intitulé Mange de la colle, mon vieux taurvisse, dans lequel il démontre sans emportement, d'une façon froide et logique, l'erreur de la thèse de M. Adélarde Daviau, récemment exposé dans le livre, Les Franco-Américains, y s'aiment à plein. Il est aussi l'auteur d'un excellent livre théorique sur le métier du poète intitulé modestement, Qu'est-ce que ça mange l'hiver ça, un alexandrin? Mais notre distingué M. Barnabé est certainement le plus connu pour ses recueils de poésie et il a consenti gracieusement à lire ce soir pour la première fois, son nouveau poème intitulé "Ontologisme." M. Barnabé. (Pause) D'abord, M. Barnabé, félicitations d'avoir été nommé, au cours de cette dernière semaine, poète villageois officiel de East Vassalboro, Maine.

Barnabé: --J'l'ai ben mérité.

Interviewer: --Euh...oui. C'est un honneur insigne.

Barnabé: --Oui, oui, je l'sais. Ou ben on a l'génie, ou ben on l'a pas.

Interviewer: --Oui, évidemment...euh...le titre de votre nouveau poème, qu'est-ce que ça signifie au juste, "Ontologisme?"

Barnabé: --Ben, voyez-vous, c'est un effort de saisir l'être dans son essence; une recherche qui est existentielle dans sa portée, scolastique dans son approche, pour comprendre l'être dont les ressemblances sont faits évidemment de ses différences.

Interviewer: --Peut-être serait-il mieux de lire votre poème avant de commencer une discussion sur de telles questions?

Barnabé: --Oui, si vous voulez.

Interviewer: --Bon. Allez-y!

Barnabé: --"ONTOLOGISME!"

"Est-ce que je suis?
Est-ce que tu es?
Est-ce qu'il est?
Est-ce qu'elle est?
Est-ce que nous sommes?
Est-ce que vous êtes?
Est-ce qu'ils sont?
Est-ce qu'elles sont?"

"Oui! je suis.
Oui! tu es.
Oui! il est.
Oui! elle est.
Oui! nous sommes.
Oui! vous êtes.
Oui! ils sont.
Oui! elles sont."

Voilà! Je crois que c'est vraiment un des plus émouvants testaments à l'esprit de survivance humaine!

Interviewer: --Oui, c'est vraiment...euh...extraordinaire. Je ne sais pas si vous avez remarqué, M. Barnabé, mais il y a une assez grande ressemblance entre votre poème et la conjugaison du verbe "être?"

Barnabé: --Bon ben, ça commence déjà. Vous savez, M. Paré, quand on a du génie, il faut s'attendre qu'il va y avoir des imitateurs. Vous dites que c'est un gars nommé Conjugaison, eh? Hm. J'ai connu un Trait d'Union une fois!

Interviewer: --Je ne crois pas que ça soit de la même famille.

Barnabé: --Ah, non. Peu importe.

Interviewer: --Mais, M. Barnabé, vous auriez peut-être d'autres poèmes que vous pourriez partager avec nos invités ici ce soir. Je suis certain qu'ils seraient émerveillés de voir tous les thèmes poétiques sur lesquels vous avez touché.

Barnabé: --Ah oui?...Ah, oui, certainement. Je pense que je pourrais trouver quelque chose icitte. Voyons...vous voulez tedben... un poème...un poème d'amour.

Interviewer: --Oui. L'amour est un thème qui ne cesse jamais à intéresser les gens. Est-ce que votre poème a un titre, M. Barnabé?

Barnabé: --Un titre? (Il écrit.) Ah, oui. Bien sûr. Ça s'appelle... euh..."Moins qu'hier, plus que demain."

Interviewer: --Vous voulez sans doute dire le contraire, M. Barnabé.

Barnabé: --Le contraire?

Interviewer:--Oui. Ordinairement on dit "Plus qu'hier, moins que demain."

Barnabé: --Questionnez-vous la valeur de mon inspiration poétique, Monsieur?

Interviewer:--Mais pas du tout, M. Barnabé. Je pensais seulement...

Barnabé: --Tedben que M. l'Interviewer connaît les femmes que j'aime mieux que moué?

Interviewer:--Je ne voulais pas dire que...

Barnabé: --Ça fait rien. J'ai l'impression que tous les hommes de East Vassalboro connaissent les femmes que j'aime mieux que moué. Un jour, quand j'allais avec Céleste, j'chu rentré pi je l'ai trouvée...

Interviewer:--M. Barnabé, je crois que c'est le temps de lire votre poème.

Barnabé: --Eh? Ah, oui. "Plus que la journée d'avant, moins que la semaine prochaine."

"Est-ce que je suis amoureux?
Est-ce que tu es amoureux?
Est-ce qu'il est amoureux?..."

(Pendant la lecture de ce poème et des poèmes qui suivent, l'Interviewer doit montrer qu'il n'est pas du tout confortable. Il peut le faire en toussant doucement, en changeant de position souvent ou en remuant la paperasse qu'il a dans les mains. En tout cas, et l'assistance et Barnabé lui-même doivent se rendre compte de sa condition.)

Çà ne va pas?

Interviewer:--Bien, M. Barnabé, ce n'est pas exactement ce que j'avais...

Barnabé: --Peut-être un poème sur...sur...les problèmes sociaux?

Interviewer:--Oui, ça, ça serait bien.

Barnabé: --"Est-ce que je suis en chômage?
Est-ce que tu es en chômage?..."

Interviewer:--M. Barnabé...

Barnabé: --"Est-ce qu'il est en chômage?..."

Interviewer:--M. Barnabé. J'ai bien peur que...

Barnabé: --Oh, attendez! Peut-être un poème sur...sur...la condition humaine? J'en ai un ici qui est parfait.

Interviewer:--Oui, ça devrait intéresser les gens.

Barnabé: --"Est-ce que je suis malheureux?
Est-ce que tu es malheureux?
Est-ce qu'il..." Non?

Interviewer:--Bien, c'est un peu plus proche, M. Barnabé, mais...
Tout de même, merci d'être venu ici ce soir, M. Barnabé.
Vous nous donnez tous beaucoup d'espoir pour la survivance
de la culture française en Nouvelle-Angleterre.

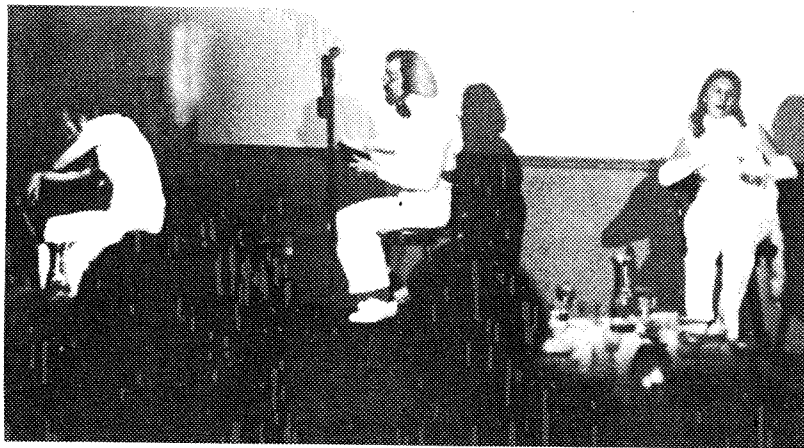
FIN



Gaston Harvey, Grégoire Chabot



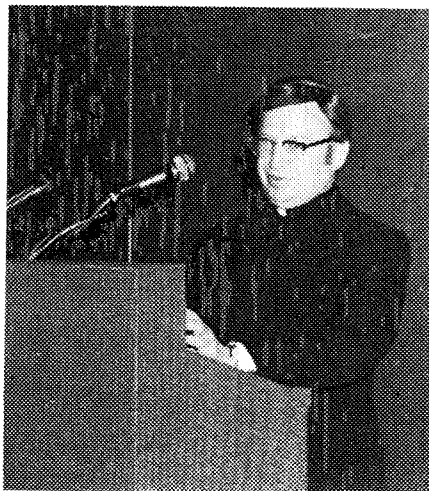
Lil Labbé, Don Hinckley



Grégoire Chabot, Julien Olivier, Lise Blais



Donald Moisan, Claire Quintal



Rév. Armand Morrissette



Julien Olivier, Suzanne Paré, Don Hinckley, Lil Labbé

UN JACQUES CARTIER ERRANT

Pièce en un acte

Grégoire Chabot

AVIS AU LECTEUR

Cette pièce a été publiée en édition spéciale pour les écoles par le Centre National NMDC/FP, et une copie du livret Un Jacques Cartier Errant doit accompagner ce document du Colloque.

Pour obtenir des copies supplémentaires de cette pièce, s'adresser à:

National Assessment and Dissemination Center
385 High Street
Fall River, Massachusetts 02720

Liste des Participants au Colloque

M. Marcel Bellemare St. Paul's College, Ottawa	M. Roger Lacerte St. Anne's College - Nova Scotia
Mlle Claire Bolduc University of Maine - Orono	Rév. Thomas Landry, O.P. Fall River, Massachusetts
M. Gérard Brault State College - Pennsylvania	M. Louis-Israël Martel Manchester, New Hampshire
M. Grégoire Chabot University of Maine - Orono	M. François Martineau Fall River, Massachusetts
M. Armand Chartier University of Rhode Island	M. Donald Moisan French-Canadian Cultural Exchange Commission of Massachusetts
M. Paul Chassé Rhode Island College	Rév. Armand Morrissette, OMI Lowell, Massachusetts
M. Normand Dubé Title VII/Madawaska, Maine	Mlle Françoise Paradis University of Maine - Presque Isle
M. Jacques Ducharme Stratford, Connecticut	M. Paul Paré Lewiston, Maine
M. Donald Dugas Centre National - NMDC/FP	M. Robert Paris Centre National - NMDC/FP
Rév. Clarence J. d'Entremont Fairhaven, Massachusetts	Mlle Claire Quintal Assumption College Worcester, Massachusetts
Mlle Madeleine Giguère University of Maine - Portland/Gorham	M. Richard Santerre University of Massachusetts - Amherst
M. Yvon Labbé University of Maine - Orono	Mlle Irene Simano University of Maine - Orono
M. Raymond Lacasse New Hampshire Advisory Council on Aging - Concord	

Délégation française

M. André Clerici
Haut Comité de la Langue Française, Paris

M. André Gadaud
Conseiller Culturel de France à New York

M. Alain Grenier
Consul Général de France à Boston

M. Jean-Pierre Guérin
Attaché Culturel de France à New York

M. Gérard Roubichou
Attaché Culturel de France à Nouvelle-Orléans

Délégation québécoise

M. Gaston Harvey
Conseiller Culturel de Québec à Boston

Invités d'honneur

M. Euclide Gilbert
Les Artisans

M. Edgar Martel
L'Union St. Jean-Baptiste

M. Robert Perreault (pour M. Gérald Robert)
Association Canado-Américaine

M. Bernard Théroux
Comité de Vie Franco-Américaine

Msgr Adrien Verrette
Société Historique Franco-Américaine

**Membres du Staff du Centre National NMDC/FP
Qui Ont Participé au Colloque**

COORDINATEUR DU COLLOQUE.....M. Donald Dugas

RENSEIGNEMENTS, HÉBERGEMENT.....M. Renaud Albert
Mme Phyllis Hagel

ASSISTANCE GÉNÉRALE.....M. Julien Olivier
M. Michel Pipyn

ENREGISTREMENT ET TECHNIQUE
AUDIO-VISUELLE.....M. Robert Roy

SECRÉTAIRES.....Mlle Rita Bouley
Mlle Lise Blais
Mlle Susan Cate